

Les hommes ne sont convaincus de vos raisons, de votre sincérité, et de la gravité de vos peines, que par votre mort. Tant que vous êtes en vie, votre cas est douteux, vous n'avez droit qu'à leur scepticisme. A. Camus, La chute

## **Septembre 2013**

### **(1) JOUR 1**

Voilà ! Je dois écrire, et je ne peux pas...

Cela m'est interdit ! Je suis loin de mon pays, ici nul n'a envi, et personne ne lit.

Un souffle d'haleine tiède me glisse à l'oreille :

- Oh ! Mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne peux pas !

Bonjour ! Comment ça va ?

Bonjour ! Bien, et vous ?

Bien merci, bonne journée !

Merci, vous aussi !

### **Introduction au Journal 66**

Conseils de lecture important :

- Lisez doucement et calmement, au rythme de votre respiration.
- Restez lucide et vigilant au conditionnement des mots, le plus souvent possible.
- Laissez les mots sonner entre eux. (Imaginez-les, par exemple, comme des bulles de savon qui s'entrechoquent et éclatent en relâchant des sons.)
- Relisez les lignes (phrases) plusieurs fois si vous ne les ressentez (comprenez) pas du premier coup. Concentrez-vous, ne pensez à rien d'autre. Jusqu'à la réduction d'un son (vibration) en écho. L'histoire en elle-même importe peu, et les tournures, à certains moments, ont autant de grâce qu'une page de calculs remplie de chiffres.
- Ne cherchez pas à lire pour comprendre comme d'habitude. Lisez comme pour déchiffrer un code, écrit ici en mots singuliers ; des paramètres à lire afin de les graver dans votre « subconscient » car le récit qui suit est un « code cérébral ». Il n'y a pas de mystère, nous ne sommes simplement pas sur la même longueur d'onde, nous devons nous caler sur la même fréquence. C'est obligatoirement le cheminement du texte qui vous amène à la compréhension intuitive de ce code. Tout ce texte n'est que le développement d'une ligne de formule cérébrale inconnue. Une équation révélatrice.
- Apparemment certains paragraphes n'ont rien à voir ensemble. Mais ils s'enchevêtrent à la manière de deux roues dentées distinctes qui s'entraînent mutuellement. Ces paragraphes sont là pour créer un mouvement, une ondulation inattendue, un saut précipité

Ainsi vous tirerez la substance voulu par l'auteur alchimiste « et moi-même » qui, seul, souhaite atteindre avec vous le degré d' « auto-mutation-cérébrale » afin d'éradiquer automatiquement La propension humaine à la souffrance psychologique.



*En admettant la souffrance que chacun de nous porte en soi à un moment ou un autre. En considérant, sans la nier, que la souffrance fait parti de notre vie et que pour la faire cesser, il faut que tous, sans exception, arrêtons de souffrir au même moment. Et ainsi stopper d'émettre toute forme de pensées négatives, aussi bien sur soi son prochain que sur son propre environnement...*

## **(2) JOUR 2**

Ce matin je me sens perdu. Je n'entrevois aucune solution à mon avenir. C'est effrayant ! Permettez-moi de me présenter, je m'appelle Paul, j'ai 44 ans, et pour résumer, je suis en arrêt maladie volontaire depuis plus d'un mois, je vie seul dans une petite maison dont bientôt je ne pourrai plus payer le loyer. J'ai du mal à communiquer avec les autres et même à échanger avec ma famille, tous mes amis ont disparus. C'est angoissant ! Je n'ai plus goût à rien. Manger m'est difficile ! Je traîne lamentablement du canapé au lit et du lit au canapé.

Cela ne m'intéresse plus de « sortir ». Je me sens mal à l'aise en ville, la vie y a prit un sens artificiel que je ne supporte plus. J'ai l'impression de vivre au cœur d'un dérèglement organisé et malsain. Tout est toujours pareil, les mêmes rues, la même agitation inutile, les mêmes gens entassés, égocentriques avec leurs fausses politesses, tous déjà vu avec les mêmes intérêts, discutant de leur petit monde égoïste plein de clichés étriqués. Je ne comprends pas la logique de cette organisation, ou plutôt je la comprends trop bien maintenant...

Tout ce qui faisait ma vie et le peu d'engouement que j'avais pour elle, tout à disparu. Le vide. Que faire si plus aucune distraction ne m'attire maintenant que je ne passe plus le reste du temps à travailler ? Car c'est bien comme ça que nous occupons nos journées le plus souvent et principalement nos vies : Travail/Distractions. Et travailler à quoi, se distraire de quoi ? Même au repos la machine à penser est encore en activité. N'est-ce pas futile ? N'est-ce pas une fuite ? N'est-ce pas simplement le fait de détourner volontairement notre attention d'une chose que de garder toujours notre esprit occupé à une autre ? Et se détourner de quoi ? L'ennui, l'inaction, la sensation d'être inutile, de ne rien faire de productif en ce monde ?

J'ai l'intime conviction d'avoir fini par comprendre ce qu'est cette chose et d'où elle vient et où elle va, et cela ne m'amuse plus, cela ne me distrait plus, cela ne m'intéresse plus ; ce désir, ou plutôt ce besoin, n'existe plus.

Est-ce une finalité que d'avoir tout fait pour apprécier les moments de la vie et d'aller se coucher sans remords l'instant d'après, le cœur en fête, la tête rempli de joie, de satisfaction et d'apaisement, que sais-je ? Avoir eu la sensation de vivre un moment unique ? De s'être imprégné de l'instant, de s'être, en quelque sorte, oublié ? Ne suis-je pas qu'une marionnette tenue par des fils sensoriels en quête de sensations ? Tantôt heureux, triste, excité, bienveillant, absorbé, enivré, complaisant, fâché ou en parfait accord. Est-ce cela le but de l'existence et de ses agréments ? Est-ce cela Vivre ? Echapper à l'ennui, au vide ?

N'est-ce pas repousser la mort un peu plus chaque jour par des artifices théâtraux pour la détourner ; pour la nier, et ainsi regarder ailleurs ? Que ferions-nous avec nos sens s'ils étaient, éduqués, stimulés d'une façon différente ; sans craindre de mourir ? Où en

serions-nous dans l'acceptation de la souffrance ; la connaissance de la mort qui fait renaître libéré de toutes enclaves ? Serions-nous autant investis par nos activités actuelles pour ce qui en est de la défense de nos droits et de ses périmètres toujours changeants ?

Accepterions-nous l'inacceptable, encore une fois, en nous détournant de la réalité par crainte de tout perdre ; nos acquis si chers à nos yeux ; notre vie individuelle ?

\*\*\*\*\*

Mourir à soi même comme une étape obligée de l'existence humaine...

\*\*\*\*\*

Si vous voulez tout savoir, mon pays a subit un tremblement de terre il y a quelques années, tout s'est effondré et mon gouvernement à lâcher prise durant la nuit. Au lendemain de la catastrophe, alors que tout était détruit, les arbres et les couleurs resplendissaient comme des éclats de milles feus. L'air était devenu plus respirable et les idées semblaient plus claires dans ma tête ! Puis une seule pensée comme une voix au loin :

« Quelque chose hante le monde d'une triste joie funèbre. Et cela fait des miracles ! »

La mort omniprésente comme l'oubli et le dur rappel de ce qui fut la veille revenait petit à petit à la mémoire. Pas de corps écrasés aux alentours, pas de sang sur les murs ni aucun autre que moi. Comme seul au milieu d'un désert, le cœur en ébullition et rempli de joie, je battais déjà le pas d'enthousiasme. Une foule de choses étaient à reconstruire ! L'œuvre pouvait commencer ! Miracle ! La clé de voute venait d'être trouvée !

### **(3) JOUR 3**

...

### **(4) JOUR 4**

Ce matin c'est de pire en pire ! Je me réveil avec le sentiment d'être perdu !

Je me bats avec le temps. Les jours sont de plus en plus longs. Et l'angoisse de ne plus être aimé par le dernier être sur terre me terrorise ! Je suis seul.

D'un jet de regard plein de soumission, au travers de la fenêtre, l'image calme verte-bleue et beige d'une journée de plus qui ne m'appartiendra pas, et qui me nargue de toute sa volupté ; cette sagesse de la nature que malheureusement je ne sais plus apprécier.

Toute mon enfance je me suis senti différent, plus ou moins intensément coupé du monde, et ce, jusqu'à aujourd'hui. Je me disais : La Vie est une expérience ! A la vie à la mort quel sera mon essor ! Je suis passé par bien des péripéties, refusant tout ce qui paraissait normal au commun des mortels. Mes plus proches amis ont toujours été des gens à problèmes, les autres ont fait leur chemin. Tout comme mes compagnes de cœur, pourtant si chères à mes yeux.

La lumière du jour projette l'ombre du toit surplombant le mur beige, et dessine une bouche grande ouverte prête à m'engloutir. Sous cette ombre repose, contre le mur, un grand tableau en bois usé par la pluie, dans l'attente de servir une œuvre ; mon œuvre !

J'ai toujours été du genre à avoir une foule d'idées géniales dans la tête, à accumuler plein d'objets comme les pièces d'un puzzle dans l'optique d'une œuvre monumentale et révélatrice de ma vie ; de La Vie ! Sans jamais rien réaliser jusqu'au bout. Comme un désir rêvé qui, n'aboutissant pas, se transforme, aujourd'hui, en un cauchemar qui me hante et me désole, nuit et jour.

Toute mise en pratique, tout travail, toute rigueur m'épuise à l'avance. Je n'ai avancé que sur très peu de choses, et sur moi-même aussi. Et un beau jour, l'effroyable sensation d'être médiocre, la culpabilité de n'avoir rien fait de concret, enfonce le clou jusqu'à paralyser tout moyen de réalisation. La défaite est amère. Serait-ce l'échec d'une vie dont je parle ? La mienne !

A l'instant où j'écris ces lignes, je n'ai qu'une envie, c'est de plonger dans mon canapé. Là, je commencerais par apprécier le plaisir et l'apaisement d'être allongé, puis quelques instants après, la contrariété de ne rien faire encore une fois.

Combien de jours me reste t-il à vivre ? Combien de temps cela va-t-il durer ? Pour combien de temps encore suis-je prisonnier de ma condition ? Quand serais-je libéré ? Suis-je incarcéré à vie ? A quand mon exécution ?

*... Il n'y a aucun grand mystère. Si ce n'est ce que l'on se cache depuis bien trop longtemps.*

*Il est simple d'aimer. Il est simple de regarder son semblable avec compassion.*

*Cela réside en nous. Car c'est le reflet de notre véritable nature, de notre véritable fonctionnement en harmonie du corps et de l'esprit. Le pardon est compréhension et délivrance, le contraire est négation et ignorance.*

*Commençons par bannir toutes pensées néfastes à notre état commun de bien être continue. Jusqu'à anéantir toutes particules de pensées négatives. D'abord sur nous-mêmes, puis sur nos semblables entraînant toute chose à la manière d'une introspection en se posant les véritables questions essentielles à l'état de joie constante...*

## **(5) Quelques jours plus tard...**

Midi, un peu près toute la vaisselle entassée dans l'évier. Je sors j'ai besoin de provisions et d'une bouteille de Vodka ! L'alcool ça me rend plus léger et je fini par me foutre de tout. Il n'y a plus de problèmes vraiment, que des solutions floues mais curieusement acceptables. Un petit tour d'horizon sur l'I-phone histoire d'avaler mon café avec une cigarette.

Toujours pareil sur Facebook, l'un a fait ceci l'autre a pris une photo de cela ; hum... vraiment très éloquent ! Oui curieux, intéressant, mais quelle info ! Je suis vraiment content pour toi ; quoi ? Un état d'âme, une publication sur le mur, une devinette, mais qui cela concerne ? Cette personne me fascine, vraiment intéressant, j'aime, je partage, je publie...blablabla...

Une nouvelle journée commence et elle a le goût effrayant du déjà-vu ! Une douche, vite, une douche bien chaude ! Ca me donne encore du plaisir aujourd'hui, mais demain ? Mes neurones sont encore en place en ce moment. Pas trop de dégoût, ni de lassitude, le profond sentiment déstabilisant de n'être rien d'évocateur ou d'inutile en ce monde, ne m'assaille pas à cette heure. Peut-être qu'une routine non conflictuelle commence à s'installer en moi...

Je déambule, je déambule dans cette petite maison. Les jambes flageolantes, je fais les cent pas en trois enjambés ! Le temps s'est arrêté, comme figé dans l'attente d'un événement qui lui ferait reprendre son cours. En attendant cet instant salutaire, des pressions se forment et interagissent dans mon espace crânien, créant un tourment, un tourbillon d'angoisses ! Des tiges de pensées naissent et se dressent contre ces pressions venteuses. Elles se dressent, se tordent, volent et se plient aussi, non pas pour faire affront à ce tumulte, mais parce qu'elles poussent dans leur milieu naturel et sortent de terre ; de mon humus cérébral. Mon âme s'imprègne et mémorise tous ces mouvements puis garde en secret...

La nuit tombe dehors mais je ne ressens rien.

Je m'assoie, je mange. Dingue ! Un œuf au plat, un steak haché 20%, une courgette sautée, sel, poivre, basilic, persil, ail. J'écoute Fip et là c'est le flash info qui dit qu'il y a encore des gens qui arrivent à se lever du lit avec une idée en tête ! Un truc à faire qui motive la journée, et parce que c'est dimanche aussi, on est moins supposé travailler. Tandis que je regarde égoïstement mon plafond blanc sans pouvoir bouger, enfoncé comme une pierre dans mon canapé continuellement déplié, avec des idées passant de la plus sordide à la plus sage.

Ma présence est spirituel, au mieux ! Je ne fais pas parti de ceux qui s'assemblent pour parlementer et trancher des lois, sous le prétexte de maintenir la sécurité et l'égalité pour tous qui, sommes toutes, avilissent, conditionnent et emprisonnent, édifiant ainsi des cages dorées offrant confort, chauffage, voiture, métro boulot dodo et tout le verni des tralalas...

Pauvres stupides besogneux que nous sommes ! Gardiens de nos bourreaux ! Tout cela n'est que confusion et discorde, la marque emblématique de notre stupidité. Les lois ne sont jamais les mêmes, elles ne sont ni justes ni neutres, et sont faites pour être contournées, nous forçant à la ruse et à la mauvaise action pour mieux régner par ailleurs, anéantissant notre intégrité ; notre vraie nature. Et enfin, parce que nous voulons survivre ; elles servent ceux qui savent les manipuler pour leurs propres intérêts, et tout cela sans aucune vergogne.

Cette société est ma société, et dans le tourment, et dans l'affaiblissement, je suis devenu comme eux ; prêt à toutes déchéances ! Des idées malfaisantes flottent dans l'air et imprègnent mon esprit en m'accaparant totalement ! Mais le plus grave, c'est de constater que je n'aie jamais appris à aimer !

Et puis comment vivre en société (dans une ville) si je n'en connais pas les lois qui la gouverne, ou juste une infime partie, car trop nombreuses et volontairement difficiles à assimiler ?

Prenant conscience de son origine, cette société formée à la longue par l'exploitation sanglante de l'homme par l'homme irresponsable ; cette division de terre où reposent si gentiment mes pieds nus d'enfant resté inconscient; ces bains de sang de populations entières mis à l'épreuve à l'aide de pauvres affamés hypnotisés par de séniles convictions politiques, donnant le pouvoir à une poigné d'escrocs meurtriers ; cette terre aux transformations superficielles, multiples et complexes, des matières premières, aujourd'hui

transitant facilement de par le monde, et rien que pour la gloire stupide de quelques uns, appauvrissant des régions entières, spéculant sur du vent pour ceci ou pour cela sur le dos des malchanceux affaiblis par ce système séculaire ! Sommes-nous des animaux ? Ne sommes nous pas doté d'intelligence ? Et si oui, quelle est l'utilisation que nous en faisons ?

Toute l'agitation vient de notre histoire ; notre affreux passé ! De la conquête des territoires par la force et la cruauté, et jusqu'à aujourd'hui, principalement ; le contrôle de l'alimentaire et en même temps de notre liberté ; des céréales ; de toutes les richesses naturelles convoitées, acheminées, volontairement mal distribuées ; des sciences de la vie égoïstement tenues secrètes ; des minerais, de la fabrication, du conditionnement ; du progrès ; des machines à transformer, créer, construire, développer... Et toujours, en massacrant, sans partage, sans conscience.

Sommes nous voués à souffrir et à craindre notre prochain jusqu'à la fin des temps ? Sommes-nous si lâches pour reporter tout le poids de nos responsabilités sur le dos de nos enfants et des leurs ? Somme-nous si faible et si peu intelligent pour subir cela encore longtemps ? Ne pouvons-nous pas dire NON une fois pour toutes et arrêter d'alimenter cette infâme organisation diabolique ? N'y a-t-il pas un remède ? Voulons-nous vraiment prendre soin de nous ? Sommes-nous conscient de notre propre maladie ; de nos défauts ; de notre entêtement ?

Ne pouvons-nous pas enrailer la machine à soumission, cesser d'acheter et de créer du superflu, tout en restant véritablement digne, au sein d'un environnement que chacun maîtrise à travers sa propre conscience éclairée ? En commençant par soi même, pourquoi ne pas éduquer nos propres enfants en leur apprenant à éviter le simple piège de succomber à la propagande commerciale qui titille les plus bas degrés de nos sens en attisant bêtement notre désir de reconnaissance et d'appartenance naturel, et en faire une valeur première essentielle à une vie saine, durable, évolutive dans le bon sens et fondamentalement heureuse ; au lieu de les rendre aussi aveugle que nous en leur enseignent la joie et la félicité fondé sur la désinvolture ; l'ignorance si bien exploité par cette machiavélique machination ?

*Les religions et les dogmes se sont immiscés dans l'esprit et le cœur de nos ancêtres et aujourd'hui c'est au tour de notre corps d'être dépendant.*

A mon échelle, ne suis-je bon qu'à aller chercher ma baguette de pain comme un clampin qui a pris en défaut le vrai chemin de vie moral à force d'images et de calculs absurdes ? Le cœur arraché, à la main, dans une hebetitude la plus totale, amoureux ou désireux d'un certain refrain quotidien ; une danse mécanique trop bien huilée, implantée, et s'associant malencontreusement à la raison d'être.

Me ravitailler ainsi, avec lassitude et ennui comme un demi esclave, une fourmi à moitié endormit par le froid de l'austérité social, voulant se donner des allures d'aigle royal pour ne pas tomber en pleurs, prêt à fustiger au nom d'une parcelle ; ces lambeaux de lois auxquelles s'accrochent de force toute conviction ou connaissance ordonnatrice.

La télé, les infos ne m'intéressent pas, tout cela ce passe trop loin de moi et ne m'anime pas ; c'est devenu de la propagande. Tant que je suis en sécurité chez moi et jusqu'à la prochaine guerre sanglante qui fera le ménage dans tous les foyers !

Faut-il garder un œil aux aguets ? Moi simple pacifiste, damné, torturé, perdu dans des méandres cérébraux ?

Je veux vivre seul et être aimé, revenir aux campagnes et aux poulaillers.

Commence par toi et sois en accord avec l'ultime !

*...Une fois toutes vos pensées aux répercussions toxiques bannies, une sensation réelle de bien être pur vous emplira tout le corps. Et toute chose prendra un sens. Votre esprit sera clair et limpide et votre corps reposé calme et constant.*

*A ce moment là tout deviendra possible. Rien ne pourra vous détourner de votre but. Car vous aurez atteint la connaissance ultime de chaque Elément au travers de votre corps, du tout, avec le tout, parmi le tout et en tout.*

*Ces couches de « tout » sont nécessaires à former une enveloppe, une coquille solide et hermétique à toutes pensées extérieurs néfastes à cet état. Toxiques à l'avènement du sens pur. Le sens de la connaissance. La relation directe avec le corps. Le sixième sens !...*

## **(6) Pas mal de jours plus tard**

Après une nuit d'angoisses et de tueries, Paul finit par se lever. Il écarta les multiples couvertures du lit d'un geste vif du bras droit. Puis en hésitant, il alluma la petite lampe de bureau à côté de lui. En position assise, il rampa sur les fesses en s'aidant des deux mains pour atteindre le bout de son lit. Là il n'avait plus qu'à descendre les quelques marches qui le séparaient du sol. Il ne faisait pas bien chaud au sortir du cocon. Une fois sur le carrelage les pieds nus, Paul sauta vite dans son bas de jogging et enfila un sweat par-dessus son tee-shirt, des chaussettes, des chaussons. Il ouvrit la porte de la chambre et jugea de part la lumière du jour au travers des rideaux qu'il faisait beau dehors. Puis il se dit :

- Je dois me faire un café et fumer une cigarette ! Hier j'avais la ferme décision de rédiger la lettre recommandé de préavis pour déménager, mais aujourd'hui je ne crois pas que cela soit une sage décision. Trop de tracas, de stress et d'énergie à déployer. Je me suis encore laissé emporter par mes paroles hier, c'est tout !

Après avoir fait glisser le rideau et observé le vert des quelques arbres, Paul traina les chaussons jusqu'à la kitchenette afin de préparer son café. Il se retenait de pisser parce que le café urgeait plus. Au dessus des wc un jet commença à couler. Paul avait une technique : il opérait un système de petit balancier, les jambes un peu fléchies à la manière d'un sumo pour faciliter la purge totale. Tout en pensant :

- Je ne suis pas si mal ici, c'est calme et je peux dormir sans bruit ! C'est un peu exigü pour recevoir certes, mais je ne trouverais pas mieux. Et puis, je n'ai pas vraiment besoin de recevoir, en tout cas pas une bourgeoise ! Elle s'enfuirait ! A moins d'être complètement



stone ! Elle s'en apercevrait le lendemain et prendrait une nouvelle fois ses jambes à son cou ! Mais cette fois-ci pour courir très loin !

En attendant que le café soit prêt, Paul se roula une cigarette.

- J'avais juste envie de changer d'endroit, de changer de vie ! Je me projetais déjà dans un univers plus prolifique. Mais la raison c'est que j'ai perdu contact avec mon chez moi et le mieux, c'est de me le réapproprier. Cela me coûtera moins cher et me fera gagner du temps !

Puis en réfléchissant, buvant son café, fumant l'apaisement de sa cigarette, il se rappela qu'il avait fait une promesse la veille, et aussi, que cela pouvait valoir le coup d'essayer de contacter quelques agences.

- Dix heures quarante sept, je me rase, douche, et sorts. Cela me donnera un aperçu des offres et comme ça je ne me trimbalerai pas dans les rues sans rien avoir à faire.

A deux ou trois rues de chez lui, c'est-à-dire à deux cent mètres en direction du centre ville, Paul commença à relever le numéro de téléphone qui figurait sur une pancarte accrochée à la fenêtre d'un immeuble. Agence Untel A Louer 04 02 06... Le problème en centre ville c'est qu'il n'y a pas de place pour se garer, donc il lui fallait absolument trouver un appartement avec une place de parking. Premier problème qui entraîne forcément un surcoût de loyer. Paul sorti son téléphone portable dernier cri (qui ne lui appartenait pas) appela, exposa ses intentions, et comme il était déjà midi passé, son interlocuteur prit message en promettant que la personne préposée le recontactera.

Après cette action qui pour Paul était fastidieuse, il ressentit un léger mouvement de bien être intérieur : il avait appelé et on lui avait répondu. Mais se sentiment tourna vite en crainte... Marchant, un peu plus loin, une deuxième pancarte s'offrit à lui. C'était un appartement avec un balcon au premier étage juste à côté de la gare au dessus d'un bar tabac. Il appela, on lui demanda de noter la référence de l'annonce pour la donner lors du prochain contact téléphonique. Ce qu'il fit. En même temps, il nota l'adresse Internet prévoyant de faire des recherches à la terrasse de la brasserie où il irait manger un sandwich, afin de ne pas rester bêtement inactif à pédaler dans la semoule au milieu d'une foule toujours l'air occupée. Longeant quelques petites rues pour atteindre son point de restauration, Paul se disait qu'il avait fait son devoir, et que le soir venu, il n'aurait pas de regrets, à contrario, il aurait eu une raison supplémentaire de s'apitoyer sur son sort.

*...L'intelligence suprême.*

*C'est une sensation réelle, une sensation de joie qui jusqu'à lors n'avait pas été ressentie avec autant d'intensité pour moi. Constante et permanente. Calme et reposante, sereine et solide. L'éclosion soudaine de l'Œuf du Savoir enrobé jusqu'à lors dans sa coquille.*

*A quoi sert ce Savoir si l'utilité doit lui être imposée ?*

*Quel est cet outil ?*

*Qu'avons-nous fait jusqu'à maintenant ?*

*Qu'avons-nous produit ?*

*Et la réalité du monde apparaîtra d'une façon flagrante aux yeux de tous.  
Une sensation de gâchis nous envahira. Comme une monumentale erreur commise ;  
l'ignorance d'un sens.  
Cet outil, apparaîtra alors comme indispensable aux yeux de tous.  
L'émergence de se sens rédempteur placé dans la vie d'aujourd'hui ne peut qu'être  
fondateur d'un avenir meilleur ; idéal, jusqu'aujourd'hui utopique.  
N'était-ce pas un rêve?  
Nos rêves, ne deviennent-ils pas un jour réalité?  
Les idées, les pensées, les inventions, ne germent-elles pas dans les cerveaux de nos  
semblables avant d'être appliquées et portées à l'utilisation de tous ?  
Cet outil sera formidable car il effacera toutes souffrances en chacun de nous par la  
compréhension du monde qui nous entoure et dans lequel nous baignons, et ce, sans le  
nier, nous obligeant ainsi à réparation en trouvant instantanément la solution  
adéquate à chaque souffrance, avant toute chose, avant tout bonheur. Là nous aurons  
trouvé le véritable sens de notre intelligence, nous faisant vivre ensemble dans la  
même direction. Tous tournés vers la noble cause. La compréhension de notre monde  
originel et de nos devoirs d'êtres humains.*

*Et chaque invention, chaque découverte, chaque nouvelle technologie, chaque avancée  
dans la connaissance de notre monde ne pourra qu'être bénéfique pour l'humanité.  
Prenant ses racines dans notre vraie nature ; celle de la compassion enracinée dans  
l'épanouissement de se nouveau sens découvert et utilisé par tous, devenu  
indispensable à la vie. Changeant radicalement notre façon de voir et de nous  
comporter. La mutation...*

### **(7) Mardi 19 novembre 2013**

J'ai joué et j'ai perdu. Je ne vois plus d'issue à ma vie. Serait-ce le journal d'un suicidaire ce que j'écris là ? Ai-je envie de me suicider ? Je me sens incapable d'entreprendre quoique ce soit. Un courrier, un papier, un document à renvoyer, un coup de fil à passer ; cela m'est impossible, je remets tout au lendemain. Et sans arrêt ce poids en moi, cette sensation d'être en dessous de tout. Je suis handicapé ! Bientôt je ne pourrais plus subvenir à mes besoins vitaux comme : me préparer à manger, faire un minimum de ménage, changer les draps du lit, laver mon linge... Pour ce qu'il en ait de reprendre un travail, cela je l'estime bien au-dessus de mes forces. Une formation ? Un bilan de compétence ? Une nouvelle direction pour ma vie ? C'est comme demander à un cul-de-jatte de se lever et marcher.

Le malheur s'est abattu sur moi comme une onde de choc. Il ne me lâche plus. Il est constamment sur mes talons. Je me sens menacé. Toutes mes chances sont à chaque fois gâchées. Plus rien ne peut plus me sauver. Je suis endommagé et je ne peux plus avancer.

### **(8) Dimanche 19 janvier 2014**

Ni la raison, ni les sermons, ne traversent les cœurs rageurs.  
Au-delà des tourments, aucun bonheur.

Ce n'est pas le moment, il faut atteindre l'instant d'après.  
Tous veulent voir les yeux grands ouverts, mais les rêves sont à l'intérieur.  
Sans aucune idée, l'être lâche se fait peur et coupe son envie à son cou.  
Et le regret de ne pas avoir été s'enfuit.  
Il coule ses jours comme des gouttes en respirant l'air de sa prison.  
A la chasse il ne peut plus y aller, il est trop vieux et s'en soucie.  
Jusqu'à la fin des jours, il s'attardera, pensera, mais ne résoudra pas.  
A sa tête et sous sa prise, rien n'est lâché.  
Tout est dur et rigide, une mole naissance vient de s'échouer.

### **(9) Lundi 20 janvier 2014**

- Un matin, oui un matin ! Non un réveil !

Et pourquoi ? A quoi bon ? Aujourd'hui ou en ce moment, là maintenant et depuis toujours – à quoi bon ? Courir, se prélasser, assouvir ses désirs, s'occuper, parler, écouter, voir, sentir ou être aux aguets, manger, boire, dormir... La liste est longue ! Mais à quoi bon ? Je meurs dans l'envers du décor et le spectacle de la vie n'est plus pour moi maintenant que je succombe à ses mécanismes.

- Pourquoi maintenir cette chose si étrange appelée – LA VIE ! Peut-être et sûrement que pour certains cela a une grande importance, mais pour moi c'est devenu dérisoire et plein de conneries funestes.

Ainsi dans son lit, les yeux rivés au plafond blanc, Paul commençait à s'interroger sur ce phénomène que personne autour de lui ne rechignait à admettre comme acquis, puisque vivant.

- La peine et les malheurs font peur pour ce qui en est de la mort. Car c'est bien de la mort qu'il s'agit quand j'invoque la vie, non ? Ou bien vivre pour vivre dans la joie et non pas vivre pour mourir dans la souffrance ! Ou vivre dans la souffrance, ou... Je ne sais plus...

- Oui, tout le monde s'accorde à dire que la vie doit durer le plus longtemps possible et qu'elle doit être belle ! Le plus possible, le mieux possible, humblement, courageusement... Amour, bonheur, sourire, courtoisie - quelle connerie ! Mes entrailles me dégoutent, la vision du sang m'affole et mes excréments puent ! J'en passe et des détails. Mais pour autant, ma peau est si belle, mes yeux si magnifiques, mon corps tout entier vu de l'extérieur est si beau ! Si désirable pour moi, pour nous ; humains assoiffés, humains damnés !

- La culture de l'attachement et de l'affiliation sont des bons moyens pour me retenir de ne pas en finir avec la vie quand ça me chante. Puis, j'entends parler d'amour et tout ce qui draine les relations, les connaissances plus ou moins distantes.

Des milliers d'êtres meurent chaque jour et cela ne me touche pas ! D'autres parlent d'énergie collective : un lien invisible qui nous relirait tous. C'est peut-être là le début de ma souffrance, le témoignage de mes vices enfouis, définis par des secrets gardés, mes insatisfactions toujours à renouveler, ma propre hargne si bien justifiée qui me ronge en dedans un peu plus chaque jour ; annonciatrice de ma chute...

Bref, je ne m'attarderais pas sur ce terrain ni sur aucune autre forme d'évitement théorique, philosophique, scientifique, ou que sais-je encore ! Tout cela n'est qu'endormissement et endoctrinement.

- Mais finalement, qu'est-ce que tout cela veut dire ? Il y a tant d'espèces sur terre qui disparaissent et d'autres en gestation ! Des millions d'années se sont écoulées jusqu'ici et d'autres sont à venir ! Ou bien la planète pourrait être heurtée par une immense masse d'un million de fois plus grande qu'elle ! C'est incroyable ! L'être humain a envahi la terre en une poignée de seconde et moi j'ai l'impression de disparaître petit à petit depuis un million d'années ! Suis-je l'un des premiers d'une grande vague qui peut à peut, accélérant sont mouvement, avalera toute forme de vie terrienne ; humaine ?

D'autres sont morts avant moi et d'autres mourons après moi. Je n'ai pas conscience du fonctionnement de mon organisme, je suis infiniment petit. La mémoire me dicte ce que je suis au présent, et de part mon passé, tout ce que j'ai vécu. Mon retour aux sources est proche ! J'existe déjà ailleurs ! C'est une forme de bonheur, de soulagement, de consolation, d'éternité !

Paul devait sortir aujourd'hui pour acheter du tabac. La tête lourde et le souffle du vent froid frôlant la pointe de ses oreilles due à l'avancée de ses pas, lui donnait l'envie de reculer. Le ciel bleu limpide et les arbres jaunes déplumés le laissaient indifférent. Les trottoirs bien rangés, les maisons grillagées, les cries des parents rappelant leurs enfants à l'ordre ; tout cela le mettait mal à l'aise.

Sur son chemin, une dame d'une cinquantaine d'années, propre sur elle, lui demanda deux ou trois euros pour mettre de l'essence afin de rentrer chez elle. Paul lui répondit qu'il était dans la dèche aussi et qu'il ne pouvait pas lui donner de l'argent. D'un air offusqué, elle rétorqua qu'elle n'était pas dans la dèche mais que sa demande était due à un banal concours de circonstances. Sur le chemin du retour il la croisa sur le trottoir d'en face, elle lui fit un signe de la main suivi d'un large sourire. De toute évidence cette dame devait faire la manche, et comme Paul n'était pas connu en ville, elle s'était dit qu'il était un bon saint Maritain de passage ! Puis Paul regretta de ne pas avoir assez parlé avec elle. Après tout il ne connaissait personne. De plus, Paul a plutôt tendance à croire aux signes comme aux personnes qu'il croise sur son chemin et qui entrent en contact avec lui pour une raison ou pour une autre. Même si cela est par pur intérêt, il s'en remet au destin. Pour lui, la raison est imperceptible, elle vient d'ailleurs. Ce qui peut faire de lui un être naïf ou facilement corruptible pourvu qu'il soit engagé dans une histoire ou une autre, parfois même jusqu'à ses dépend ! Et en y réfléchissant, cela lui donna un sentiment de regret.

Puis, après s'être égaré dans quelques petites rues il retrouva enfin le chemin de la maison.

*...Voici les raisons de la noble cause. Voici les raisons pour lesquelles il faut se comporter de façon juste tous ensembles, les uns avec les autres, et non pas par simple convention ou intérêt égoïste. Ensemble formant un tout, dans le tout, avec le tout, faisant partie du tout.*

*Pour que cela puisse se produire aujourd'hui, ici et maintenant, il est nécessaire que cette compréhension soit admise par tous ici et maintenant et en même temps. Ici et maintenant, par tous ou aucun. Partout, dans le tout, avec le tout faisant parti du tout. L'effet de cette mutation sera comme une douce et langoureuse vague nous recouvrant de ses subtiles molécules. Elle nous imprégnera de toute part. Nous noyant dans le*

*bonheur total. Les uns avec les autres dans le tout pour le tout avec le tout et parmi le tout...*

**(10) Mardi 21 janvier 2014**

Paul avait passé tout l'après midi à jouer aux courses de chevaux à la télé à l'aide de son téléphone portable pour parier jusqu'à son dernier denier. En lui il se disait qu'il n'avait plus rien d'autre à espérer pour avoir de l'argent. Il ne se voyait pas du tout reprendre un travail. Cela faisait quinze jours qu'il restait cloîtré chez sa sœur, et avait en quelque sorte abandonné sa petite maison où il ne pouvait plus supporter de rester seul, assis sur son canapé à regarder sa fenêtre toute la journée, sans presque rien manger.

- j'en ai maré d'être là sans avoir aucune idée ! Comment me sortir de cette impasse où je me suis fourré ? Il y a sûrement un moyen ! Une magie ! Il suffit d'être opportuniste et de voir au delà des choses qui se présentent à moi ! Je dois trouver le moyen de contacter l'inconnu, ce qui se cache est forcément un trésor ! Il suffit de trouver le bon chemin. Etre alerte, éveillé, aux aguets, avoir les idées claires – oui ! Clairvoyant ! Intéresser ceux qui détiennent les richesses, les faire rêver – les manipuler !

Les yeux tournés vers le haut, sous ses paupières, Paul pensait que tout cela était sordide – fou ! Mais quelque part en lui, une force lui demandait d'y croire. Peut-être cette force démoniaque qu'il avait toujours cru avoir dans sa chair, et qu'il remettait sur le compte de son patrimoine génétique – ses ancêtres ; notre grande famille !

**(11) Mercredi 22 janvier 2014**

Encore une page, sujet de malheur,  
Je la tourne, quelle horreur !  
Deshonneur, infamie ! L'espoir ne fait plus rêver.  
A quoi se raccrocher quand rien n'est suspendu ?  
Tout est nuit, et rien ne scintille.  
Y'a-t-il une ombre, un engin de la mort,  
Qui traversant la galaxie, peut encore me sourire, m'épanouir ?  
Regret de sagesse, profonde angoisse !  
Où sont passé mes cauchemars, que je commence à rêver ?  
Sont-ils morts tous ceux qui sont descendus et remontés ?  
Et la crainte de ne plus voir, et les massacres déjà entamés,  
Où sont-ils passés ?  
En moi l'aventure de l'horizon s'est tut à tout jamais, je le sais.  
Trêve de rencontres, à bas les nuages !  
Le ciel s'en est allé, et la misère s'est dévoilée,  
Un vent glacial recouvre les champs abandonnés.

**(12) Jeudi 23 janvier 2014**

Tien ! – Paul avait fait des choses aujourd'hui ! Il était sorti ! Par une pluie battante il avait pris la petite voiture.

- Je vais passer chez moi prendre tout ce qui me reste d'agent liquide soit 250€ puis le déposer à la banque et faire un transfère sur mon compte de pari afin de pouvoir jouer aux courses de chevaux ! Je devrais bien gagner un jour tout de même !

Arrivée devant chez lui il trouva une place pour se garer alors que le quartier en pleine journée est toujours saturé à cause de toutes les universités aux alentours. Il se gara en bas de sa rue, remarqua que les travaux de démolition de l'ancienne école militaire avaient commencés pour y construire la nouvelle préfecture. Un peu plus loin il vit qu'il y avait une autre place, juste devant la porte de chez lui. Après avoir pris l'argent et un document administratif dont il se foutait royalement, où des codes de connections y figuraient pour déclarer ses impôts sur Internet, Paul enfila une veste de pluie à capuche par-dessus son cuir et fila à la banque.

- Ma banque c'est la poste ! Oui c'est une banque aussi la poste ! Mais c'est une banque où peu de riches y ont leurs comptes. On va dire que le service y est plutôt social. Ça reste l'état quoi ! On sait ce que tu trafique... Y'a que des crèves la faim ou des jeunes avec un compte bloqué, ou des vieux qui sont près de leur sous, et le plus souvent on y trouve ceux qui déconnent avec leur pognon – vous voyez ce que je veux dire : interdit bancaire ; rebut de la société...

Bref arrivée devant, c'était fermé ! Pas de chance, le seul jour de la semaine : le jeudi fermé entre midi et 14h15, et il était seulement 12h30 ! Donc Paul reprit la voiture pour constater que les deux autres postes fermaient aussi le jeudi à peu près aux mêmes créneaux horaires. Il était encore trop tôt pour attendre l'ouverture, et il ne se voyait pas flâner dans les rues, ou même s'asseoir quelque part pour boire tranquillement un thé ou un déca.

- Ce qui me rebute le plus c'est cette idée obsessionnelle de faire une rencontre, avec ma gueule que je n'arrive plus à saquer, mes sujets de conversations loufoques qui n'intéressent personne de la zone ; là où tous mangent ensemble pour ensuite vaquer à leurs occupations laborieuses, idiots, contents, satisfaits, heureux et cons, avec des bouches pleines de dents à ouvrir et à fermer comme une obligation. Toujours avec des sourires, des ceci des cela, de la conformité, du brouhaha, de l'agitation, et des yeux grands ouverts qui me regardent avec interrogation comme une bête sauvage en liberté ; des petits bourgeois de pacotille !

Tout cela, ça le dégoutait Paul, ça le rendait mal à l'aise, il ressentait comme un sentiment de gâchis en lui, un fatras d'idioties vivantes !

- Des ventres, des crottes, des rots, des pets et des plis de sueur !

De plus, avec cette pluie qui tombait en trombe, il décida d'aller dans un bar restaurant qu'il connaissait en bas de chez lui où il pouvait jouer. Il lui restait quelques tickets de jeux précédant et cela pouvait le faire patienter jusqu'à l'ouverture de la poste...heu pardon la banque postal !

- En somme j'aurais pu comprendre et identifier « les signes » qui pour moi ont de l'importance quand il s'agit de se trouver là où il faut être : centré, bien placé, faisant un avec le mouvement de l'invisible ; cette inconnu dont j'avais fait mon projet. Là où je porterais ma vision à un autre niveau de compréhension afin de recueillir les éléments cognitifs, là où tout se touche et où tout est en corrélation, là où le temps n'existe pas, et où tout ce qui sera se

passé déjà, et ainsi par ce fait, tout manipuler à mon profit ! Arrêter le temps, ou plutôt, sortir de son emprise et observer son défilement, comme une bande de film sur sa bobine se déroulant devant mes yeux ; un tableau qui raconte une histoire. Tout vibre, et toutes les causes portent leurs effets, tout est relié par l'atome !

Persuadé qu'une sorte de magie s'opérerait à nouveau un jour en lui...

*... Cette force qui envahira nos esprits ne nous tombera pas du ciel. Elle émergera de notre conscience collective. C'est l'unique et noble vérité. Elle apparaîtra dans un premier temps comme une hallucination car surprenante. Comme une folie, une chose impossible. Tout en gardant un aspect de vérité profonde. Touchant le corps à l'aide de son propre langage. Emettant ainsi un signe de reconnaissance à l'esprit encore engourdi et obscur, lui offrant le moyen de se délivrer de l'emprise de la souffrance. Et enfin laisser place à la joie constante. Même dans l'esprit et le corps des plus souillés d'entre nous, ses mots résonneront. Ainsi s'opèrera le dit miracle ou non.*

*Le corps lui-même se connaissant et se gérant en sa façon autonome, encore à l'écart de l'esprit verra apparaître dans son langage organique originel la noble vérité. Celle tant attendue. Elle déclenchera en nous la mise en activité de ce nouveau sens.*

*Nouveau, c'est-à-dire:*

*Nous vivons perpétuellement à l'écart de notre corps. Dans le monde des apparences, celui de l'impérialité des décisions personnelles. Tournées uniquement vers soi, son égo filtré en toutes choses. Penser à soi et uniquement pour soi, aussi étendu que soit le cercle restrictif, parents, famille, patrie, etc., fait parti des pensées à bannir. Penser pour soi dans l'intérêt des autres sans exceptions ni limites, c'est construire la fondation de l'avènement du sens de la connaissance universelle. Nous ne pouvons pas déclencher la mise en route de ce sens en nous tant que la moindre pensée négative résidera dans notre esprit...*

### **(13) Vendredi 24 janvier 2014**

En fin de journée, Paul se sentait très en colère. Il s'était couché tôt la veille, avait passé toute la matinée au lit, et après le déjeuner préparé par sa filleule, il retourna se coucher. Son beau-frère lui avait demandé de l'aider à nettoyer la cour, mais Paul s'en sentait incapable, alors il prit la fuite dans sa chambre. Cela semblait normal puisque tout le monde savait qu'il prenait des médicaments.

- Je prends des médicaments pour me soigner et ça m'en suc ! J'ai au moins cette excuse de ne rien faire ! Je sais aussi que cela ne pourra pas durer éternellement... Angoisse.

Dans son fort intérieur Paul culpabilisait. Mais pour lui à quoi bon, comme toutes choses, à quoi bon ? Ce demandait-il.

- A quoi je pense dans mon sommeil ? Est-ce que je dors vraiment ? Les chiens n'arrêtent pas d'aboyer au-dessus de la chambre. J'arriverais à en faire totalement abstraction, et ça ne me

dérangera plus. Mais le pire c'est qu'il y a toujours des choses à faire dans la maison. Toute demande, toute sollicitation, m'agace et me pétrifie, même le faite de remplir six ou sept gamelles de croquettes pour nourrir les chiens.

Impossible de répondre au téléphone ou de parler à qui que ce soit, sauf peut-être ma sœur, mais ça se limite à des formes de plaintes. Ma sœur me répond que j'irai mieux une fois stabilisé par le traitement. Mais pour moi ça ne changera rien à ma vie ; à mon passé.

- Dans ma tête il se produit des images flashes de mon existence, elles sont toujours douloureuses. Ou bien, des projections d'événements humiliants que j'imagine se passer au présent. A ces moments, j'essaye de penser à quelque chose de plaisant, comme écrire ou gagner aux courses ; seule espérance, sûrement trompeuse, de me sortir de cette situation de vie qui devient de plus en plus intenable.

- Comme tous les soirs la télé vocifère des conneries, un match de foot va commencer. J'ai envie de grignoter quelque chose mais il faut attendre ma sœur. Je vais dans la chambre pour attendre son arrivée. Le téléphone sonne, c'est elle mais je ne réponds pas.

- Elle peut joindre mon beauf aussi. De toute façon cela ne devait pas être important. Elle doit être sur le chemin de retour du travail. Il est tard, j'ai faim. Elle ne rappelle pas, ce n'est pas important. Pas de message non plus.

Bon, à part fumer des cigarettes, dormir, manger, ne plus boire d'alcool, ne plus me laver tous les jours, angoisser pour ce que l'on pourrait me demander, être mal à chaque sujet de conversation, ne plus pouvoir vivre chez moi seul, n'avoir plus aucun ami ni compagne, supporter l'agitation des chiens, ne plus sourire, me détester, me sentir en dessous de tout, n'avoir plus aucun goût à rien, regarder le plafond, espérer gagner aux courses, être égoïste, ne m'intéresser à personne, vouloir être plein aux as sans rien faire, souffrir de mon passé, espérer un changement dans ma vie, avoir des idées obsessionnelles, me plaindre ! Que me reste t-il ? Rien, même pas la foi !

- Ça y est elle est arrivée ! Je vais pouvoir grignoter !

*...Je suis passé par toutes ces étapes. Je suis issu comme vous du monde des errants. Avant cet évènement j'étais un errant. J'errais avec ma condition parmi les errants. J'ai fini par ne plus m'attacher au vrai sens des choses. Déçu qu'elles soient ignorées par mes semblables. Déçu par l'attitude des gens. Déçu par la vie, j'ai recherché le bonheur en moi. Pour cela je me suis remis en question. J'ai tout simplement exercé une introspection. En moi-même, dans la forme des apparences en remontant le courant, cherchant la source des conflits ; les prises de décisions erronées des erreurs passées afin d'en dénouer les nœuds ; ces barrages qui refoulent l'eau des canaux créant pressions, refoulements et débordements. Pour cela j'ai bannis et chassé définitivement toutes pensées négatives de mon esprit et je crois que mes nuits ont fait le reste. La moindre petite pensée négative ne doit plus exister dans l'esprit pour le déclenchement de ce sens. Il va de soit que ce n'est pas un exercice facile d'accorder d'emblé le pardon dans la propre conception de sa vraie nature.*



*Et même beaucoup de mal. Et même trop de mal. Et même excessivement trop de mal !... Le véritable abandon de soi, le lâché prise. C'est comme un saut, une plongé dans le vide, la douleur d'une naissance !*

**(14) Samedi 25 janvier 2014**

Paul, ce samedi était rentré chez lui en prétextant :

- Je vais prendre quelques affaires et même une douche chez moi.

Il s'était réveillé dans des aboiements et la voie de sa sœur engueulant sont mari.

- Tout n'est pas toujours rose, il faut savoir gérer les conflits et se serrer les coudes. Les gens ont droit de parler fort et même de s'engueuler, mais moi j'ai beaucoup de mal à le supporter. Et je suis là, juste en dessous. Le matin, les chiens, le soir la télé et les repas, entre les deux le devoir des travaux dans la maison et puis, dormir !

- C'est écrit « silence » devant les hôpitaux ! Je suis malade !

- C'est un piège ! Pourquoi ai-je toujours eu l'impression d'être dans un traquenard ? Enfermé dans une boîte en carton qu'on n'arrête pas de d'emménager !

- Avant de rentrer, je dois acheter quelques victuailles, il n'y a plus rien à la maison, et ça me fatigue d'avance d'avoir à le faire. Je passe tout de même à la boulangerie prendre simplement deux pains. Je suis conscient d'être loin de la joie que peuvent m'offrir les gâteaux alléchants qui trônent toujours dans la vitrine sur le chemin de cet aliment basic qu'est le pain.

- La baguette quoi ! Cette référence de prix à chaque fois cité par la populace ou le politicards pour justifier de je ne sais quelle hausse ou baisse du soit disant pouvoir d'achat du ridicule misérable. Rien de magique !

- Je prends un temps pour scruter vaguement le visage de la boulangère lors de l'échange, je jette le pain sur le siège avant de la voiture, je referme la porte sans verrouiller, et je vais à deux pas de là au petit Casino.

Après avoir fait douze fois le tour de son quartier, Paul trouva une place pour se garer ! Arrivée chez lui, il ouvrit le volet de la chambre, régla les jalousies pour faire entrer la lumière, monta un peu le chauffage. Puis il écrivit un long sms à sa sœur lui expliquant que ce qu'on lui demandait était au dessus de ses forces, et qu'il avait besoin de se recueillir un peu chez lui, la priant de s'excuser auprès de son beauf. Le soir aussi il envoya un autre sms à l'heure du repas, histoire de combler un peu le vide de son absence au diner, disant qu'il avait de quoi manger et qu'il resterait chez lui.

- Un petit casse-croute avec du bon pain frais ! J'ai faim ! Je vais brancher la télé !

Ou plutôt l'ordinateur car la télévision nécessitait le branchement d'une parabole qui traînait dans la chambre depuis des mois.

- Et je vais jouer aux courses ! Tout ça est fou ! Mais c'est plus fort que moi, je dois gagner un jour. Peut-être pourrais-je devenir un professionnel du jeu à force de m'en imbiber !

Je ne me voyais pas du tout nettoyer au jet toute la cour comme on me l'avait demandé ce matin. En même temps c'est pas grand-chose, j'aurais pu le faire. La raison est ailleurs.

Tout l'après midi, Paul joua, gagna, mais pas grand-chose – avec une certaine chance quand même ! Il s'enfila les deux baguettes jambon beurre fromage et deux œufs brouillés durant toute la séance de jeux. Pendant plus de sept heures, il joua, mangea, fuma, mangea, fuma, joua...

*...C'est par ce chemin broussailleux et escarpé, piquant mortellement dangereux qu'il faut obligatoirement passer. Jusqu'à s'abandonner, quitte à se perdre, dans notre vide intérieur pour l'amour de son prochain. Auquel cas, plus rien ne nous attache à la vie ! Auquel cas, ne plus exister, alors que notre propre nature sonne le glas du changement.*

*Pourquoi persister à nier et bafouer le vrai sens des choses, le vrai sens de l'Amour profond inconditionnel, généreux et altruiste en s'empêchant de vivre constamment dans la passion de cet Amour non sélectif, épuré et naturellement sain ? De quoi avons-nous peur ? Ce n'est pas de romantisme ou de style dont il s'agit, mais l'intérêt et le besoin incontournable d'une véritable mutation, comme celles passées dans notre évolution et inscrites dans notre parcours !*

*Une joie intense et durable envers tous et soi-même oublié dans tous voit le jour. Chaque sensation, chaque organisme vivant se fait proche, ils nous effleure pour venir à notre rencontre et communiquer avec nous ; et en même temps la connaissance intrinsèque de sa structure, de son fonctionnement et la compréhension instantané de toute chose nous sera globalement acquise sans l'intermédiaire de notre réflexion, comme pour un seul et unique organisme, par sa propre Vérité intérieur durable et non par nos propres déductions isolées et empiriques qui ne nous sont essentiellement utiles et apparaissent en nous que pour réparer des erreurs. Et ainsi, cette communion intelligente, qui n'attend que nous, permettra d'échanger toute expérience à travers les âges, tout principe d'évolution, tout ressenti personnel ; comme un courant électrique ; la vérité de l'histoire de notre monde et de ses confins nous sera ainsi conté. Ainsi, nous serons rassurés, nous saurons pourquoi nous existons et nous n'aurons plus peur pour notre avenir, nous serons enthousiasmés et tournés vers notre nouveau but, tous la main dans la main. FIN*

\*\*\*\*\*

### **(15) Dimanche 26 janvier 2014**

D'où vient ce sang vénéneux ?  
Ce flux qui passe aux aveux.  
Quel est ce conflit intérieur,  
Qui m'arrache le cœur ?  
Suis-je tombé ou bien perdu ?  
Et dans l'eau trouble de mes désirs,  
Si j'ai fauté quelque part,



## (16) Lundi 27 janvier 2014

Paul se réveilla difficilement, le dos un peu en vrac sur le matelas à ressorts qui était là depuis au moins cinq ans et qui avait dû servir à d'autres locataires puisqu'il faisait parti de la maison meublée.

Il se rappelait d'avoir rêvé que son téléphone portable s'était complètement cassé lors d'une chute brutale. L'image lui revenait : le téléphone coupé en deux avec un fil qui pendait ! Mais en le ramassant pour voir s'il fonctionnait quand même, il s'aperçu que oui ! Fin du rêve.

Il avait dû sûrement rêver d'autres choses, se dit-il, mais rien ne lui revenait à l'esprit. L'important c'était le téléphone ! Le moyen pour lui de jouer aux courses !

Paul se regardait dans la glace le matin, il se disait que la barbe qu'il avait décidé de laisser pousser le faisait paraître « jeune vieux » aux yeux des autres.

- Moi, je préfère être un « jeune-vieux » qu'un « vieux-jeune » !

- On m'appel de plus en plus souvent « monsieur » ! C'est finit jeune homme ! Je m'aperçois un peu tard que suis devenu un quadragénaire commun, le stéréotype physique d'un docteur ou d'un chercheur, quelqu'un qui n'a pas forcément besoin d'être rasé de près pour travailler, mais aussi un clochard ou un cinglé ! Un signe de laissé allé, porté au visage ! Marquant ainsi une forme de liberté professionnelle tout en camouflant une détresse personnelle.

Paul naviguait dans la confusion quand il s'interrogeait sur l'image qu'il pouvait refléter de lui.

Au réveil il avait toujours la poche sous l'œil droit plus gonflée que la gauche. Faible et nasillard, il balbutiait quelques mots autour du café qu'il se préparait avec lassitude, puis devant les posters accrochés au mur par des punaises au cabinet de toilette : *réflexologie faciale (Le Dien'cham) indiquant la position des points à masser sur le visage correspondant aux organes du corps à soigner.*

Sur ce mur, il fixait sans rien dire, un signe étrange qu'il avait dessiné au marqueur. Signe mathématique qui devait représenter la formule pour atteindre l'éveil constant ! Il posa son regard aussi sur le petit meuble qu'il avait fabriqué de A à Z avec tant de passion et de créativité il y a quelque années. Les coins étaient rabotés, poncés, la fabrication était solide, des roulettes pour le déplacer et un vieux calendrier collé, découpé ça et là, lui donnait un aspect artistique.

-Ah... Où est passé toute cette énergie ? Cet engouement pour la création, cette vitalité ! Cette croyance ! Je me sens bien loin de tout ça aujourd'hui. Un changement doit s'opérer, bon sang !...

Après avoir eu de fâcheux problèmes avec l'ordinateur dont il se servait pour jouer aux courses, il rata la plus importante de la journée. Un peu furieux et surtout déçu, il ne soupçonnait pas que cela pouvait être un signe ; un mauvais présage. Il n'y pensa pas. Il dut configurer l'ordinateur que sa filleule lui avait prêté. L'image était décalée de trois minutes par rapport à la réalité et sautait un peu, mais ça allait tout de même. Il put jouer ! Il joua et à la dernière course, il réussit à multiplier ses gains par cinq ! Ce qui lui faisait une bonne réserve pour recommencer à jouer le lendemain. Paul ne sauta pas de joie, mais n'était pas déçu d'avoir perdu au moins. Il pensa aussi à prendre du temps pour étudier les courses au préalable ; avec sa méthode : un mélange de pronostiques officiels, de la récurrence des

numéros à l'arrivée et des couleurs aussi. Oui des couleurs ! Paul voyait des nuages de couleurs émaner du petit carnet rouge où il notait toutes les arrivées du jour.

- Ce que je veux c'est le pactole ! La liberté que pourrait me donner l'argent dans cette société que je sais perdu, puante. Prendre le peu d'argent des misérables et tout brûler pour qu'ils se battent tous entre eux !

- Non ! Avec mon pactole, je me ferais un lifting pour tirer cette peau des yeux tombante afin d'avoir un regard de félin ! Je me referais les dents pour avoir un beau sourire de star étincelante ! J'irai me faire masser et manger dans des bons restaurants pour animer la curiosité des habitués bourgeois. Je m'achèterais des fringues aussi ! Dans les petites boutiques à la pète moi le nœud ; des belles chaussures de ville cirés qui font du bruit sur les planchés des musés ou des galeries d'art pour ricaner de voir tant de badauds s'extasier ou faisant mine d'intérêts pour des œuvres d'arts extirpés des pauvres entrailles mutilées ; des voyages pour un bon teint et un petit appartement en centre ville ! Et...

Puis, plus rien ne s'agitait vraiment dans la tête de Paul. Il ressentait comme une grosse pierre pesante à l'intérieur de son front, ses tympan sifflaient en permanence et ses lèvres figées dessinaient une bouche droite à tout jamais. Sa barbe lui tenait chaud.

- Le calme de la nuit commence à s'installer et je vais pouvoir m'envoler ! J'aime cette tranquillité ; je suis seul dans le noir ! Le quartier s'est tût ; il est mort ! Ils sont tous morts endormis pour un mois sauf moi ! Je vais pouvoir faire tout ce que je veux et piller tout l'argent des banques sans risques !

Paul se dit que s'était complètement impossible de pouvoir stopper nets la vie de toute la planète pendant un mois, sans se figurer vraiment que d'avoir de telles idées était insensé ; pourtant il crut que cela ce pouvait. Il fallait juste savoir comment faire se disait-il.

- Tout est possible, il faut juste savoir comment faire pour y parvenir. Et pour cela il ne faut pas avoir peur de sortir des sentiers battus. Il faut oser l'inconnu par l'imaginaire et se convaincre par la volonté ; y croire !

-Y croire sans aucuns doutes et sans devenir fou ! Quand on avoue croire profondément en des choses complètement folles, on fini par devenir fou soi-même. Certains génies étaient pris pour des fou à leur époque !

- L'univers ; les atomes ; tout ce que nous sommes et tout ce qui nous entour est relié, il n'y a pas de séparation. Tout baigne dans le même jus et vibre ; ainsi tout a un « code de programmation » ; une fréquence radio émettrice/réceptrice ! Il n'y à pas d'espace, ce n'est que du vent ! Il suffit de se caler à la fréquence de ce que l'on désire pour déclencher la réception du désir que l'on a fait vibrer en soi.

- Faire « un » avec l'univers ! Pour cela il faut être « clean » en tout ; pur, et donc savoir ce que veut dire « Aimer », la seule véritable monnaie d'échange originel pour s'acheter une radio. Ne pas avoir de carences physiques ou intellectuelles induites par la malbouffe industrielle ou le mal-être général et social. Cette intoxication que l'on nous fait avaler chaque jour pour nous maintenir dans un état de faiblesse ; de dépendance. Et surtout, il faut être positif et croire à l'accomplissement de ses propres idées.

- Bouha !...Trop négatif en ce moment, trop de tornades et d'agitations intérieures pour percevoir avec calme et concentration la beauté chantante d'une fleur et lui répondre ! Mon état de faiblesse ne me permet pas de ressentir les fréquences vibratoires. On m'a tué !

- Je vis dans un incessant tumulte, un stress intérieur expansif.

- Mon univers a explosé, il a subi le bigbang !

- Je ne peux pas entrer en contact avec vous.

- Nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde.

- Dommage.

« Connait-toi toi-même et tu connaîtras les autres »

- Connais ta propre fréquence vibratoire et tu connaîtras celle des autres. Ainsi tu sauras te positionner, émettre et recevoir consciemment des « fréquences contrôlées », ainsi tu commenceras à décrypter et à mémoriser celles des autres ; de tout Élément constitué d'atomes et donc vibrants comme toi-même. Cela réalisera ton savoir. Médites et sois humain, sois médium !

- Le maître du monde, aujourd'hui, serait celui qui arriverait à commander l'atome par « vibrations contrôlées » comme une armée à ses ordres !

**Le Dr Livole Jean commença son discours sur « l'Étude Original Des Nouvelles Relations Humaines ».**

**- Prenons trois axes principaux de motivation d'un pays soit disant développé : Travail, Argent, Santé. Puis deux autres: Amour, Loisirs. Et encore un : Evasion.**

**- Le Travail essentiel à la vie apporte l'Argent qui entretient la Santé et permet de travailler.**

**Dr Livole continua:**

**- L'Amour, essentiel au « Conditionnement Psychique Équilibré » assure naturellement la pérennité de l'espèce, et les Loisirs la maintienne artificiellement dans un état de béatitude constante que je nome : Le Shoot Commercial.**

**Il enchaîna**

**- Enfin, l'Evasion qui semble ne pas avoir véritablement de règles bien précises. Par définition : s'évader, serait le mot le plus approprié, se délier de tout ce qui entrave « La Liberté Relative ».**

**CAD :**

**- Je m'imagine dans un endroit clôt de toutes parts, où les murs seraient des forces magnétiques que je ne vois pas mais que je ressens physiquement. Paradoxalement, je me sens libre car je ne vois pas de murs autour de moi. Cette force magnétique, diminue à mesure qu'elle affecte certaines parties de mon corps, jusqu'à s'amoinrir considérablement, consommées par mon cerveau, induisant un « Équilibre Dynamique Général » en un point central, le plexus, récepteur, catalyseur, véhicule, relais agissant**

sur mes pensées. Cela me donne l'effet d'une « Force Naturelle Incontournable » : la « Vie ». Si je pense et vois un mur, une porte vient se dessiner à ses côtés, par laquelle une évasion est possible : l'« Espoir » (défense naturelle).

Cette sorte de prison qui à mon sens aurait toujours existée, est aussi vaste que l'« Espace Infini ». Où le « Temps Compté » rythme le battement continu du « Cœur ». Un lieu imaginaire « Interdit », où le poids de la vie matérielle n'exerce plus sa force. Un espace spirituel infini où tout semble permis.

\*\*\*\*\*

Les passagers se préparaient à embarquer à bord du vaisseau qui les attendait sur la rampe de décollage pointé vers les étoiles. C'était l'image de l'affiche publicitaire que l'on pouvait apercevoir dans les rues de la ville. En dessous, le slogan : Voyagez dans l'univers de vos rêves !

La proposition alléchante stimulait la curiosité des badauds, la méfiance aussi.

- C'est une Arnaque ! Disait l'un.

- Encore un tour malicieux pour soutirer de l'argent aux « Gens » ! S'exclamait-il.

- Et beaucoup d'argent ! Le travail de toute une vie ! Rendez-vous compte, 100 milles « Paquets » !

Le témoignage de ceux qui en étaient revenu n'était pas toujours bien clair. Oui, même plutôt vague. Il se traduisait par une sensation d'apesanteur, le corps devenu invisible et l'esprit alerte, conscient de toute chose. Là, où le temps n'existe plus, où tout est vu, revu et corrigé.

### **(17) Mardi 28 janvier 2014**

Paul se leva du lit, non pas plutôt en forme, mais mieux que la veille. Le café qu'il faisait tout les deux jours avait juste à être réchauffé ce matin là. Il se tailla un peu la barbe et passa un coup de tondeuse sur le torse pour désépaissir les poils entre les deux pectoraux. Prit une douche, se brossa les dents, se peigna les cheveux en arrière puis en avant et sur le côté pour faire une raie à gauche. C'était toujours la bataille dans sa tête pour mettre les cheveux dans le bon ordre ! Puis il changea de caleçon, de pantalon, chaussettes mais garda le même t-shirt qu'il estima encore plus qu'acceptable, après l'avoir reniflé aux aisselles.

- Tant mieux, je n'ai pas à faire le café ce matin, juste à le réchauffer !

Il avait deux tickets gagnants dans la poche. Il ferait ses pronostiques selon sa méthode à la maison et irait jouer dehors. Le bar tabac était à neuf cent mètres, il fallait descendre une longue rue et surtout la remonter !

- Je ne vais pas prendre la voiture, il y aura plus de place quand je reviendrais. Et ça me fera du bien de marcher.

- Je marche, il ne fait pas bien chaud, j'ai mon cuir et se petit pull en V qui me colle à la peau, je n'aime pas, ça me gratte.

- On ne croise que des petites étudiantes ici, elles doivent me prendre pour un sadique ! Ou un tueur peut-être, un gars dangereux ! C'est vrai la route est toute droite et tellement longue,

qu'on a le temps de jauger de loin la personne qu'on va croiser. C'est comme un duel qui arrive petit à petit, pas à pas. Et arrivée à deux mètres, bang ! La détonation !

- Toujours plein de gens qui ont la patience d'attendre le bus. S'il pouvait partir très loin et ne plus jamais revenir pour une fois !

Quand il traversait les rues, Paul se surprenait à dire merci aux voitures qui s'arrêtaient pour le laisser traverser, sans vraiment regarder les conducteurs. Il passa sur le grand pont de l'autoroute, jeta un coup d'œil aux voitures qui défilaient en dessous de lui et arriva au point de jeux.

- J'n'aime pas cet endroit, y'a plein de vieux plein de pets avec leur journaux à la main. Et puis c'est bruyant et petit. Ça me fout le cafard, ça doit faire longtemps qu'ils jouent et ils sont toujours là. Ils amassent de l'argent chez eux ou quoi ?

- Donc je rentre mes tickets dans la machine - gagnant les tickets messieurs ! Je joue mes combinaisons écrites sur le post-it et je me mets au bar. Un deca s'il vous plait ! Je prends quelque chose par convenance quand même.

Paul avait toujours le chic pour se mettre à l'endroit où le serveur dépose les verres du restaurant sur le bar. Il ne pensait pas que c'était plutôt une place à repérer et à éviter pour être tranquille et ne pas à avoir sans cesse à se décaler. Mais cela valait peut-être mieux que de se serrer dans la foule. Il avala son deca, paya un prix différent de la veille, ne dit rien, se roula une cigarette, se laissa tenter pour faire un ticket de dernière minute qu'il ne fit pas.

Dehors en fumant sa cigarette, il observa la course sur l'écran plat au travers de la vitrine.

- Perdu ! Pourtant ces numéros là, je les avais dans la tête et je ne les ai pas joués ! Stupide que je suis ! Je me suis laissé déconcentrer par les Eléments ! Bon qu'est-ce qu'il y a à manger dans ce restaurant ? Puis non, je ne retourne pas là dedans. Je vais prendre un paquet de tabac et des trucs à emporter chez le Chinois.

Paul acheta un tas de choses chez le Chinois, du pain en passant, puis rentra chez lui.

Il savait que sa famille s'inquiétait pour sa situation, mais il espérait tellement que tout s'arrange comme par magie un beau matin... Il répondait aux sms en disant qu'il rappellerait et qu'il allait bien. Comment dire la vérité ?

**Prenez un individu lambda et faites lui miroiter des projets d'avenirs motivants, servant aussi son intérêt personnel. Il vous en sera tout de suite reconnaissant et voudra « naturellement » vous remercier des égards que vous semblez porter à sa prompte personne. Vous lui offrez ainsi une occasion de s'échapper, de s'évader.**

**Le résultat concret des promesses faites importe peu. Ce qui tient lieu de « nourriture » : c'est l'espoir qu'il s'en dégage. Car, ce qui relit et aussi stimule les peuples jusqu'au plus petit citoyen d'entre nous, c'est la découverte d'intérêts communs entre les individus. Comme une lumière qui sortirait chacun de nous de l'obscurité.**

**Un réseau se tisse des connaissances se lient et des intérêts personnels surgissent. Parfois discordants, alors ils sont le plus souvent évités et mis de côté.**

**(18) Mercredi 29 janvier 2014**



Muni d'un revolver à la main, il sauta sur l'engin qui était en train de détruire les bâtiments d'en face. Logea une balle en pleine tête du conducteur, puis retourna se coucher. Peu de temps après, une armée de policiers encerclait la petite maison.

– Rendez-vous ! Vous êtes cerné !

Le tueur sorti de chez lui en lévitation à quelques centimètres du sol, les bras croisés, traversa la grille d'entrée et passa devant les policiers hallucinés en les ignorant.

Depuis ce jour là, cet homme put avoir tout ce qu'il voulait sans qu'on ne lui demande rien en échange, sinon sa bénédiction.

Paul se réveilla dans des bruits de fracas en se disant que la seule chose qui lui restait dans cette petite maison c'était le silence, mais ça aussi s'en était fini. En pestant, il décida de se lever pour fumer une cigarette et se recoucher sous les oreillers aussitôt après. Il avala ses cachets aussi. Son docteur lui avait conseillé de manger quelque chose avec, mais il s'en foutait. De toute façon il ne mangeait rien le matin.

- Le café, ça sera pour plus tard ! Sinon ça va me réveiller.

Après deux cigarettes, Paul alla se recoucher en attendant l'heure propice pour jouer aux courses.

### **(19) Jeudi 30 janvier 2014**

Paul était désespéré, il ne croyait plus gagner aux courses. Il avait perdu presque tous ses gains ! Les courses ne le passionnaient pas, il voulait juste gagner.

Ce matin il se leva beaucoup plus tôt que d'habitude, à cause du bruit des engins. Aussi, il décida de passer son temps à reporter des pronostiques sur son bloc note. Mais cela ne s'avéra pas positif quand il joua les premières courses. Il décida alors d'aller faire un petit somme et de se réveiller pour la course principale : le pactole ! Malheureusement il se réveilla trop tard, juste au départ de la course. Il pesta et s'en voulut de ne pas avoir mis le réveil.

- Ces médicaments me fatiguent ! Ils me font trop dormir ! Je dors toute la nuit, le matin, et je somnole le reste du temps.

- Je ne peux pas continuer comme ça ; jouer aux courses et rester enfermé toute la journée. Avec la tonne de papiers administratifs importants dont j'ai à m'occuper ! Tout est à l'abandon, on dirait que j'habite une jungle qui se gère d'elle-même. Je ne fais plus le ménage, bon d'accord j'admets que je n'ai jamais été un maître du chiffon non plus. Même pas une machine de linge, ça fait des semaines que je tourne sur deux jeans. L'ordinateur est en plan, la chambre n'en parlons pas, juste un chemin d'accès au lit sillonnant le bric-à-brac qui jonche le sol. Bref, il faudrait vraiment se relever les manches pour attaquer tout ça ! Et toujours cette histoire qui n'arrête pas de me prendre tout le cerveau...

Paul avait lut quelques auteurs qui lui avaient mis des idées de révolte en tête. Il voulait écrire un livre aussi, il l'avait toujours voulu. Il avait commencé par un journal intime à l'âge de l'adolescence comme beaucoup de jeunes le font, et avait toujours écrit des choses par ci par là. Il notait plutôt des réflexions sur lui, sur le monde, sur la société, et comment il percevait les gens.

- Il ya quelque chose qui se passe dans ce monde ; quelque chose de magique à découvrir ! Toutes ces notes me serviront à reconstituer le puzzle un jour ou l'autre !

De sorte que Paul se mettait à l'écart des autres pour les observer afin d'exécuter son idée. Il aimait bien se rendre dans des lieux inconnus, sortir son carnet et griffonner quelques lignes à la table d'un café.

Etait-ce vraiment un choix délibéré ? N'avait-il pas trouvé un moyen de se mettre à l'écart volontairement ? Se sentait-il déjà si différent des autres ?

- La nuit, tout le monde dors, fini l'agitation, pas d'engins, pas de crainte que le téléphone sonne. Mais dans quelques heures, demain, ça va recommencer. Je tourne vraiment en rond dans cette baraque ! Demain matin à la première heure je dois aller faire une prise de sang à jeun, quelle galère ! Je ne retrouverai plus de place pour me garer dans ce foutu quartier ! Et ces courriers à faire, ces mails, les factures en retard, le loyer, ces coups de files et se bordel dans ma tête... Ma tête, mes yeux, mes cheveux, mon allure, ma solitude, mon isolement, cette mise à part, mes critiques, mon jugement, mon manque d'analyse, mon antipathie, mon apathie ! Suis-je un vieux con ? Le problème c'est que je ne me sens concerné par rien, ne me demandez rien ! Il faut que je m'occupe avant d'aller me coucher, il est trop tôt encore, je vais écrire...

**La dose qu'il venait de s'injecter dans la veine allait rapidement passer dans le sang et atteindre l'objet convoité, le cerveau. L'effet de la « drogue » se faisant déjà ressentir. Les pensées commencent à s'embrouiller et la vision de l'environnement immédiat devient floue. L'importance des préoccupations habituelles devenues futile, disparaît. La sensation du touché est transformé. La distance entre les choses paraît inexistante. Les sons ont changés de fréquences, ils ressemblent à des petites bulles en activités libérant une à une des sonorités différentes. Stagnants mollement dans l'air un instant, puis se mélangeant pour enfin disparaître dans un fondu doux et langoureux.**

**Vu de l'extérieur, plu rien ne semble avoir de prise sur ce corps inerte. Quelques soubresauts à peines distinctifs de temps en temps, voilà tout.**

Perdu dans ses pensées, Paul ressentait l'angoisse que tout irai de pire en pire. Il n'avait qu'une envie c'était de dormir et d'oublier tout ça. Il s'était enfermé, il haïssait le monde, mais n'était pas indifférent aux attentions qu'on pouvait lui porter, ou plutôt celles qu'il percevait comme telles.

Paul ne se reconnaissait plus et il ne connaissait plus les gens. Il ne savait plus ce qu'ils voulaient ou disaient. Ils avaient toujours tout un tas de choses à raconter, et lui ne voyait qu'une bouche gesticulée dont il percevait le son de quelques mots auxquels il s'en tenait.

- j'arrive à reconnaître les sourires quand même. Mais plus personne ne me souri, sauf quand j'achète quelque chose. Je ne souris pas aussi, j'aimerais bien, mais je n'y arrive pas. C'est normal avec tout ce qui me tombe dessus en ce moment ! Et je ne fais rien pour arranger tout ça, c'est fou !

**Rue Bon enfant, les travaux de réfection de la chaussée allaient débutées au mois de juillet. Mr Tasal avait décidé de ne pas prendre de vacances cette année. Il serait bien parti dans « les îles », mais les moyens lui manquaient. Il pensait en profiter pour faire**

un point sur sa vie. A la quarantaine passée, cela semblait s'imposer à son esprit comme une évidence. Il se demandait par où commencer. Allait-il se remémorer tous les passages de sa vie un à un? Comme il serait naturel de faire pour détecter ce qui a cloché. Elaborer une synthèse de cet aggloméra de matière plus ou moins nerveuse et hypersensibles que sont les souvenirs des situations qui ont créés les « traumatismes » si lourds à porter. Ce qui est enfoui au plus profond de l'âme, enraciné en un point exacte, la source de toute chose, « le filtre ». En s'approchant le plus près possible de l'histoire passé qui a provoquée tant de tourments dans la vie de ce chère Mr Tasal. Bourré d'émotions qui font mal rien qu'à y penser.

Cela semblait trop fastidieux, compliqué et surtout trop long, il n'avait que les vacances pour agir. Comment faire autrement? Etait-il possible de contourner ce cheminement. Trouver une autre méthode. Puis après tout, était-ce si important, pourquoi ne pouvait-il pas profiter de ses vacances biens méritées. Ce détendre et se relaxer, pourquoi pas flâner au bord de mer les soirs d'été. Se promener dans les rues des grandes métropoles à deux pas de chez lui, histoire d'y faire une rencontre impromptue et agréable au détour d'une étape. Il y avait déjà pensé et résolu qu'il le ferait en même temps que son introspection. Cela ne pouvait que lui faire du bien de prendre un peu l'air de tant en tant.

Ce qui paraissait évident aux yeux du commun des mortels, pour lui, s'avérait d'emblé très complexe et délicat à aborder. A contrario, ce qui paraissait complexe, ne l'était pas pour lui. Chaque pensée entraînait une autre, non négligeable et ainsi de suite. Les plus simples décisions à prendre de la vie de tous les jours, ressemblaient à des équations mathématiques à résoudre en permanence, toujours différentes les unes des autres. Le temps, l'environnement, la situation, représentaient pour lui des paramètres essentiels. Le résultat partiel représentant une sorte de degrés de « motivation personnelle » confronté à d'autres résultats obtenus d'autres équations. Lors d'une conversation ou d'un simple échange verbal, toutes sortes de calculs mentaux se mettaient en branle dans sa tête. Malheureusement, tous ces calculs prenaient du temps. Ce cheminement « conscient » était apparemment nécessaire à la formation d'une réponse cohérente et satisfaisante de sa part. Evidement cela créait un décalage, comme un contretemps dans le flux des échanges. La fréquence des intonations vocales attirait l'oreille, elles sonnaient différemment de celles reconnues instinctivement. Ce n'était pas un accent mais plutôt un instrument de musique qui méritait d'être accordé.

- La chaîne est cassée, les maillons sont épars, cela prend du temps à réparer !

Voilà ce que cet « homme » disait, le plus souvent.

**(20) Vendredi 31 janvier 2014**

Ce matin, Paul hésitait à se lever. Il avait sa prise de sang à faire et peut-être pouvait-il la remettre au lendemain.

- Demain c'est vendredi et c'est ouvert le labo. Mais il me faut du tabac et quelques victuailles, je n'ai plus rien. Je saute dans mon jean, je mets ma veste et j'y vais !

Arrivée au laboratoire d'analyses qu'il connaissait bien, il remarqua les jambes maigrelettes de l'infermière qui l'invita à le suivre. Dans la foulée, elle lui demanda s'il était à jeun, et lui avoua qu'elle avait arrêtée le même traitement parce que ça la faisait grossir.

Paul n'aimait pas les piqures, mais tout ce passa bien, il ressentit juste un petit picotement. Ensuite il but un café sur place, et repartit en saluant l'infirmière qui lui répondit avec un temps de retard car elle était concentrée par son travail. Dans sa voiture Paul s'interrogea sur l'endroit où il irait faire le reste de ce qu'il avait prévu. Il passa devant l'agence immobilière en se disant qu'il devrait bien payer son loyer un jour prochain. Il fit deux fois le tour d'un rond point puis se décida.

Il acheta les mêmes denrées que la fois dernière sans se demander si quelque chose d'autre pouvait lui faire plaisir, il avait juste besoin de s'alimenter et de fumer.

- Cette petite sortie m'a fait du bien en fin de compte ! Et j'ai des trucs à manger à la maison maintenant. En plus j'ai trouvé une place pour me garer en revenant, je n'ai pas eu à faire dix fois le tour du quartier ! Tiens, je vais faire ce courrier important !

Paul, ressentait toujours des variations entre la peine et la joie, ou plutôt, un peu moins de peine le temps d'un court instant. Tout était gris et lourd pour lui, comme s'il baignait continuellement dans une patte épaisse, une sorte de mélasse où il s'était enlisé, rendant ses mouvements plus lents et ses pensées inextricables. Il ressentait cette sensation comme la matérialisation de la souffrance qu'il portait dans tout son corps, l'empêchant d'être vif et présent. A ses yeux, il souffrait de ne pas être parfait.

- Tout cela vient de ma tête, j'ai des bons reflexes quand j'observe mes gestes automatiques, et mes paroles ne sont pas si nulles, elles sont plutôt bien placées quand je me laisse aller, sans que cette maudite histoire vienne tout interférer ! Je ne suis vraiment plus le même ! C'est horrible, j'ai changé ! La vie m'a quittée !

Paul se sentait seul, son amie l'avait quitté depuis plus de trois mois. Comment allait-il rencontrer quelqu'un d'autre dans l'état où il était ? Il avait petit à petit fait fuir tout ses proches et n'avait plus aucun contacts. Une seule ex amie continuait à l'appeler de temps en temps pour demander des nouvelles. Mais il avait fini par l'envoyer balader prétextant qu'ils ne se voyaient jamais alors qu'ils habitaient à deux pas l'un de l'autre.

Paul avait toujours eu des problèmes à gérer ou entretenir des liens d'amitiés. Il avait rencontré beaucoup de personnes lors de ses voyages, mais il avait perdu tout contact téléphonique ou autres. Tout cela fini par se perdre quand on passe son temps à déménager. Se disait-il.

Paul dormit tout l'après midi, regarda d'un air désabusé la fin des courses, sans parier, répondit à sa sœur au téléphone, écrivit un peu, avala un bol de céréales et alla se coucher.

### **(21) Samedi 1er février 2014**

Infâme décision, regret de l'âme seule,  
Pour un destin sans raison.

A qui la faute, pourquoi tant de péchés ?

Suis-je abrupte, ou sans mystère ?

Ainsi vont les guerres, à quoi bon s'entendre ?

Tout n'est que déraison.

Où sont les miens ?

Ceux qui me faisaient tant de bien.

Leurs couleurs devenues pâle, les reflets inexistantes,

Les yeux fermés, m'inventant des trajectoires,

Par-dessus les cimes, et au-delà des voies,  
Si funestes que réelles, une seule pensée me vient.  
Raccorder le temps en dedans, réconcilier l'inconcevable, renaître au présent,  
Ne plus se faire de mal, et ne plus espérer de changement.  
Retourner là où rien n'existe, et tout recommencer.  
Mais la douleur de l'âme foudroyée, remet les sens de son côté.  
Liberté tu m'as fait prisonnière, et je demeure.

## **(22) Dimanche 2 février 2014**

Paul avait trouvé le moyen de pester encore aujourd'hui. Il était vraiment tout prêt de gagner un petit pactole aux courses. Ce qui lui aurait permis de faire le seigneur pendant quelques temps, et surtout de changer de maison. Il en avait assez de ces murs et de son quartier où trop de souvenirs le hantaient.

Paul était mal, et de plus en plus mal. Il n'avait pas de solution pour se sortir du pétrin dans lequel il s'était mit. Ce n'était pas la première fois qu'il se mettait dans des situations de vie inextricables, mais jamais à ce point. Il restait immobile, les yeux fermés, allongé sur son canapé, les jambes croisées, les mains sous le menton, les avants bras repliés sur son torse. Cette position lui endormait quelques doigts, alors il devait de temps en temps déplier les bras pour à nouveau les sentir en les faisant gigoter.

Il pensait en ressentant les moments d'angoisses d'autre fois en les ramenant à lui pour les comparer à ceux d'aujourd'hui. Il voyait des bulles flotter qui se percutaient dans sa tête, et recueillait les effets du choc. Ainsi il estimait si la situation, qu'il vivait au présent, était plus ou moins irrémédiable que celles qu'il avait déjà vécues et dont il s'était sorti. Cela serait bon signe ! Se disait-il.

Mais, pour lui, la différence résidait dans tout le vécu qu'il avait amassé. Les durs passages émotionnels de sa vie qu'il n'avait pas su résoudre totalement l'avaient significativement affaibli pour de bon cette fois-ci.

Autre fois, il avait encore la force d'une décision ; d'une solution. Il se voyait jeune et encore plein de vitalité. Comme son fameux dicton : « A la vie à la mort quel sera mon essor ? » Il se sentait vivre au milieu d'un monde où il pouvait encore plaire et choisir sa voie sans que son âge l'obsède constamment.

Aujourd'hui il avait un toit à lui, où il vivait seul. Il l'avait toujours désiré.

Paul n'avait jamais vraiment habité tout seul auparavant, il était parti assez tôt de chez ses parents à l'étranger voir des amis où il resta des mois. Puis il trouvait des petits boulots par-ci par-là, et revenait de temps en temps auprès de ses parents, ou était hébergé à droite à gauche. Quelques fois il en avait assez de cette vie de bohème et aurait bien voulu se retrouver seul dans son chez lui.

Pour lui, l'existence était déjà trop dure, il n'avait pas trouvé sa voie dans la société, et pour avoir un chez soi il lui fallait travailler pour cette société qu'il détestait afin de payer le loyer.

- Ce qui est normal, pour tout ceux qui n'héritent pas de biens familiaux ou de terre à cultiver ; sinon on crève la faim, on est rien ni personne, on se retrouve à la rue et on erre comme un chien ! Tous pareils, logés à la même enseigne, à moins qu'il nous manque un bras

ou une jambe ou la moitié du cerveau ! Visiblement, on est obligé de travailler à contre cœur ; marche ou crève ! Ceux qui ont réussi le mieux au formatage de l'école, ou bien trouvés un intérêt pour la société ou une aspiration à vivre avec ses lois, ceux qui se sont pliés à ses exigences et que la peur de mourir a motivé ; en somme ceux qui ont nourri leur passion d'être humain incarcérés, ceux-là, s'en sortent et vivent outrageusement dans de belles maisons !

- Tout est conditionné par la peur ou la joie, et entre les deux un grand vide ; l'ennui est méprisable !

Paul resta chez lui toute la journée, bâfra deux sandwiches, prit ses cachets, dormit, s'allongea sur le canapé, ressassa, tourna en rond, décida de prendre une douche, fuma, écrivit, et alla se coucher.

### **(23) Lundi 3 février 2014**

Voilà, je suis là et j'ai l'impression de n'être nulle part. Les bandes plates blanches étalées sur la chaussée, ressemblent à des corps écrasés !

Je suis là parce que matériellement je me vois. Le coin vitré de la fenêtre et les nuages derrière, me donnent du souci. Je ne ressens pas de plaisir à exister, mais desirs sont maudits. Je suis devenu insensible à tout plaisir extérieur.

Un poids, une souffrance incontrôlable, une trahison, un mensonge, je ne contrôle plus rien. Je, je, je, je, je, je me laisse aller au temps qui m'affecte. J'attends, mais quoi ? A quoi bon exister, si c'est pour mourir de secondes en secondes ? Je dois, mais je ne sais pas. Je ne m'impose pas à la vie. Je suis mal. Je souffre de tout. Et tous ces gens bourrés de rituels, de convenances, d'affectations, de fonctions, de peines. Tous ces gens esclaves, rivés dans leurs conditions. Tous ces gens sédentarisés de force qui travaillent pour leurs bourreaux, pour deux sous, et qui restent, et qui trouvent un intérêt à leurs fonctions. Tous ces gens que la chaleur anime. Un mot, une parole, un sourire, une gratitude, et le bonheur est fait. Puis, un nuage, une ombre, qui s'abat comme une colère. Un ressenti, une sensation, une peur, une crainte, et tout s'effondre, et tout s'écrase, et tout devient lourd. Cela doit cesser ! Un désir de tout arrêter, de basculer, de se sauver. Comme échapper à une catastrophe qui gronde et menace.

### **(24) Mardi 4 février 2014**

Paul avait fait un rêve qu'il qualifiait d'organique. Il avait eu la vision d'un fil scintillant, ou plutôt, un cordon argenté qui s'étirait dans ses entrailles. Se cordon, à force d'étirement, s'amointrissait et devenait très fin et fragile, à la limite de la rupture. Il se le représentait comme la prise tenace de sa situation et le relâchement libérateur que lui apportait cette distension.

Se souvenant de son rêve, il s'imaginait deux électrodes qui se séparaient, arrêtant ainsi de véhiculer un courant négatif, qui de se fait, le soulageait. Puis il pensait aux neurones, aux synapses... Il se figurait que quelque chose était resté collé ou même bouché depuis longtemps dans son cerveau.

- Un nouveau passage s'est ouvert, une nouvelle voie transporte de la fumée noire depuis mes entrailles, et jusqu'à ma tête !

- Une liane à poussée dans ma jungle cérébrale et fait transiter d'un bout à l'autre des fourmis porteuses de cafards !

- Je dois rompre cette liane !

De temps en temps, Paul allumait sa petite radio, et il avait entendu un prêtre dire qu'il fallait faire jaillir l'amour qui est en soi...

D'autre part, Paul avait toujours eu une relation spéciale avec dieu, il le prenait pour son véritable père, à qui il parlait en prières. Souvent en se couchant, il lui parlait à voix basse en lui demandant de l'aider en répétant plusieurs fois : « aides moi mon dieu, aides moi ! » Il était persuadé que par la voie de l'amour et du pardon il pouvait s'en sortir.

Mais de l'amour, il ne pensait plus en avoir, et pour le pardon, il le voyait bien loin de sa portée.

- De l'amour, c'est le fait d'être vivant, c'est le fluide vital de l'âme, ne serait-ce que pour dormir et s'alimenter !

- Mais il doit bien m'en rester une petite étincelle à raviver quelque part, il faut simplement la trouver !

- Le temps efface les peines profondes qui laissent la place au jour, mais les nuits paraissent tellement longues...

Paul ne sorti pas le moindre orteil aujourd'hui, il joua, perdit, s'habilla, fit la vaisselle qui s'était entassée, se fit à manger, ne se doucha pas, dormit un peu, pris ses cachets et alla se coucher.

#### **(25) Mercredi 5 février 2014**

Putain d'animaux que nous sommes,  
Si bêtes qu'on se met à penser.  
Je ne ressens rien, ma tête est au-dessus de tout,  
Ma tête trône et mes yeux massacrent.  
Désillusion parfaite, profond mal-être. Victoire !  
La réalité se perd, mes pieds touchent à leur fin.  
Si tu lis entre les lignes, tu trouveras ce dépôt !  
Au fond, loin, caché, indissociable,  
La cellule maître, ta prison, ton corps.  
Passionné de l'ensemble du Tout,  
Ce filament, cette salive, cette bave, qui ne fait naître que toi !

#### **(26) Jeudi 6 février 2014**

Au fur et à mesure que les jours passaient, Paul voyait bien qu'il avait un sérieux problème personnel, et que même s'il venait à gagner de l'argent aux courses, cela lui apporterait plus de tracas qu'autre chose, car il n'arriverait peut-être pas à gérer cette nouvelle situation matérielle.

Il passait de plus en plus de temps à dormir et ne faisait plus qu'un seul repas par jour. Il ne sortait plus du tout, il ne parlait plus du tout. Se sentant fatigué, mal à l'aise partout, préférant rester chez lui. La peur d'avoir à affronter quoique ce soit d'imprévu, ou le besoin de prendre une décision inopinée le tiraillait. A la maison, rien ne bougeait, tout était calme, trop calme. Il ne savait plus quoi faire, se sentant coincé sans aucune solution, il attendait que le temps passe dans l'isolement et le retrait le plus total. Il aurait pu trouver un moyen pour se tuer, mais il aurait tué sa mère par la même occasion et fait sombrer sa famille dans le drame. De toute façon, il n'avait pas le courage de se tuer, il se disait qu'il était bien trop lâche pour ça. Aussi, il savait qu'il pouvait endurer bien des choses et était curieux de savoir ce qu'il allait devenir, bien que pour lui rien ne pouvait s'arranger.

- A part vivre aux crochets de ma famille comme un handicapé ou trouver une femme qui m'entretienne et malheureusement avec laquelle je ne m'entendrais pas par amour, ou gagner le pactole bien sûr !

- Je ne vois rien dans mes cordes.

- Suis-je un virus, un sensu, un profiteur, un faible ? Non de dieu !

- Mais dans tout ça, au fond, un de ces beaux matins, comme par magie, une joie constante me fera renaitre, une fois de plus !

Le temps était bien long, et Paul naviguait entre espoir et désespoir. Il savait que certaines sensations ou emmottions fortes pouvaient le ramener à la vie tout à coup, comme un électrochoc, et ainsi redevenir une machine de guerre humaine en lui redonnant la force et la vitalité d'accomplir tout ses devoirs laissés à l'abandon. Et surtout, la capacité de se défendre, pour ainsi, guérir des affres qui l'accablaient ; de ses pensées obsessionnelles invouables.

- J'en connais le chemin, le mécanisme ; celui de la révolte dans l'abandon de soi. La dernière des guerres, celle du lâché prise qui rompt tous liens de souffrance libérant le corps et l'esprit ; l'extase !

Quelques fois, il récitait dans son lit un Mantra de quelques lignes qu'il avait lu dans un livre Bouddhiste, considéré comme très puissant, puis il claquait une fois des mains à la fin.

**Le volet de l'appartement du premier étage de l'immeuble d'en face bat violement contre le mur. Puis, en un vif mouvement rotatif de retour, il vient s'écraser à une distance incontestablement peu rassurante des grandes et longues vitres impassibles, stoppé net par une petite butée ridicule.**

**Ces longues baies restaient là, stoïques et insouciantes, foudroyées dans un coin par le reflet clair des nuages épars, sombrant, transitant, suspendus à un ciel bleu métallique, craignant à chaque battement de cil que le volet vol en milles éclats en se désintégrant, balayant tout sur son passage à la façon d'une mini tornade.**

**Un vent fort et persistant imposait un rythme déluré à la petite agglomération.**

**(27) Vendredi 7 février 2014**

- Je suis : faux traître voleur menteur tricheur stupide fallacieux antipathique inconscient irresponsable sans âme sans vie sans cœur égoïste impudent impoli caractériel jaloux envieux



lâche peureux insidieux dératé fière orgueilleux vénal abjecte misérable blafard moche sans aplomb sans allure négligé démodé vieux feignant voyou incorrecte snob intéressé profiteuse insensible immorale détaché vicieux pervers sale capricieux impatient impotent. Je suis mort !

- Je suis tout ça et ne changerais pas. C'est en moi malgré moi. Quelque chose s'est emparée de tout mon être. Aujourd'hui, j'en ai plus que conscience. Je souffre trop de me voir ainsi, pris au piège du résultat des actes entraînés par mes faiblesses. Je me suis bien amusé, et maintenant je ne joue plus, la vie a changé, et moi j'ai rien suivi. Je me vois encore avec un seau et une pelle à jouer au bac à sable, et déjà avec tous mes vices grandissant dans ma tête d'enfant !

- Le destin a placé des images diaboliques sur mon chemin et elles ont parlées aux démons que j'avais en moi. Curieux de savoir de quoi ils parlaient, je les ai écoutés, et voyant la place libre, ils ont fini par trouver un endroit pour s'attabler et discuter : chez moi, dans mon corps ! Envahissant toute ma chair devenant petit à petit la leur.

C'est pour ça que je me sens incapable de les renvoyer, ils ont fait de moi ce que je suis et leur plaisir c'est de me voir souffrir. C'est un jeu qui a une haute importance pour eux, ils veulent que je vive dans la mort ! Mourir dans la détresse de l'âme et de l'esprit affaiblit.

- Quand je serais mort et poussière, je retournerais dans la multitude.

- Mais, voyons voir, l'esprit tourmenté et suicidaire, quand il se désagrège, forme peut-être des atomes particuliers nécessaires à certaines choses utiles à l'univers ? Ce n'est peut-être pas un mal !

Paul semblait vraiment au bout du rouleau, incapable d'affronter tous ses problèmes qui ne faisaient qu'empirer de jour en jour, il tentait de trouver un sens à tout cela. Mais il était de plus en plus persuadé qu'il finirait en loque moralement et physiquement.

Paul se leva tourmenté et sans sommeil plusieurs fois dans la nuit, fuma, écrivit, prit un cachet, bu du lait et retourna au lit. Puis se releva encore pour fumer. Cela faisait des jours qu'il pleuvait, convaincu que c'était pour lui que le ciel pleurait. Paul, lui, n'arrivait plus à pleurer sur son sort, il encaissait sans larmes. Il aurait bien voulu expier son malheur, mais il n'y arrivait pas.

### **(28) Samedi 8 février 2014**

A point d'épître, mon âme ne s'en revient.

Perdu dans la multitude, toi mon fils, je ne te vois pas.

Ta cellule est ton cœur meurtrit, et cela est devenu un trop grand souci.

Ton salut réside dans la poignée de sable qui file entre tes doigts.

Aucun grain n'est compté, car tous t'on vu tomber, t'émietter.

Mais tu tiens dur la rampe !

Force de conviction et courage t'ont mené jusqu'à là.

Ta ténacité est sans repos, j'entends encore ta voix.

Tu ne plieras pas ! Ni la raison, ni la douleur, n'auront raison de toi.

Tu es fort et fière, c'est encore ainsi que je te vois.

Merci mille fois pour ce lien, cette correspondance que tu tiens malgré tout avec moi.

S'est t'on déjà querellé devant un mur posé, qui de son aplomb, renonce de s'abattre ?

S'est t'on déjà mal mené, alors que la tempête empêchait toute plénitude, mon enfant ?  
Es-tu sûr de vouloir autant de dents, malgré ce corps devenu abjecte que tu t'acharne à tourner vers l'extérieur ?  
Tes pensées ne te font-elles pas assez souffrir ?  
Que crois-tu changer au saint malheur, comme cette lame assurant ta décrépitude programmé ?  
Je ne cherche pas à te décourager, car tu sais d'avance qui parle en toi.  
Les bras baissés, la tête haute, tu ressemble trop à ton père !  
Mais je sais que tu sais, et surtout, nous savons que tu n'es pas lui !  
Sois fort et indulgent, car à son ennemi, il s'en va de donner courage et mérite !

### **(29) Dimanche 9 février 2014**

Paul n'avait pas accepté son dernier échec sentimental, et s'était la cause la plus importante de son mal être.

- Un cœur qui perd son amour, et dans lequel il s'est compromis, est un cœur triste et sans recours qui laisse le corps à l'abandon et sans vie, jusqu'à ce qu'il retrouve son amour propre et que celui-ci daigne se refaire apprivoiser.

La joie des autres et leur engouement pour la vie insupportaient Paul. Il ressentait que personne ne s'intéressait à lui, et pour cela il aurait voulu que tout le monde soit aussi triste que lui, sa tristesse était mêlé de rancœur.

Il commençait à avoir des cernes, le teint blafard, et à force de ne pas sourire ou même parler, ses joues tombaient, amenant avec elles le coin des yeux vers le bas. Il se sentait coupable !

- Le visage du coupable porté comme une immense plaque autour du cou, ou plutôt un signe reconnu de tous marqué au fer chaud sur mon front !

- La peste est dans mon sillage, et on ne parle pas aux morts contagieux, sauf pour ceux qui ne sont plus là, ou bien les fous ! Oui les morts, les égoïstes, les sans cœur, les âmes errantes, noircies, condamnées par la vie, à force d'indélicatesses et de mauvaises conduites !

Paul culpabilisait, mais ressentait au fond de lui que tout cela n'était pas entièrement de sa faute, ses sentiments n'étaient pas aussi durs qu'il le prétendait. Il avait du bon en lui, mais fortuitement, il ne pouvait plus s'en servir. Sa vie avait basculée et il ne savait plus où se situer. Tous ses repères étaient anéantis.

### **(30) Lundi 10 février 2014**

#### **Le complot du parano**

Elle veut me faire mourir cette Amour,  
Elle veut me voir crever un jour.  
Ça fait mal, ça fait mal, ça fait mal.  
Elle a des projets plutôt salauds,  
Cette Amour qui m'a pris jusqu'au goulot.  
Ça fait mal, ça fait mal, la female.  
Je sais qu'elle complotte derrière mon dos,  
Elle a fini par me rendre parano.  
Ça fait mal, ça fait mal, ça fait mal.

Elle me boit comme un grand vin de garde.  
Et dans mon cœur sans peau,  
S'entrelacent des pinceaux.

### **(31) Mardi 11 février 2014**

- Je vais mourir, ma fin est proche, ce n'est qu'une question de temps. Rien ne pourra me ressusciter. Une fois que tous mes problèmes accumulés me tomberont sur la tête, je commencerai par devenir fou et je mourais. Je suis déjà mort. Rien ne sert de me maintenir en vie, je suis une loque. Je fume pour qu'un cancer me sauve la vie. A quoi bon résister quand le sort s'acharne sur vous ? On appelle cet état là : dépression ? C'est un cap à passer paraît-il, mais moi, je n'en viendrai pas à bout, j'ai eu trop de vices et d'addictions dans ma vie. Je me retrouve seul et sans forces face à mon destin. On me bourre de cachets, mais cela ne sert à rien. Marre de ces rendez-vous chez le psychiatre, et de ces prises de sang ! A l'hôpital il n'y a que des malades qui traînent les talons avec leurs mines de shootés, et moi ça me fait mal de me voir un jour comme eux, ça me fout le cafard. Je suis déjà un peu comme eux, mais pour le moment ça se voit moins. On me trouve un peu bizarre, c'est tout.

- J'aimerais ne plus être seul et que l'on me prenne par la main. Aller chez le coiffeur qu'on me relook, esthéticienne, massages, aller dans des lieux animés par de douces musiques, siroter un verre, restaurants, voyages, hôtels... J'irai sûrement mieux ! Mais pour tout cela il faut de l'argent, ou une âme charitable ! Et de l'argent je n'en ai pas ! Et pour ce qu'il en est d'une âme charitable, on ne l'entend pas de cette manière ici bas. Tout cela se mérite, tout cela est une récompense !

- Tous ces gens asservis par leurs occupations funestes, dignes de grands malades besogneux, qui travaillent comme des esclaves pour gagner leur croûte sans relever la tête, et qui finissent par se soumettre aux plaisirs de leur labeur, me donnent la nausée. Vous trouvez ça inhumain de penser de la sorte ? Irrespectueux, immoral, incohérent ? Vous avez raison ! Car ce sont ces gens là qui servent les plaisirs que je viens de citer plus haut.

Alors je reste chez moi ; c'est pitoyable n'est-ce pas ? Je mérite mon sort, qu'on me guillotine enfin ! Ne suis-je pas un être controversé, infâme et sans vertu ; un sorcier, aux idées diaboliques à occire au bûché ?

### **Scenario**

**On voit un type qui est en train de faire la fête dans une boîte de nuit avec des gens, vraisemblablement des amis. On les voit très joyeux et même un peu éméchés. Ils se parlent, rient, dansent, tout semble banal.**

**Puis on voit le type chez lui, dans une bicoque, au fond du jardin d'une grande propriété. Ce petit logis ne payait pas de mine vu de l'extérieur, mais était bien fourni à l'intérieur et remarquablement bien propre et bien rangé.**

**Dehors une sorte de cataclysme ou terrorisme chimique avait plongé tous les gens dans la folie. Il était le seul à avoir survécu. Il ne savait pas comment. Un jour il s'était réveillé comme ça. Les gens étaient juste devenus tous fous. On s'aperçoit que le type ne peut pas communiquer avec eux parce qu'ils ont perdu la raison. Ils vaquent à des occupations tirées de leur folie, comme cet homme qui vient tous les jours se positionner à l'angle de deux avenues pour se livrer à une sorte de rituel d'incantations, commençant par lever les bras au ciel, et les laissant tomber lourdement le long du corps, faisant des petits pas en rond, et avec les mains comme si il semait quelque chose par terre. D'autres, allaient**

et venaient en parlant tout seuls, et personne ne s'en souciait, ils se croisaient comme des gens tout à fait normaux. Seulement, quand on leur parlait ils répondaient par des choses incohérentes comme des phrases entières sans à-propos, des mots comme ça mit bout à bout sans aucun sens, éclatant de rire par moment puis pleurant à chaudes larmes l'instant d'après.

A la fin du film on s'aperçoit que c'est le type lui-même qui est devenu fou. En réalité c'était un riche entrepreneur qui avait une femme et deux enfants. Alors qu'ils vivaient ensembles dans la maison de la propriété, il s'était isolé dans la bicoque qu'il pensait louer à la propriétaire : sa femme.

Pendant tous le film on voit ce que le type a vécu dans sa tête mais qui en réalité étaient des « visions » ou allusionnassions. On revoit les scènes comme celle de l'homme qui vient tous les jours se positionner à l'angle des deux avenues et qui n'est autre qu'un agent de la circulation. Les gens dans la rue parlent au téléphone en kit mains-libres et leurs propos semblent incohérents parce qu'ils ne sont pas tournés vers les mêmes centres d'intérêts que les siens, ce qui forme des malentendus ou quiproquos.

Ce scenar (à étoffer) permet de révéler les disfonctionnement entre les êtres humains dans la façon dont chacun s'obstine à voir le monde au travers du conditionnement de masse.

Il est possible de trouver un sens contraire ou détourner en s'interrogeant sur la vacuité de nos actes ou dans notre façon de penser et de raisonner. Et ainsi définir le monde radicalement différent.

### **(32) Mercredi 12 février 2014**

Paul n'avait plus d'imagination, certes, plus le courage de créer. Une tonne de papiers administratifs le submergeaient, des factures surtout. Il fallait vérifier avant de payer si tout ce qu'on lui demandait était justifié. Il aurait voulu avoir un carnet de chèque et tout honorer sur le champ pour avoir la paix. D'autres, se disait-il, auraient pris plaisir dans l'effort de contester ou de sauver le moindre sou pour se défendre légitimement, comme lui-même l'aurait fait à une certaine époque.

Aujourd'hui, Paul avait profité du rdv chez le psy pour passer au magasin afin de remplir son frigo. Cela le soulagea de savoir qu'il avait à manger pour quelques jours sans avoir à sortir de chez lui. D'autre part il avait été tout près de gagner deux bonnes mises aux courses. Ses gains commençaient à descendre de manière inquiétante et selon ses calculs il ne lui restait plus que trois jours peut-être pour se rattraper.

Aussi, il avait envoyé un message d'excuses à son ex-amie qui lui répondit, apparemment sans rancœur.

- Peut-être pouvait-elle se laisser inviter quelque part, cela me permettrait de sortir pour faire quelque chose ! Elle est chiante et intéressée, mais je n'ai rien d'autre sous la main.

Le plus embêtant c'était qu'il fallait réfléchir et rechercher une sortie ! Organiser et prendre une décision s'avérait difficile. De plus, Paul devait se sentir bien luné et convivial au moment de la rencontre. Parce que quand il perdait aux courses, cela lui minait le moral, et

n'avait qu'une envie, c'était d'aller se coucher, malheureusement au réveil la mauvaise humeur prédominait.

- Un restaurant ? Non, pas à l'aise comme ça en tête à tête. Un cinéma ? Cloîtré dans une salle passivement, non. Une expo, un musée, une galerie d'art, une conférence sur un sujet intéressant ? Elle travaille tous les jours. Un théâtre, je préfère, et puis un verre peut-être ? Faut voir... Elle n'apprécie pas ma compagnie de toute façon, moi non plus, c'est peine perdu...

Paul voulait excessivement plaire et faire sourire à chaque parole qu'il prononçait, mais il savait qu'il n'avait pas assez de joie à partager pour assurer une discussion amicale sans anicroches involontaires. Cette chose intérieure qui le tiraillait continuellement l'empêchait d'être fluide et léger dans les échanges. A chaque instant il pouvait être débordé par ses émotions, et cela le figeait dans un mutisme qui se lisait sur son visage pendant un court instant. Il en était conscient, en avait honte, et se sentait faible. Il se jugeait durement et sans indulgence, il ne s'en sortait pas. Il devait faire des efforts inconsidérés pour s'adapter sous peine de rejet. Il avait toujours l'impression qu'on le regardait comme une bête néfaste.

Au par avant, l'alcool qu'il avait l'habitude d'ingurgiter, à chaque fois qu'il était en compagnie, lui donnait plus d'assurance. Mais maintenant qu'il ne buvait plus à tout va, il était devenu quelqu'un d'autre, plus sérieux et surtout moins jovial. Il ne connaissait pas se coté de la vie, il avait tout à réapprendre. Etre heureux et prendre plaisir sans alcool.

### **Sensations (la vision du monstre)**

**Assis dans l'obscurité devant chez moi, soudain un bruit de feuilles sèches écrasées surgit de la pénombre. Une peur soudaine me fige, mes muscles se contractes. Une chaleur mole et abrutissante envahit mon cerveau, pour en une fraction de secondes, y déposer un voile enrobant à l'aspect laiteux sur lequel l'image flou de deux yeux rouges menaçants d'un monstre sombre aux contours électriques étaient projetés. Ce monstre apparut puis disparut aussitôt comme un flash, pour laisser place à l'image rassurante d'un chat sortant de derrière le buisson ; un chat noir tout de même !**

**Une voix dit : « As-tu vu le monstre de tes plus grandes peurs d'enfant ? »**

**- Oui mais quand je l'ai combattu, mes points frappaient dans le vide. Je ne parvenais pas à porter mes coups. J'avais pourtant provoqué le monstre, mais je ne pensais pas en arriver là.**

**« Ne le sais-tu pas ? Ce monstre que tu dois vaincre, c'est ton père. Tu as le souvenir de ce qui c'est passé, de cet épisode de ta vie que tu n'as pas pu surmonter et qui t'as tant marqué. C'est le seul qui te reste à vaincre. Il ronge ton âme depuis tant d'années, tout bas en toi. Plongeant dans tes racines, tu y pense parfois et tu te résous à vivre avec. Tu cache cette terreur derrière des joies excessives aux sensations incomplètes te donnant l'impression de ne pas être comblé à cent pour cent. Le souvenir réside dans ton esprit et la sensation dans ta chair.**

**Détiens-tu le souvenir exacte de ce qui c'est passé ? »**

**- Oui car certaines images sont restées gravées à jamais au plus profond de moi.**

**« Bien, tu détiens le souvenir, maintenant il te manque la sensation. Pas celle que tu as en évoquant le souvenir, mais celle que tu eu lorsque ça c'est produit, la véritable, celle qui est encre dans ta chair qui s'atrophie un peu plus chaque jour. Pour cela il faut te glisser dans ta propre peau, personne d'autre que toi ne peut opérer cette gymnastique et personne d'autre que toi ne peut mieux le faire. Tu dois identifier ce que tu cache au monde et qui raisonne en toi. Pour cela tu dois te mettre à nu et montrer au grand jour l'être frêle et sensible que tu protège. Tu dois ôter une à une jusqu'à la dernière toutes les carapaces pesantes, accumuler depuis l'aube des temps, jusqu'à atteindre le noyau. Tu dois déjouer les mascarades ou détours et fuites habituelles en te mettant en situation et ainsi libérer automatiquement l'énergie rayonnante enfoui en toi. Cette énergie dégage une lumière éblouissante irradiante, effaçant tout au tour d'elle. C'est le signal que tu viens de prendre pleinement possession de ton propre corps. Te voilà devant les commandes de ta camera, de tes souvenir émotionnels, prêt à rembobiner, lire, effacer et à enregistrer de nouvelles images qui donneront un autre sens à ta vie. »**

**- Comment puis-je tout effacer et repartir à zéro avec ce corps qui a tant souffert, cette chair atrophié représentative de mon passé, ces gestes quotidiens qui ont encrés en moi tant d'automatismes et de principes.**

**« Tes souvenirs ne seront pas bannis de ta mémoire mais ton sentiment de culpabilité aura disparu définitivement de ton esprit. Tes automatismes et tes principes se modifieront graduellement par eux-mêmes, prenant le sens voulu de tes actes. »**

### **(33) Jeudi 13 février 2014**

Voilà s'en était fait, Paul venait de perdre tous ses gains ! Il était dans une rage folle ! Cela devait bien arriver un jour, on a plus de chance de perdre que de gagner aux jeux. Après sa défaite, il passa une poêle à l'eau au milieu de l'amoncellement de vaisselle sale, pour se faire un steak haché et un œuf, qu'il bâfra comme un cochon en un rien de temps.

Il ne mit pas un pied dehors comme d'habitude, mais aussi parce que c'était le jour de la St Valentin.

- Je n'aurais pas pu supporter de voir toutes ces vitrines remplies d'anges blancs, armés d'arcs et de flèches, transperçant des cœurs rouges sang, suspendus par des fils invisibles. Et puis tous ces jeunes amoureux se bécotant à chaque coin de rue, innocents, inconscients !

Il commençait à se sentir énervé de ne pas pouvoir bouger de chez lui, de ne pas aller à l'encontre de la vie !

- Oui, à l'encontre de la vie ; des idées de vols et de hold-up me passent par la tête. Comme une façon de reprendre prise sur le monde qui m'ignore injustement ! Une revanche, une réplique aux ténèbres, par le fruit d'un acte volontaire et prémédité ! Du courage !

Mais en même temps, il ne voulait pas faire de mauvaises victimes, ou plutôt de fausses victimes. La victime à abattre, c'était lui !

- Oui, la victime à faire chuter, c'est bien moi ! D'autre part, un choc, une agression physique m'est inconcevable. Et puis on ne me prendrait pas au sérieux, et à moins que je sois dans un état second, j'aurais sûrement à me défendre d'une rébellion !

- J'en ai marre de subir et d'être gentil, comme un « mouton » plein de convenances sociales.

Et parce qu'il refoulait tout, aucune autre échappatoire ne lui venait en aide.

- Je m'attirerais la colère du monde et mettrais ma vie en péril, mais au point où j'en suis...  
Le jeu en vaut peut-être la chandelle !

Il avait une arme chez lui, un pistolet à grenaille qui pouvait passer pour vrai, sous l'affolement de la menace.

- Braquer quelqu'un, ou la caisse d'un magasin me ferait peut-être du bien, cela me permettrait de me sentir courageux ! Comme quand j'étais enfant et que je faisais une bêtise, pour l'instant après, détalier en courant et sentir mon cœur battre à mille à l'heure ! Mais aujourd'hui, plus de risettes, ni l'excuse de l'innocence, la police m'enfermerait pour de bon et pour longtemps. Et ça c'est pire !

Paul se mit à réfléchir à des scénarios, et en conclut que cela ne se passait bien que dans les films. Ce qu'il voulait c'était agir. Sur quoi ? Il était incapable de trouver une idée, il manquait de ruse et d'audace, à son sens. Son état de faiblesse envers toutes choses le paralysait. Pourtant il savait que des centaines de possibilités étaient là, autour de lui. Mais comment les détecter, comment savoir que sa voisine cache une liasse de billets sous son matelas par exemple ?

- Est-ce possible d'entrer dans la tête des gens à leurs insu, sans qu'ils ne s'en aperçoivent, afin de connaître leurs secrets ? Tout le monde cache des choses, et c'est là dans leur crâne ! Comment connaître le code du coffre fort d'une boîte crânienne et ainsi avoir accès aux pensées qu'il renferme ? Est-ce un code universel, est-il différent pour chacune d'entre elles ? Où sont les clés ? Faut-il un pied de biche ? Ce n'est pas aussi simple que de défoncer une porte ! Tien ! Un cambriolage... Grottesque.

Paul se sentait bien seul chez lui à tapoter sur son clavier. De temps en temps il regardait les poiles de ses poignets. Il se passait les ongles sous les ongles, tour à tour, en réfléchissant à la suite de ce qu'il pouvait écrire.

- Rien. Que de la solitude et du vent qui bat dans les volets dehors, et le cliquetis du radiateur.

Assis sur son canapé, les jambes allongées et les pieds nus sous un plaid, son ordinateur sur les cuisses, avec un petit coussin pour surélever le clavier.

- Tristesse et malheur pour moi, sagesse et bonheur pour d'autres.

Il ne contait plus les cigarettes qu'il fumait, sa consommation avait grandement augmentée.

- Ce que j'écris, ce n'est que le début d'une histoire qui ne me plait pas. Mais je sais qu'elle prendra forme à un moment ou un autre. Peut-être a-t-elle déjà un sens ? Pas de fiction, non ! Du vrai ! Je ne veux pas écrire une histoire, mais l'histoire ! Un changement radical ! L'hypnose ! Le subliminal !

En se grattant la tête, et projetant à distance les cendres de sa cigarette dans le cendrier, Paul se dit que tout cela ne mènerait à rien. Mais, il devait sûrement y avoir un sens caché qu'il avait du mal à cerner pour le moment...

- Perdu, je suis perdu.

Paul ne ressentait plus la matérialité de la vie. Comme par exemple : les arbres dans lesquels il montait souvent étant enfant, ou les trottoirs, les bâtiments, les rues, ses pas. Sa tête était vide d'aventures, il connaissait tout sans rien savoir. Finirait-il par aimer être seul ? Sans aucuns désirs, ni aucun intérêt pour rien. A passer ses journées sur son canapé les yeux grands ouverts, à manger et à dormir ? Se laisserait-il faire de toutes choses ? Répondrait-il enfin à ses devoirs quotidiens, sans penser à l'avance à la pénibilité de la tâche, et au combien cela peut être fastidieux ? Etait-il trop borné pour cela ? Refuserait-il toute entente avec le monde encore longtemps ? Reprendrait-il sa vie avec confiance en lui ? Adopterait-il un nouveau style de vie ? Chasserait-il toutes les pensées qui l'obsèdent ? Retrouverait-il la paix ? Arriverait-il à avoir la capacité de ne pas se faire influencer par les autres, et à garder son sang froid en de délicates circonstances ?

- Toutes ces questions sont les réponses à mon mal être, elles restent en suspend et forment un bric-à-brac étourdissant dans ma tête.

Paul fumait, puis mangeait, puis fumait. Il se levait plusieurs fois dans la nuit, et pouvait manger des gâteaux et tout de suite après, un sandwich au fromage, ou des rillettes. Il commençait à prendre plaisir aux tranquillisants en cachets, aussi, il s'était posé la question d'en prendre deux d'un coup un jour.

Les gens ont pris l'habitude de s'ignorer,  
Les jeunes sont cons, et les animaux sont domestiqués.  
Les portes se ferment, et les fenêtres s'ouvrent.  
Les sièges ne sont pas faits pour s'asseoir.  
Les coussins du lit chutent par terre, et les rideaux tombent.  
Le ciel s'obscurcit, et les lumières éclairent les tombes.

- Un pas résonne derrière moi, et je vois s'avancer une ombre. Je crains d'être assailli !  
Laissez-moi rentrer chez moi ! Je ne fais rien de mal, tout cela se passe dans mon crâne. Si un bûché m'attend, faites y rôtir une viande juteuse et bien appétissante mais pas moi !

- Une main gantée de cuir noir se pose sur mon épaule, je tréssais, s'en est fini pour moi.  
Elle me soulève, et m'entraîne dans la nuit éclairée par la lune, survolant la ville et tous ses chemins. Je ne me débats pas. Elle me dépose dans un champ et je reste là, en boule, transi, sur l'herbe froide et humide.

## **LA PLUS GRANDE DES RICHESSE EST CELLE DU COEUR**

**Une petite franchise, qui n'est pas forcément nécessaire, lors d'une conversation anodine, donne à son interlocuteur l'impression que par la suite tout sera dit. Et qu'il n'a pas forcément été tût tout ce qui n'a pas été dit. Et ainsi, ne sera pas forcément tût tout ce qui ne sera pas dit. (Philosophie ?)**



### **(34) Vendredi 14 février 2014.**

- Treize heures, la journée commence bien... Je sors du lit, mes ruminations s'estompent. Cachets, café, cigarettes, ongles à couper, il fait beau dehors. Je dois faire quelque chose aujourd'hui, ne serait-ce que passer à l'office du tourisme pour voir si je peux trouver une sortie à proposer à mon ex. Quelle galère ! Être réduit à si peu d'imagination ! Il faut que je me rase, et puis ces courses de chevaux qui m'embarrassent... Comment m'habiller, comment me coiffer, comment m'accepter, comment ne pas essuyer un refus, une perte ? C'est sûr, je sortirai aujourd'hui, mais dans quel état ? Je dois manger, je dois être sympa et attentionner. Fait chier ! Comment faire avec mon humeur fluctuante ? Je sais qu'on ne me pardonne rien. Bref, je me pose trop de questions. J'ai peur. Elle me dira non, et je passerai la journée à errer. J'ai pitié de moi.

Paul fit la vaisselle, se rasa, se doucha, joua, perdit, dormit sur son canapé.

- Elle ne répond pas au téléphone, je lui laisse un message. 19h30, seul. Que faire ? Où aller ? De quoi s'entretenir ? Dehors, des rues, des gens, des cafés, des pubs, de l'alcool, des cinémas ou autres, non rien que du vide.

Paul allait passer la soirée seul encore et encore. Triste vie qu'était devenue la sienne. Il écrivait, dernier lambeau auquel il pouvait se raccrocher. Il ne le faisait pas dans l'espérance de publier un livre, car à son goût il écrivait trop mal, il se disait qu'il manquait de vocabulaire et que ses tournures de phrases était médiocres. Il remplissait des pages empreintes de monotonie et de désespoir, le temps passait ainsi.

- Quand on ne lit plus et que l'on ne se conditionne plus par aucun sujet, on finit par ne plus rien avoir à dire. Il ne reste que des lamentations et le temps qu'il fait dehors comme sujet de conversation, le vide qu'entraîne l'inaction. Tant de choses ont été dites ou écrites, tant de choses à contempler et à transcrire. Mais rien, il ne reste rien. Vie gâchée, à part et à l'abandon, ténèbres et désolations, attente des lendemains. Il ne reste rien. Seul à tout jamais au milieu de tous. Ame damnée, mort vivant reprends ton sang !

Paul devenait mystique, à certains moments, il enfilait des mots comme des perles prises au hasard pour faire un collier de phrases, la gorge serré. Cela lui venait de je ne sais où, peut-être d'un mélimélo de livres qu'il avait lu sans en comprendre véritablement le sens. Quelque fois il dessinait des lignes simples sur du papier, des traits représentant des mouvements pouvant donner forme à des personnages ou des humeurs, un style bien à lui se disait-il.

- Pourquoi ne ferais-je pas une série de dessins sur mon bloque de papier A3 ? Je les encadrerais et les exposerais !

Paul se mit à l'ouvrage. Il fit trois dessins en vingt minutes, et se fatigua. Il avait besoin d'un bon marqueur noir et de quelques cadres aussi. Mais il se voyait être obligé d'entreprendre toutes les démarches. Et cela l'épuisait déjà.

- Se faire connaître, parler à des gens, faire un blog, un site Internet... Trop de travail et surtout pas assez d'engouement.

Tout se qu'il voulait, c'était d'être aimé au-delà de toutes ses faiblesses. Mais il se sentait trop rigide, il lui fallait à tout pris adopter un autre mode de fonctionnement s'il voulait ne pas rebuter les autres à venir à sa rencontre.

- Je dois avoir ma propre personnalité et la faire passer dans l'art de la création ; arrêter d'errer.

**Ma petite amie, on veut toujours ce que l'on n'a pas. Et qu'est-ce que l'on fait de ce que l'on a ?**

**Personne ne te remercie pour tes bonnes actions dans ta vie, personne ne ta remarquée. Pourtant tu as fait des pieds et des mains pour que l'on t'admire en te voyant.**

**Tu te dis que personne ne te voit pour justifier toutes les mauvaises actions que tu entreprends. Tu as fabriqué un équilibre mental négatif, basé sur la revanche et la haine, entraînant colère et déprime.**

**A long terme, ce petit manège cérébral entraîne un déséquilibre affectif aboutissant à une maladie psychique connue sous le nom de : « l'hystérie »**

### **(35) Samedi 15 février 2014**

- 10h16, exactement le même moment où j'ai regardé l'heure hier matin, à la minute près ! Cachets, café, cigarette, je prends en photo les trois dessins, j'en scotch un sur la fenêtre. Pensif, je l'imagine dans un cadre avec une petite loupiote au dessus pour faire chic. Puis j'en vois une série, et des gens les observant un à un, en passant devant d'un pas nonchalant, avec un verre de champagne à la main. Il me faut une signature et puis du bon papier ou des véritables tableaux, cela donnerait de la valeur.

- Ma sœur m'a appelé hier et elle m'a demandé de venir aider mon beauf à mettre en place des barrières tout autour de son jardin, ça lui ferait plaisir m'a-t-elle soutenue. J'en conviens, mais je me vois mal dans le froid à me servir de mes mains. Et puis je dois jouer aux courses dans l'après midi, je ne peux pas lui avouer. Ça me donne des remords, j'aimerais me diviser en deux.

- 12h00 coup de fil de mon ex en réponse à l'invitation de la veille : - mon portable est tombé dans l'eau de la vaisselle et il marche une fois sur deux... Je lui réponds de le passer au sèche cheveux ! Puis pas d'autre réponse de sa part... Discussions stérile.

- J'angoisse, le téléphone va retentir, et ma sœur va me demander de venir l'aider. Je ne saurai pas quoi lui dire. L'envie de jouer me tiraille.

- Le téléphone n'a pas sonné, j'ai joué et perdu, je suis allé me coucher, j'ai honte de moi. Je suis minable et sans intérêt, je mérite mon sort. Après demain lundi, la semaine recommencera et j'en serais toujours là, à rien faire, attendant que tout s'abatte sur moi. Je suis irrécupérable. Je jouerai, je perdrai et j'irai demander de l'aide à ma sœur. Je suis un monstre égoïste et faible. Je ne sais que croiser les jambes sur mon canapé, fumer, manger comme un cochon et dormir. Je n'ai pas d'avenir, je le sais, je vie déjà comme un chien. Honte sur moi !

Paul était arrivé bien bas, pas question de remonter la pente. Il s'était laissé aller depuis longtemps avec des « idées de grandeurs » et subissait le résultat de ses échecs. Plus rien ni

personne ne pouvait le sauver, sauf peut-être lui-même. Mais pour cela, il aurait fallu qu'il se pli aux exigences de la vie, et il le refusait.

Chez lui, il regardait tout autour de lui avec un air de dégoût : un écran d'ordinateur sur la table à manger qui ne fonctionnait plus ; une télévision, qu'il ne regardait jamais, posée sur une petite table à roulette tournée vers le mur pour ne pas obstruer la fenêtre ; des verres sur l'étagère ; une petite radio ; son tabac ; son cendrier ; suspendu au mur, des colliers de couleurs venant du temps où il était encore invité à des fêtes. Il voyait aussi des amis comme des fantômes évanescents discutant et rigolant sur un fond de musique au milieu de la pièce. Des images flashes surgissaient dans sa tête à tout moment, et il ne pouvait s'en défaire.

- Ce récit n'est qu'une longue plainte, écrit sans plaisir. La volonté d'écrire un livre a fait son chemin et, au bord du gouffre, voici ce qu'il en sort. Un désastre total ! Pour ceux qui le liront, courage ! D'ailleurs personne ne le lira, de plus il ne prendra jamais la forme d'un livre que l'on peut poser sur une étagère. Ma famille peut-être, des gens proches me connaissant par sympathie, juste pour avoir un souvenir, comme un bibelot. Et ils se diront : « le pauvre, il ne savait pas ».

Je sais, ici on ne parle que de moi. Qui y a-t-il d'intéressant à tout ça ? Rien. Que des hauts et des bas, une ligne qui oscille entre deux parallèles et qui en fait des montagnes.

- Personne ne veut voir mourir personne, et tout le monde s'indigne des disparitions. Tous ont le désir d'aider, mais ne prennent pas la place du corps souffrant. « Aides-toi, le ciel t'aidera ». Ils ne savent pas encore comment « permuter ». C'est fou ! Non ?

- Juste moi et mon petit clavier, le ventre rassasié, les cachets avalés et l'heure qui avance pour me coucher. Dormir et oublier, se réveiller et se rappeler.

- J'ai perdu ma personnalité, je n'en ai jamais eu à vrai dire, et celle qui arrive ne me plait pas du tout. Un pauvre homme esseulé et aigri, voilà ce qui m'attend. Un vieux qui marche dans la rue, frêle, les jambes flageolantes, le pas peu assuré, le visage vieillit, creusé, tout tombant, un pantalon démodé et mal taillé, des chaussures sans originalités.

- Voulant traverser la rue, je tournerai la tête, et je verrai passer des belles voitures. Et puis je rentrerais chez moi manger ma croute, seul sans télé sans radio.

- Le pire, c'est que je me surprenne à être intéressé par quelconque sottise de la vie et que cela vienne à accaparer tout mon cerveau, toutes mes opinions !

- Me laissera-t-on mourir ? Me laisserais-je seul ? Continuerais-je à contempler ma fenêtre et à jouer aux courses comme un vieux cadavre tout sec, sans eau ni aucune élasticité ?

- S'en est fait, mon visage est trop marqué, il m'en faut un autre ! Avec un autre cerveau ! Un nouveau corps ! Je suis devenu se que j'ai toujours pensé de moi sans me l'avouer, la transformation s'est faite de l'intérieur. Il faut se dire que rien d'autre n'aurait put remplacer mon destin. Le choix des chemins est fait, et ce n'est pas ma propre volonté qui me l'a dicté, comme je le croyais.

- J'irai me coucher et aucun rêve ne m'accompagnera. Juste des lambeaux de souhaits flottants lourdement dans le néant de mon passé, m'empêchant de bien dormir, me suivant et me hantant, comme des vagues souvenirs douloureux de ce qui aurait pu être.
- Je mange, je fume, et je reste là. Mes muscles s'atrophient. Parfois je sers les poings, je me frotte les mains en me caressant les doigts. Je touche mon menton et mes lèvres. Je me replace sur mon canapé, et étire mes pieds. Rien ne se passe, je regarde à droite, à gauche, et j'observe le sac de poubelle devant la porte d'entrée resté là depuis trois jours. Et puis je ne pense plus à rien, la tête prise dans un étau, une histoire qui ne me quitte pas.
- Je me couche, me relève, me fait une tartine avec du beurre, je fume, je me cure le nez.
- Quand on a pas de mots pour expliquer les choses, on rit, ou alors, on se fait de la vulgarité.
- Je n'ai pas du tout envie de dormir, mais cela va bientôt venir.
- Je mangerai bien des frites avec de la mayonnaise !
- Je suis complètement déboussolé !
- J'aurai pu y mettre de la confiture sur cette tartine de beurre...
- Fumer me donne envie de manger, c'est un cercle vicieux !
- Je vais sûrement me la faire cette tartine de beurre à la confiture ! Juste après fumer ! Allé c'est parti ! ...Confiture de framboise, je me dégoute.
- Je suis déjà demain, et rien ne se produira, l'éternité a déjà commencé. La nuit a fait son calme, et j'ai toujours l'impression d'entendre une sirène au loin.

## **RETRANSCRIPTION ENREGISTREMENTS**

**Les choses fonctionnent d'elles mêmes, de part leur vraie nature ; naturellement ! Non pas parce que j'ai décidé de ce qu'elles sont. Décider moi même des choses qui m'entourent en faisant abstraction de leur nature profonde ce résume à nier leur propres existences autonomes. Entraînant ainsi un dérèglement dans la compréhension intuitive de mon environnement proche. Créant un déséquilibre dans l'enchevêtrement et l'interaction des choses entre elles, perturbant ainsi l'évolution, la mutation, se résumant à vivre dans un monde défini, créé de toutes pièces. Un monde de surcroît artificiel, matériel, pesant, décalé, attardé à l'avenir douteux, éreintant, et dur à surmonter au quotidien. Car pour que ce schéma fonctionne, toute chose doit être métrisée et décidée, avant d'être assimilée sans conflit.**

**Il est impossible d'assimiler d'une façon globale, juste et irréprochable, toute chose dans ce sens ; à contrario, il s'agit de faire corps. Sinon, elles seront de toutes façons toujours interprétées mais pas comprises pour ce quelles sont véritablement ; leurs formes énergétiques irradiantes. Parce que je me limite à voir par mes propres yeux, mon propre touché, mon odora, goût, ouïe,... sans rien deviné. Alors que tous mes sens réunis en symbiose, en forment un autre. L'intuition à l'état pure et juste, le nommé sixième sens ! Celui que je peux obtenir par mutation cérébrale spontanée.**

**Le monde est cette nature que l'on porte en soi. La fonction vitale de nos organes, distingués de leurs propres origines, leurs propres règnes ; fonctionnant par eux-mêmes, et sans l'avis suprême de notre impérieuse décision.**

**(36) Dimanche 16 février 2014**

- Je me lève à l'aube (7h50) énervé, en colère, sortant des vapeurs d'un songe qu'il fallait stopper. Une cigarette m'attire, et me voilà sur mon canapé, le rideau reste fermé. J'aurai ma revanche sur tous ces gens qui se foutent de moi ! Ils ne savent pas de quoi je suis capable ! Oui, de quoi ? Je ne sais pas moi-même. Après ma cigarette, j'irai sûrement me recoucher, voilà. Et j'attendrai l'heure de la course. Je perdrai et tout restera pareil.

Je prends mes cachets et une deuxième cigarette. Le 12 le 7 le 3 le 11 et ce 9 qui n'arrêtent pas de sortir... Quelle sera la combinaison gagnante aujourd'hui ?

- C'est la fin de la journée, je ne suis toujours pas sorti. J'ai gagné une petite somme et je suis resté là, à jouer. Je me dégoûte en prenant conscience du mauvais en moi, ma rancœur, mon égoïsme, et tout ce que j'ai gâché par mes comportements. Je suis mal, et je ne peux plus rien rattraper.

- J'ai souvent manqué de sincérité par lâcheté ou par peur d'être jugé.

- Je n'ai jamais accordé ma confiance, même en amour ; je me sentais toujours trompé.

- Aucune paix en moi n'a jamais vraiment régnée ; je me sentais toujours menacé.

- J'aimerais crier ma vérité au monde entier : « je suis malade mais ça ne se voit pas ! » et faire la paix avec tous ceux que j'ai jugé.

- J'aimerais sortir et voir le jour, reprendre goût à la vie ! Mais je m'en sens incapable. Trop d'amertume s'est accumulé en moi, tous m'ont déserté.

- Les oiseaux se sont envolés à jamais vers d'autres contrées et y ont faits leurs nids. Je ne suis qu'un pauvre imbécile maintenant, seul, à fumer mes cigarettes et à regarder l'heure pour aller me coucher. Bloqué, enfermé, je me suis construis ma propre prison. J'ai mal, aucun réconfort ne me soutient, rien n'adouci ma peine.

- Je n'ai jamais su aimer, sauf pour satisfaire mes propres besoins de gloire au bras de quelques dulcinées, entrevoyant mal la sincérité du cœur par les mots qu'il employait.

- Fougueux, je l'ai été, amoureux aussi, mais à chaque fois excessif et désordonné.

- On pouvait dire de moi que j'avais le cœur sur la main, c'est vrai que j'étais bon, apparemment loyal et plein d'affections. Mais curieusement, à certaines périodes, je déraillais, je devenais sombre et irritable, et cela pouvait durer quelques jours. En moi, je ne savais pas très bien ce qu'il se passait, je ressentais une forme de colère inexplicée envers tout et tous. Je voulais qu'on me laisse seul, ou alors je répondais désagréablement, sans empathie. C'est donc à partir de ces moments là que je finissais par être catalogué comme négatif.

Alors tout quitter devenait vite la seule solution. Partir loin, pour ne plus avoir cette image de moi dans le regard des autres, et dont j'avais honte une fois mon humeur revenue à la normal.

- Gai et joyeux, triste et malheureux, instable et pleine d'addictions !

- J'avoue que mes plus grandes joies ont été l'amour des quelques femmes que je pensais vraiment aimées. Elles me donnaient force et courage, me rendant plus indulgent et léger envers la vie. Et c'est cela qui me manque aujourd'hui, être Aimer et enfin apprendre à Aimer.

- Mes plus grandes peines ont été mes échecs affectifs et professionnels aussi, à force de tout devoir quitter. J'ai dû refaire ma vie à zéro en repartant de rien cinq ou six fois, j'en suis arrivé à un stade de découragement.

- Je ne me connais pas maintenant que je sais ce que je suis. Je vois ma vie comme un livre que j'aurai lu il y a très longtemps, et dont je ne me rappelle plus vraiment l'histoire, juste une émotion indéfinissable et tortueuse.

- J'ai dormis quelques heures cet après midi, je n'ai pas sommeil. Demain lundi - encore une course. Vais-je la gagner celle-là ? Peut-être ou peut être pas... J'ai une petite somme à mettre en jeu, et encore une fois je risque de tout perdre. La chance ne peut pas être avec moi tous les jours. Malheureux en amour, heureux aux jeux, c'est le dicton !

- Plus j'avance, et plus je me détruis le cerveau avec ces cachets à jeun, et cette fumée. Une main posée sur le ventre, l'autre sur le rebord du clavier, les yeux hagards, le dos courbé, la tête lourde, je regarde la porte. C'est une porte vitrée avec un rideau qui l'occulte. Derrière se cache un rideau, je me sens en sécurité, personne ne voit mon malheur. Peut-être se pose-t-on des questions à mon sujet ? - Il ne sors pas !

- Je me rappelle quand je suis arrivée ici, le propriétaire, artiste peintre, est mort deux semaines après. Il souffrait trop du décès de sa femme, m'avait-on dit. Il y avait un tas de bouteilles de bières vides à côté de son portail d'entrée, il avait un vieux chien qui faisait ses crottes sur le petit réduit de pelouse en face de chez moi. Je me souviens de lui comme la vision d'une branche d'arbre craquelée, dans la pénombre, au bout du chemin qui menait à ma porte, avec son vieux berger allemand maigrichon, le train arrière affaissé à ses pieds.

- Vivre, c'est avoir le privilège de voir ce qui se passera demain... Mais quand on ne voit plus rien de tous ses sens, et que la souffrance est trop forte, alors à quoi bon continuer, ne serait-ce que pour espérer voir à nouveau un jour ?

- Ne peut-on pas décider librement de ne plus vouloir ? Ne puis-je pas bannir consciemment la curiosité, l'espoir, la joie, le plaisir, la peur ou toutes formes de conditionnements comme le devoir, et rester en vie ? Cela paraît impensable !

- Créer une réaction psychique, une alchimie organique, en faisant et pensant à tout ce qui est hors du commun et accepté comme naturel. Je ne parle pas d'« art démonstratif », mes d'une expérience propre à soi, créer une transformation spontanée volontaire.

- Pourquoi ne pas remettre en question les bonjours, les aux revoir, les comment allez vous, les je vous en prie, les nouvelles, les ce qui ce passe, ce qui c'est passé, les comment, les pourquoi, les mensonges ? Cela parait-il si idiot ? Quelqu'un y a t-il déjà songer, sans penser à mal et sans impoliteses ?

A la naissance, l'air amorce la vie et met en branle notre mécanique organique, est-il question d'âme ou d'esprit ? Tous les organes internes d'une voiture ne démarrent-ils pas d'un coup de clé qui provoque une étincelle et qui met en route le moteur ; le cœur de la mécanique ? Ce moteur, ce cœur, ne bat-il pas en un rythme cyclique et indéfiniment ; jusqu'à usure naturelle des pièces ou d'un organe qu'il est possible de réparer, de soigner, tant qu'il y a de l'essence, tant qu'il est alimenté ? Supposons qu'aujourd'hui l'être humain soit plus perfectionné qu'une voiture, un ordinateur se rapprocherait plus de notre fonctionnement, ne serait-ce que par la mémoire qu'il renferme et sa capacité de calcul. Où se place l'âme dans tout ça ? A-t-il besoin de la théorie de réincarnation propre aux espérances de l'homme ? Notre vie « autonome » n'est-elle pas dépendante de l'absorption quotidienne d'énergie contenue dans toute chose ? N'appel-t-on pas intelligence le fait de penser et de s'alimenter sainement tout en considérant notre environnement, en s'y adaptant, aussi bien moralement que physiquement ; ce simple fait ne forme-t-il pas l'esprit ; notre état d'esprit ? Nos sens ne sont-ils pas des capteurs sensitifs qui manquent à l'ordinateur programmé en amont par ses expériences antérieurs de survie pour être autonome ; l'intelligence artificielle ? La différence entre un ordinateur et un corps humain ne réside-t-elle pas dans les matériaux employés pour leur conception ? A l'évidence, l'ordinateur ne doit-il pas sa conception à la main de l'homme et l'être humain à celle de la nature qui puise depuis le début des temps dans son propre fonctionnement autonome ; ses propres cycles, ses propres ingrédients, sa propre fusion, sa propre expérience, sa propre mémoire transporté par les gènes et codée dans nos chromosomes, notre patrimoine génétique, comme l'information détenue dans une graine qui a sa propre programmation et donc sa propre forme de croissance ? La conscience n'est-elle pas le simple fait de savoir à volonté tout ce que j'ai mémorisé à un instant T, et à un autre niveau, décrypter mon code de programmation inscrit dans mes chromosomes sur simple demande énoncée clairement et sans « interférences », comme si je développais une équation élaborée et condensée, en lignes de formules significatives et porteuses d'images compréhensives à mon degré ? N'est-ce pas le résultat d'une énigme appelée création que nous tenterions de découvrir ? Ne démystifierions-nous pas un dieu unique à notre image créateur de toute chose et appui du sens moral ? Imaginez-vous les catastrophes, les révolutions que cela engendrerait ; qu'un déconditionnement spirituel entrainerait ? Où se porterait l'influx de nos croyances si nous commençons à les disséquer ? Sommes nous assez évolué pour cela, avons-nous besoin de se garde fou encore longtemps pour éviter de nous massacrer les uns les autres pour des questions de survies et de partages ? Demandons-nous à qui cela profite... Bref. Ce pose alors la question de savoir si c'est bien utile de connaitre le cheminement de nos origines ; savoir d'où nous venons, puisque tout notre passé s'inscrit dans notre présent, notre constitution, et que notre futur est structuré de ce fait ? J'oublie quelque chose ?

- La parole occupe tout : je veux, j'ai besoin, j'explique, je récite, je parle. Mais je ne crie pas, je ne chante pas comme ça dans la rue pour dire quelque chose à quelqu'un. On me prendrait pour un fou ! Cela demanderait des explications.

- Et le cœur, est-il vraiment ce que l'on croit ? N'est-il pas simplement une bombe à retardement que l'on s'efforce de cajoler à tort ? Si rien ne l'arrête, il bat toute une vie, coute que coute ! « Quelque chose m'exploite ! »

- 3h22 Impossible de trouver le sommeil ! Dans mon lit, je pense à ce que je pourrai faire avec des millions, afin de ne pas penser automatiquement à des choses qui me font souffrir. Je me vois réunir ma famille et celle de mon beauf dans des maisons pas trop éloignées les unes des autres, comme un petit territoire. Chacun aurait sa tranquillité, et les parents vieillissants ne se sentiraient pas esseulés et sans aide en cas de coup dur.

- Car des coups durs il y en aura forcément, et puis c'est toujours trop tard, on regrette un peu sur le coup, on pleure, et on se fait une raison, on se dit que c'est comme ça, et la vie continue, ce n'est pas un crime, on emprisonne personne pour ça, on a appris à trouver ça normal de vivre séparé de nos alleux. Abominable, vous ne trouvez pas ?

### **(37) Lundi 17 février 2014**

Dans la chair, et jusqu'au désir,  
L'être seul ne peut s'empêcher de souffrir.  
Comme lié par une chaîne féroce et pleine de délires,  
L'être seul se soule et s'enivre, puis s'apaise.  
Eternel rebond qu'est le cycle du démon.  
Dérisoire espoir, l'être seul s'enlise,  
Et meurt de ne pouvoir jouir.  
Son seul obstacle est sa renonciation.  
Son dévouement à l'abandon,  
Son désespoir d'être séparé de son renom.  
Sa moitié, son comble,  
Replie le destin fortuit de sa peine si longue qu'elle en devient intenable.  
Liberté, tu n'es plus de ce monde,  
Perdu aux confins des histoires,  
Qui jusqu'ici te désigne blasphématoires.  
Relis ces quelques lignes,  
Pour que ta volonté ne soit pas dictée par tes erreurs. Supplice.

### **(38) Mardi 18 février 2014**

10h30 - Je me tire du lit et de mes regrets. Cigarette, je m'en veux de ne pas pouvoir exprimer mes vrais sentiments au moment voulu. Me sentant continuellement trompé, bafoué, je ne crois pas à ce qu'on me dit, ayant du mal à reconnaître la sincérité. Une rage silencieuse s'empare de moi, et je deviens une autre personne.

- Cachets, je vais encore rester enfermé chez moi. Je n'ai pas du tout envie de sortir.

- Perdu ! Je ne mange plus ! Je n'en ressens même pas le besoin. Du canapé au lit, ça fait peu de calories à dépenser.

- La nuit est tombée encore une fois et dans ma tête, plein de fumée. Là, assis, à tapoter sur mon clavier, une couverture me chauffant les cuisses comme un petit vieux délaissé, je tire quelques bouffées sur ma cigarette que je n'arrête pas de rallumer. Puis, obligatoirement, je me lèverai sûrement avec peine pour ne pas laisser mon ventre vide, je bâfrerai vite fait quelque chose, et m'éteindrai à nouveau.



Paul refusait de se peser, il avait sûrement perdu du poids et ne voulait pas savoir à quel niveau était arrivée sa décrépitude. Il avait pour habitude de noter sa pesée avec la date directement sur le mur de la salle de bain. Il y avait des dessins aussi sur ce mur, du temps où il débordait d'imagination pour créer. Tout cela lui était devenu indifférent. Alors qu'autrefois, ses œuvres murales représentaient « les symboles de la création pour atteindre l'Éveil constant » ; sa propre libération.

Maintenant qu'il vivait dans un désespoir total, quelque chose comme la foi l'avait quitté, il ne croyait plus en rien.

Après avoir englouti son seul repas de la journée, Paul se mit à dessiner. Il traçait des courbes épurées en essayant d'obtenir un certain équilibre dans l'ensemble des lignes. Cela ne lui prenait pas plus de quinze à vingt minutes. Il se sentait satisfait, celui-là lui plaisait. En même temps, il pensait que le fait de dessiner remplaçait certaines idées dans sa tête.

- J'angoisse, il ne me reste qu'une toute petite somme pour jouer demain, et c'est quasiment certain que je perdrai. Il me reste un ticket à encaisser aussi, mais pour ça, il faut que je sorte jusqu'au bar-tabac.

- Que vais-je faire ? Je n'ose même plus consulter mes mails par peur d'y trouver une convocation de pôle emploi. Que vais-je dire ? « - Je ne peux pas travailler, ni parler, je ne sors pas de chez moi, je suis malade, mais vous ne pouvez pas comprendre ».

On me coupera le peu de vivres que l'on m'octroie ! Ou alors je mentirai : « - j'ai cherché une formation comme prévu, j'ai écrit, mais on ne m'a pas répondu, et puis j'en ai une autre en vu ».

- Je n'ai plus rien à dire, ni à lire, ni à écrire, je veux juste dormir.

#### **Décision directe :**

**Le cœur n'a pas besoin de moi pour savoir combien de battement il doit exécuter à tout moment. Il a besoin que je décide de le maintenir en forme. Il a besoin que je décide d'entretenir ma condition physique et moral. Il a besoin de moi pour dire stop au moment critique.**

**Le cœur a besoin que je lui montre ma détermination à le maintenir en bonne santé, comme tout autre organe, ou toute autre chose, ou tout autre équilibre.**

**Il n'est alors pas nécessaire de décider de ce que sont les choses puisqu'à l'évidence elles apparaissent et se gèrent par elles mêmes. Me prédisposant ainsi à être libre d'établir une relation ouverte à tout autre état cognitif, et non pas hermétique à toute autre signification.**

**Toute signification rigide, toute prise de décision radicale, forment un échafaudage d'opinions sur le monde qui m'entoure.**

**Toutes les opinions élaborées par ce schéma sont fausses, elles ne puisent pas leurs sources dans les fondamentaux. C'est-à-dire : la reconnaissance de l'existence autonome de chaque chose dans le réel vivant, la vraie nature partagée, le fonctionnement naturel et interactif de la vie, la Vacuité.**

**Reconnaitre l'existence réelle et flagrante des choses du monde qui m'entour dans ses fonctionnements propres et autonomes, c'est maintenir mon environnement direct en bonne santé en favorisant le déclenchement soudain du nouveau sens, pour tous.**

### **(39) Mercredi 19 février 2014**

- 8H36 Je me lève, cigarette. Les travaux de l'autre côté de la rue font un bruit d'enfer ! Je suis un angoissé de la vie, ça fait longtemps que je suis en descente. Je me gratte l'oreille, je baye, et je me demande si je vais prendre mes cachets maintenant. Je me regarde dans le miroir, j'ai une tête d'épouvantail. Des chiens aboient dehors, c'est nouveau ça ! Regardant autour de moi, je vois de loin le dessin d'hier. La guitare posée sur le petit fauteuil, j'ai eu du mal à trouver le sommeil et je me suis relevé pour en jouer un peu. Je rallume ma cigarette. Puis, je prendrai sûrement ces cachets et me remettrai au lit. Ensuite, soit je jouerai au courses de chez moi, soit j'irai au bar-tabac avec mon ticket pour me donner plus de chance de gagner. De toute façon, je ne peux plus recharger mon compte de pari, j'ai atteint le plafond.

- Voilà, je viens de prendre les cachets et un petit gâteau pour faire passer. Je me refais une autre cigarette. Le rideau reste tiré, le sac de poubelle est toujours là, devant la porte. Mon briquet va rendre l'âme, il n'a presque plus de gaz.

- Me regardant encore une fois dans le miroir, je me dis que je pourrai plaire à quelqu'un. Une rencontre inopinée, comme il doit y en avoir plein dehors. Une personne qui me regarderait, vers qui je m'avancerai pour parler. Mais je ne sors pas, je ne parle pas. Donc ça paraît difficile. Juste un coup de foudre pourrait me tirer de la solitude et me sauver, un flash, un aveuglement !

- Je n'ai pas vraiment envie de retourner dans mon lit, mais que puis-je faire d'autre ?

21h04 – Voilà, je suis foutu ! Complètement hors du monde ! N'en pouvant plus, après un petit somme, vers 18h30 j'ai pris une douche et je suis sorti sans vraiment savoir où aller, il fallait que je marche. J'en ai profité pour retirer tout le peu d'argent qu'il me restait, puis je me suis dirigé vers le bar du centre ville où on peut jouer aux courses. Il y avait du vent et je sentais mes pas chancelants. Croisant des gens emmitouflés dans leur manteau, des regards, des allures, décontractés, pressés, avec des enfants, passant devant des terrasses de café, des restaurants, je me sentais bien seul.

- Sur mon chemin le regard d'une femme au visage adouci, à mon sens un peu coquin, ou tout simplement de bonne humeur, fixa le mien. Avait-elle remarqué mon désolément ? Aurait-elle appréciée que je lui propose de prendre un verre, de discuter ? Tout cela était bien sûr au dessus de mes forces et de mes moyens aussi. Mais qui sait, quand on ne tente pas, on à rien ! Il faut que j'aïlle vers les autres quand je le sens, il faut que je me laisse aller à mes intuitions qui par le passé mon toujours servies. Je dois faire l'effort d'une rencontre ! Non pas comme « un crève la faim » en sautant sur tout ce qui bouge, mais en me laissant aller, rester zen. Cela finira bien par payer ! Je dois choisir mes heures...

- Arrivée au bar, je dis : « - bonjour, non bonsoir » puis je demande si je peux payer mon tabac avec mon ticket. Le buraliste me répond que oui et me rend le change. J'accède à la salle de jeux où trois parieurs étaient installés à des petites tables. Cet endroit me plaît, me dis-je, il a l'air d'être réservé aux joueurs, un écran avec le programme des courses en direct et une machine pour parier. Je vais peut-être revenir demain, il me faut un journal avec les pronostiques. Le problème dans ce genre de lieux, c'est que je risque fort d'être déconcentré, influencé par ceux qui parlent, ceux qui s'agacent d'avoir perdu, ou s'exaltent d'avoir gagné. J'ai tellement pris l'habitude de jouer au calme chez moi, devant mon ordinateur.

- Les courses c'est un environnement, un milieu dans lequel je me sens différent. Mais ne pourrais-je pas essayer de m'adapter ? Ne pourrais-je pas en tirer parti ? Au lieu de juger chaque chose, chaque mot ? Je pourrais faire à voix haute, comme ils le font tous, un commentaire sur un numéro d'un air indifférent par exemple, et sans scruter les regards. Puis au fil du temps, en dire un peu plus. Peut-être ferais-je connaissance avec quelqu'un... Mais non, je n'y crois pas, la plus part sont durs, pleins de vices et s'intéressent au foot. Sait-on jamais ! Une tournée générale ! Et la joie radoucie ! Il y a un hic aussi, je ne peux pas vraiment boire de l'alcool parce qu'après je ne m'arrête plus ! J'en ai bu pas mal autrefois et cela me désinhibait, mais maintenant ce n'est plus pareille, je n'aime pas boire seul et de plus je crois que ça va pas bien avec les cachets.

- C'est complètement fou cette histoire ! Moi, assis à une table pendant des heures, dans une salle sans fenêtres, concentré sur un journal, avec des lorgnions posés sur le nez, et un stylo à la main, espérant gagner une course ! Sans parler des allés et retours pour fumer dehors ! Je vais quand même essayer...

- Par moments je n'ai plus envie de me plaindre, vivre ma vie sans compter les heures, marcher librement, laisser le vent baigner ma tête nue, vide, ne plu être obnubilé par faire une rencontre.

- Sans ignorer les autres, mon environnement, le regard détaché, en me concentrant sur « mon feeling ». Être spontané et présent, avec une certaine aura... Mais, permettez-moi de rêver ! Je n'en suis pas là ! J'ai quelque peu perdu le sens de la réalité, mon monde tourne comme un manège. Je n'entends pas bien ce qu'on me dit, une histoire martèle sans arrêt ma tête. Elle fait du bruit et distord toutes expressions, c'est comme si je me trouvais dans un chantier à coté d'un marteau piqueur !

2h46 - Impossible de dormir. Cachet, cigarette, rien à dire.

Je me regarde dans le miroir et toujours cette poche sous l'œil droit. C'es peut-être parce que je dors de ce côté du visage.

Demain journée débrouille, je la sens mal. Presque plus d'argent en poche, obligé d'aller jouer dehors, stress et compagnie. Je ne tiendrai sûrement pas longtemps dans ce bar.

#### **(40) Jeudi 20 février 2014**

10h15 - Je sors du lit. Je ne me sens pas aussi anxieux que je ne le pensais hier. Il fait beau, j'entrebâille la fenêtre pour faire entrer un peu d'air frais. Une tronçonneuse est à l'œuvre et le chien aboie. J'aime boire du café le matin avec une cigarette.

Je dois m'habiller et me raser aujourd'hui, il faut absolument que je sorte. Je suis plutôt plein d'allant le matin, mais au fil de la journée ça se dégrade, je fume trop peut-être, et perdre aux courses ça me mine le moral. Ne pourrais-je pas gagner une petite somme bien rondelette bon sang ! Cela me laisserait la liberté de flâner aux terrasses de café et faire des rencontres ! Sans un sou, on ne fait rien en ville, on erre dans les rues.

17h40 - Me voilà de retour chez moi, j'ai joué, j'ai perdu. Je n'ai pas pu tenir plus d'une heure et demie dans ce milieu de joueurs. Impossible de me concentrer, entre le journal à déchiffré, la queue à la machine, les numéros à se rappeler, et les allés et retours pour fumer, ça faisait trop de stress.

Sur la route du retour, un homme qui n'avait pas l'air d'être un clochard, une canette de bière à la main, m'a demandé une feuille à rouler, puis du tabac. Il m'avoua que sa femme l'avait quitté.

- Je suis allé manger chez ma sœur ce soir. Mes parents l'on appelé. J'ai discuté avec mon beauf après le repas, et ça m'a fait du bien. J'irai l'aider demain à poser des barrières dans le jardin pour séparer les chiens.

- A la maison, le courrier à faire traîne toujours. Je vais me coucher.

**L'abortion de drogues assez fortes rend le sujet apparemment intouchable. Vu de l'extérieur on dit souvent qu'il ressemble à une loque, inerte, se foutant de tout et de tous...**

**Le sujet Influencé par la drogue, le cerveau en paralysie, inondé en permanence, se tourne instinctivement et d'une façon innée vers la vacuité des Eléments intérieurs, puis extérieurs. Il entend l'écho de ses réels besoins, leurs cris et leurs appels au secours d'habitudes enfouies derrière cette mascarade de la vie conçu sur les apparences. Il ne saura pas gérer ses appels si une préparation mental n'à pas été faite au préalable. Au risque de se perdre à mi-chemin entre deux mondes sans que personne ne puisse l'aider, si non lui-même.**

**Le sujet ne peut pas s'attacher à l'apparence des choses car elles lui apportent discordance, allusionnassions et terreurs. Puisqu'elles ont été fondées sur des prises de positions personnelles bâties sur des craintes personnelles, des décisions qui n'ont rien à voir avec le sens propre et autonome des choses, et qui dans cet état ne lui appartient plus de considérer. Donnant l'image réelle du sens propre des pensées habituellement galvaudées.**

**« La vraie nature des choses saute aux yeux comme une révélation. »**

**La drogue dure efface la vision que le sujet a du monde en apparence pour laisser place au véritable sens enraciné des Eléments et des choses.**

**(Je ne me suis jamais piqué les veines, c'est un témoignage.)**

**(41) Vendredi 21 février 2014**

8h36 - Je me lève, prends mes cachets, fume deux cigarettes et retourne me coucher. Il pleut, mauvais jour pour installer les barrières.

12h30 - je sors du lit, il ne pleut plus. Je bois un café et fume cigarettes sur cigarettes. En moi le sentiment d'être rejeté de tout et de tous.

14h30 - Je n'ai rien dans le ventre et je n'ai pas faim, vraiment le courage de rien. J'imagine mon beauf travaillant dans le jardin, seul, en pensant à moi. Les heures vont passer et je ne sais pas quoi faire. Je me dégoute. Je ne peux pas continuer comme ça. Je l'appel, il me dit que le temps ne s'y prête pas et que l'on verra ça demain. Sauvé ! Je mange deux ou trois bricoles et retourne au lit.

- Rien de bon ne se passera, je suis voué à l'échec, je vais bientôt mourir seul dans ma cage. Mes mensonges et mon manque de sincérité m'ont condamné. Personne ne peut plus rien pour moi. On versera quelques larmes, la vie continuera.

- Ou bien, je peux décider de continuer à vivre en lâchant tout les tourments de mon mauvais passé ! Mais pour cela, j'ai pas mal de réglages à faire ! Me plier aux exigences de la vie sans rechigner. Vivre des journées normales du matin au soir, ponctuées par des repas, échanger, converser sans aucune peine dans l'âme. Accepter mon sort n'est pas chose facile, surtout quand plus rien ne me rattache à la vie, je devrais plutôt apprendre à mourir. Je voudrais juste être calme et détendu, que plus rien ne m'angoisse. Chasser tous ces refrains qui tournent dans ma tête, mais je me sens trop faible pour cela, s'en ait fini !

Quelque chose pourrait sauver Paul : l'amour d'une femme, non ? Car c'est bien de cela dont ce récit parle : un échec sentimental couplé d'une « maladie psychologique » qui amplifie les conséquences, entraînant une profonde dépression, ouvrant la voie à la chute.

Va-t-on assister à la lecture d'une longue et fastidieuse plainte ? Si vous, lecteurs êtes encore là bien sur.

Rappelez-vous :

« Vous en tirerez ainsi la substance voulu par l'auteur alchimiste qui seul souhaite atteindre avec vous le degré cérébral de mutation... »

- Par un matin de fraîcheur nocturne, j'additionne les mots. Pieds nus marchant sur les feuilles humides de la forêt, une dépression se fait dans mon cerveau. Tournant mes yeux de gauche à droite trois fois, je sens mes oreilles prendre du volume. Au loin j'aperçois une lanterne suspendu à un arbre mort devant une petite maison. En un pas, je la décroche encore allumée et frappe à la porte. Une vieille dame d'assez petite taille aux cheveux longs ébouriffés et clairs, vêtue d'une toge noire, m'ouvre, m'observe et me dit :

- Ah ! Vous êtes enfin là, entres !

Il fait chaud, le foyer d'une cheminée anime la petite pièce. Une table en pierre disposée au centre et deux chaises l'une en face de l'autre en pierre aussi. La vieille dame me convie à m'asseoir à droite, face à la cheminée. Je dépose en même temps à ma gauche la lanterne sur la table. La vieille petite dame faisant les cents pas en se frottant les mains, me dit :

- Bienvenue chez toi ! Je commençais à trouver le temps long ! Mais il y a quelques milliers d'années (ce qui équivaut à quelques années pour l'endroit d'où tu viens) j'ai commencé à retrouver espoir, grâce à toi. Aujourd'hui tu es enfin là pour prendre ma place !

Je sens mon corps se paralyser, je ne peux plus bouger sauf mes yeux.

- C'est normal que tu ne puisses pas te mouvoir. Seule la prochaine personne qui frappera à la porte te le permettra, et ainsi te délivrera. Je vais m'asseoir en face de toi encore cent ans, tu va me regarder puis je disparaîtrai, redéposant la lanterne sur l'arbre. Ne t'inquiète pas pour la cheminée, elle brûle toujours. Tu auras faim mais jamais tu ne mangeras, tu auras sommeil mais jamais tu ne dormiras. Toutes tes envies et tes addictions te tirailleront mais tu ne pourras pas les assouvir.

Je dois sûrement faire un mauvais rêve, c'est un cauchemar !

- Tu resteras là, comme moi, jusqu'à ce que quelqu'un vienne te délivrer. Je ne voudrais pas te faire peur mais moi je suis resté 30000 ans exactement car à chaque fois que tu passes une dizaine de mille, rien ne se passe jusqu'à la suivante. C'est la seule chose qui raisonnera dans ta tête tout les 10000 ans. Pour le reste tu vieilliras et resteras dans le même état de souffrance dans lequel tu es en ce moment. Voilà ce que m'a dit le vieux monsieur que j'ai remplacé autrefois, et ce dont j'ai fait l'expérience.

Je ne peux pas parler ma bouche est figée. La vieille petite femme s'assoit comme prévu en croisant les bras sur la table et me dit ces derniers mots :

- Voilà c'est fini, je ne parlerai plus jusqu'à ce que je disparaisse.

Nous restâmes là à nous regarder dans les yeux. Son visage n'était pas triste mais plutôt neutre comme quelqu'un qui attend patiemment son tour dans une salle d'attente. Comme moi elle se fige et ne bouge que les yeux qui par la suite restèrent fixés dans les miens. Le feu vivant ondule dans son dos, je me dis que c'est la seule chose que je verrais dans cent ans. Un feu, des flammes !

Que m'est-il arrivé ? Pourquoi et comment je me suis retrouvé dans cette forêt les pieds nus ? Et pourquoi ai-je décroché cette lanterne avant de frapper à la porte ? Je vais me réveiller ! Je dois sûrement dormir !

Paul ne se réveilla pas, le jour se fit par la seule petite lucarne. La journée se passa, il eut faim quelques heures par deux fois et la nuit tomba. Il avait passé son temps à observer la pièce et à fixer les yeux de la petite vieille qui ne bougeait plus les siens. Il eut sommeil mais ne dormit pas. La peur et l'angoisse le tiraillait constamment.

- Vais-je passer tous les jours comme ça pendant des milliers d'années ? Je vais devenir fou !

On m'a tué, on m'a assassiné ! On m'a volé mon âme ! Ou est-ce par charité que je l'ai donné ? Aurais-je été fou ou espérais-je quelque chose en retour ? Ou était-ce par simple cupidité ? De toute façon je dois la récupérer. Je ne vais pas attendre ici toutes ces années ! Je peux encore penser, réfléchir et mettre à jour mes idées, et ainsi me tirer de ce cauchemar devenu une réalité présente et solide !

\*\*\*\*\*

3h00 Impossible de trouver le sommeil ! Ça va être dur si je dois aller chez ma sœur aider mon beauf demain. Il faut pourtant que je dorme !

**On dit que c'est dans la pauvreté que l'on crée?**

**Pouvez-vous réellement vous interroger sur le véritable sens de cette formule ?**

**Car c'est à ce moment là que l'on se rapproche de soi, du souci de nos besoins premiers qu'on entend raisonner à l'intérieur, comme des cris de souffrances appelants au secours désespérément et qui viennent des profondeurs de l'âme. C'est à ce moment qu'il faut faire un choix et s'attarder sur les bonnes questions. Entre ne plus souffrir en vivant dans la joie permanente ou continuer à se battre aux côtés de nos bourreaux, avec eux et surtout pour eux. Autant dire contre vents et marées, contre son propre corps, contre soi même.**

**Avec patience et sérénité, le véritable sens profond de toute chose nécessaire à leurs éclosions voient le jour en emplissant le corps et l'esprit d'une joie extrême et surprenante.**

**(42) Samedi 22 février 2014**

23h08 - Je suis allé manger chez ma sœur ce soir, ce midi aussi ou plutôt vers quinze heures. Tout le monde était en retard sur les horaires. J'ai aidé mon beauf à poser la barrière, ça n'a pas pris beaucoup de temps, une heure et quart à peu près, le match de foot qu'il prévoyait de visionner m'a sauvé du supplice !

- Les téléviseurs sont partout, ils diffusent principalement des séries, des émissions, des reportages, les actualités, de la publicité sans arrêt... Moi, je n'arrive pas à m'y intéresser, ça m'agace, je ne me sens pas concerné.

- Je suis resté allongé un court instant sur le lit de la petite chambre, puis je suis rentré. J'ai pris un valium et je me suis couché. J'ai dormi un peu, et à vingt et une heures le téléphone a sonné ! Je suis parti en trombe chez ma sœur. Je n'ai plus rien à manger à la maison, plus d'argent et je dois absolument gagner aux courses.

- Demain je dois y retourner et la journée sera plus longue : des énormes pierres à déplacer, du ciment à couler, des trous à faire, des poteaux à poser, des barrières, et pas de match de foot ! Je vais mourir !

- Je me sens mal, seul, faible, pauvre et misérable à faire des allés et retours dans cette petite voiture, je ne suis personne ; je suis un fantôme. Je retrouve le calme à la maison, la tristesse aussi. Je souffre de ne plus rire. Mon visage dégouline et mes yeux tombent. Je suis sans avenir. Je vais me coucher...

- Madame, madame ! Pensez-vous que j'ai raté ma vie ?

- Oui mon cher monsieur, mais venez chez moi, nous en discuterons.

Arrivé chez elle, deux colosses m'attendaient, ils m'ont arraché le cœur et m'ont laissé pourrir sur le sol. Je pouvais voir mon corps ouvert qui baignait dans une marre de sang. Alors je me suis relevé et je me suis penché au balcon, je suis tombé du troisième étage sur le béton, j'ai marché jusqu'à chez moi et je me suis étendu. On m'avait volé mon cœur, comme ça, arraché d'une main !

- C'est calme, très calme, le chien n'aboie pas la nuit. 2h00 Cette fois ci je me couche.

**(43) Dimanche 23 février 2014**

7h20 - Je suis réveillé par des miasmes de perdissions. Je me lève encore une fois avec le sentiment de n'être rien de bon. Tous ont des projets qui les motivent. Moi, plus rien qui m'anime de jour en jour, sans l'envie de faire ; de créer. Je suis inutile à moi-même. Aujourd'hui dimanche et c'est un jour comme un autre.

- Je prendrai bien un café, mais ça va m'empêcher d'aller me recoucher, il est trop tôt, je n'ai rien à faire, je ne peux rien faire, je ne veux rien faire ! J'ai pris mes cachets, je fume ma deuxième cigarette. Puis je retournerai dans mon lit, j'attendrai quelques heures, je me lèverai, je boirai du café, je ferai mes pronostiques, je passerai jouer au bar et j'irai chez ma sœur où le labeur m'attend. Et là je penserai continuellement que je ne suis pas à ma place, que je suis dans une autre vie, une vie forcée et complètement décalée. Tout est de ma faute, je n'ai pas eu l'influence nécessaire en temps voulu pour bien la diriger. Pourtant j'étais là, mais curieusement ce n'était pas moi.

- Toutes fois, je me trompe peut-être, car cela reste ma voie personnelle, et je la tien pour « sacrifice et service rendu en haut lieu ! »

- Le chien aboie déjà, il n'est pas juste à coté de chez moi, je l'entends au loin. Les voisins directs doivent en avoir marre. J'entends le store de ma voisine s'ouvrir, qu'à-t-elle à faire à huit heures du matin ? Quelque chose sûrement, elle ne se lève pas pour regarder son plafond. Je la déteste, c'est une sorcière maléfique !

11h00 - J'ouvre un œil, 11h45 je me lève

22h29 - Me voilà de retour chez moi. La journée est passée, et j'irai bientôt me coucher. Avec mon beauf ont a monté les barrières, fait un trou, mit un poteau, coulé du ciment... Pendant tout ce temps là, je n'ai pas cessé de penser au passé et à la vie que j'aurai pu avoir, si par raison non émotionnelle j'avais su la vivre.

- Tout ce que j'ai eu sans jamais l'avoir est devenu tout ce que j'ai de ce que je n'ai pas eu. Et si par miracle je trouve ce que je veux, il sera trop tard pour l'avoir.

- Je suis vraiment mort, il ne me reste plus que la faim, la soif et le sommeil. Tout le reste a disparu.

- Si je continu à vivre, je deviendrai de toutes évidences quelqu'un que je n'aime pas. Il ne me sert à rien de vouloir changer le cours de mon existence car il sera toujours en dessous de mes fâcheuses exigences. Il n'ait pas improbable que tout ceci soit faux, mais le lourd poids du présent certifie impitoyablement que tout ceci est vrai ! « Qui vivra verra ! Mais qui est déjà mort ne verra pas ce qu'il vivra. »

\*\*\*\*\*

Ah ! Vous aussi madame, l'existence vous a donné des pensées et des gestes automatiques qui vous trahissent et dont vous vous surprenez tristement à faire quelques fois ? Est-ce la nature qui vous a destituée d'avance, ou vous-même de la nature elle-même ?

- Mon cher monsieur, la nature à voulu ce que je suis et je suis devenu moi-même ce qu'elle à voulu que je sois. C'est une question d'affiliation.

Dans l'un de ces cas, avons-nous à nous conformer aux évidences toujours défaillantes de ceux qui se reconnaissent en leur vrai nature ? Il nous est impossible de vivre avec les défauts communs du plus grand nombre qui par reconnaissance mutuelle s'acceptent aisément entre eux. N'est-ce pas madame ?



- La mélancolie ne se partage pas, comme la joie du plus grand nombre, qui elle, passe par le cœur et non l'inverse, mon cher ami.

\*\*\*\*\*

3h00 Je me couche.

#### **(44) Lundi 24 février 2014**

8h16 - Dehors le grondement des voitures amenant leurs hôtes vers les nécessités quotidiennes des villes déjà réveillées.

8h30 - Je me lève, j'ai besoin d'une cigarette et de chasser mes affreuses pensées. Une petite piqure d'insecte sur mon poignet me dit que les araignées prennent possession de mon logis laissé à l'abandon et en profitent pour venir m'attaquer. Ma voisine ouvre son volet. J'entends au loin les travaux du chantier. La poche sous mon œil droit gonfle de plus en plus. C'est l'anniversaire de ma mère aujourd'hui, je dois l'appeler.

- Je dois prendre mes cachets, j'ai envie d'un café... C'est fait, juste un demi-café et les cachets. Ma sœur m'a donné de l'argent hier, il faut à tout prix que je gagne ne serait-ce qu'une petite somme aux courses, je ne peux pas tout dilapider. Je lui amènerais les deux ou trois courriers qui me tourmentent, elle m'a proposé de s'en occuper quand j'irai aider mon beauf encore aujourd'hui.

- Mon rideau reste tiré, j'ai peur de ne plus vouloir me recoucher après ce café. Pourtant la vie est là dehors qui attend de me dire bonjour, je la refuse encore.

- Des jours nouveaux viendront et le goût de leurs fruits me fera oublier l'amertume de mes péchés, de mes échecs passés. Cela tient sûrement à peu de choses, une parole, un sourire, une rencontre.

- Tôt le matin comme tard dans la nuit, tout est possible, rien ne m'oblige, rien ne se confronte à mes sens. Mais entre les deux je m'expose à un soleil brulant toute ma vivacité.

- Je me suis recouché vers dix heures et réveillé vers onze heures trente, je n'ai pas voulu sortir du lit, au moins jusqu'à midi et quart. J'ai fait mes pronostiques de jeux un peu à la va vite, douché, habillé et parti en trombe. Passé par le bar, j'ai joué et je n'ai pas gagné un centime ! Dommage il y avait une belle somme à gagner, de plus j'ai eu la nette impression d'avoir imaginé la veille les deux premiers numéros qui venaient sortir, le 4 et le 2 !

22h53 - Quand je suis arrivé chez ma sœur vers quatorze heures, mon beauf finissait de manger, ma sœur avait déjà terminé. Ils devaient sortir, pour entre autre chose, acheter du matériel pour la pose des gonds sur les portes des barrières. Mon beauf me confia une mission qui me prit quinze minutes entre toutes celles dont je me sentais incapable d'exécuter tout seul.

Je me suis fait une galette avec des œufs, du jambon et du fromage et je suis vite allé m'étaler sur le lit de la petite chambre. Attendant leur retour, je suis resté dans le noir, et j'aurais pu y rester tout l'après midi.

- Les gonds ne mirent pas longtemps à être installés. En fin de journée ma sœur a fait prendre un feu avec le tas de bois mort qu'elle avait rassemblé. Et bientôt des grandes flammes s'élevaient vers le ciel. Nous restâmes tous autour à le regarder en silence. J'ai toujours aimé regarder un feu brûlé, ma sœur et mon beauf s'émerveillaient, et en moi je souffrais de ne plus pouvoir prendre part à ce plaisir. Alors j'ai enduré quelques instants pour ne pas décevoir leur joie partagée, puis je suis retourné m'allonger dans le noir jusqu'à l'heure du dîner.

- La tristesse, la désolation et le désœuvrement font toujours parti de mon quotidien.

*« Ô providence divine, suprême évidence, toi si bienveillante, je t'en prie, déposes un cœur sur mon chemin que je puisse aimer à nouveau et ainsi me défaire de tous mes maux. Ne puis-je plus m'arranger pour que cela soit possible ? Où et comment pourrais-je retrouver les plaisirs de l'âme qui me font tant défauts sans ta complicité ? Je connais ton indulgence qui ne m'a jamais été invisible, et tu sais que je ne suis pas un si mauvais bougre. Seule sur toi repose ma confiance de toujours. »*

1h14 je me couche.

#### **(45) Mardi 25 février 2014**

Levé 9h40.

« - Comment ! Moi, sur terre, jamais connu ! Personne me dites-vous ! Mais dans quel corps j'habite ? Où suis-je tombé ? »

- Je n'ai pas pris de valium hier soir, c'est peut-être pour ça que j'ai mieux dormi. Ou bien parce que mes tourments s'estompent. Aurais-je rêvé d'autre chose ?

16h40 – Je suis sorti ce midi pour mettre de l'argent à la banque afin de réapprovisionner mon compte de pari. J'ai joué à la course principale vers 13h50, j'ai perdu et je suis allé me coucher. Je n'ai rien dans le ventre et je n'ai pas vraiment faim.

- Mon cas m'inquiète, je ne fais que dormir. Un autre avis de lettre recommandé était dans ma boîte, mais celui-là je n'irai pas la chercher.

- Mon ventre gargouille, il faut que je mange quelque chose ; toute la vaisselle est sale. Je vais me réchauffer du café avec une tartine de pain beurrée (je ne bois jamais de café l'après midi). Allé, je retente de jouer deux ou trois petites courses...

21h03 – J'arrête, j'en ai marre de jouer à ces maudites courses ! Je n'ai mangé que quelques morceaux de pain, je fume comme un pompier et mes cuisses flottent dans mon jean !

21h26 – Je viens d'en rejouer une, je suis intraitable ! Je capitule, il faut absolument que je mange quelque chose ! Rémoulade de céleri, riz Thaï onze minute et pavé de tofu. Je vais avaler ça vite fait, je fume entre temps.

- Je suis moins qu'un animal sans grâce et sans reflet ! C'est prêt, je finis de fumer et je me remplis la panse à même la casserole avec une cuillère ! Non, dans un bol.

- Donc, résultat des courses : je suis toujours là depuis bien des semaines, assis sur mon canapé, à fuir toutes mes responsabilités, comme je l'ai toujours fait plus ou moins consciemment d'ailleurs. Seul, sans contacts, une pluie battante dehors, le cliquetis du radiateur, et sans projet d'avenir, si ce n'est celui de gagner de l'argent aux courses de chevaux. Bravo !

- Je n'arrive pas à établir la différence entre le fait que mon état vienne de ma propre volonté et celui dicté par « la maladie. » Qu'importe, je suis vraiment dans une très mauvaise passe. A mon humble avis, je suis tout ce qu'il y a de plus foutu. Que dire de plus ? Rien, je vais dans mon lit. 23h42

1h56 Je me lève pour manger le Muffin au chocolat que ma nièce m'a donné et je bois un verre de lait frais. Je fume. 2h30 lit.

#### **(46) Mercredi 26 février 2014**

20h49 - J'ai encore envoyé un long sms de détresse à ma sœur en fin d'après midi. Elle m'a rappelé un peu plus tard, j'étais à moitié endormis, cela m'a permis de sortir du lit. Il faut que je mange quelque chose, certainement une brique à l'œuf avec du thon. C'est simple rapide et je n'ai qu'une poêle à laver, des couverts aussi. Je n'ai que deux œufs brouillés et une tranche de pain beurrée dans le ventre depuis 16h00. Demain je dois me lever à 8h00 j'ai rdv chez mon psychiatre à 9h00 !

Je ne suis pas sorti, cela devient une habitude de rester chez moi... Je ne sais plus ce que je voulais dire...

« Au repos, je sens mon humeur qui oscille entre : angoisse, grand tourment, éphémère confiance et fugace plaisir, angoisse, grand tourment, éphémère confiance... »

Réflexion :

- Cette oscillation me vient des pensées que je ne contrôle pas et qui influencent l'instabilité de mes frêles émotions, pour venir se loger dans le plexus et y créer une douleur, jusqu'à ce qu'une autre pensée vienne l'en délivrer, mais sans me laisser indemne. Et cette douleur qui reste, repasse par les émotions pour créer des pensées, et ainsi de suite, c'est un cercle sans fin !

- Pour casser ce cercle infernal je dois contrôler mes pensées. Mais comment faire s'il n'y a plus de pilote à bord ? S'il y a une défaillance d'ordre mécanique ? N'est-ce pas le corps qui donne vie à la pensée en tout premier lieu ? Est-ce la pensée qui contrôle le corps ou le corps qui domine la pensée, ou l'un et l'autre ? La pensée ne finit-elle pas par modeler le corps et le corps par transformer la pensée, l'un influençant l'autre ?

23h28 - Je dois manger.

00h02 – Les efforts du corps entraînent les efforts de la pensée et vis vers ça, l'un accompagnant l'autre. Les exercices physiques font du bien au corps. Mais ils sont dictés par une pensée polluée, et c'est le refus du soutien de celle-ci qui entraîne l'effondrement et l'apitoiement du corps, qui à son tour nourrit les pensées de son état.

- Le « courage perdu », consiste à donner un élan positif au corps par des exercices physiques simples, comme des étirements, assouplissements, respirations ; ou à l'esprit par des bonnes

pensées comme des souvenirs joyeux, la contemplation de quelque chose d'agréable. Ce courage si minime soit il provoque une synergie intérieure positive et petit à petit, à force de récurrence soustrait le mal-être par le bien-être.

- Un bon moral est le résultat d'une bonne union du corps et de la pensée : l'esprit.

- C'est vrai ! On n'a donc qu'une vie ! Et je suis resté comme un enfant qui a envie de tout avoir mais à qui on ne sourit plus de la même façon. Je n'ai plus d'excuses. Je n'ai plus le visage de l'innocence. Les choses que je vois aujourd'hui, je finirai par ne plus jamais les voir. « La vie est un don du ciel et l'amour la rend vivante. »

2h38 - je n'arrive pas à m'endormir, ça va être dur le réveil tout à l'heure ! J'ai un peu mal au ventre, c'est peut-être à cause des œufs. Mon psy dort sûrement, lui. Ou peut-être pas...

### **Lettre à FAKOLY**

**Tes chansons sont justes. Elles reflètent ta noble pensée. Elles parlent d'amour de paix et de bonté. Tu sers la noble cause. Je t'ai vu sur la scène. Parmi cette foule excitée, fanatisée, errant dans les apparences, étrangère à la vraie nature de ton message. J'ai vu dans tes yeux ton ressenti. De la paix et aussi une grande déception. Tu parle de ton peuple et tu en parle bien. Tu sers la noble cause. Il te reste à admettre et intégrer la totalité qui emplit et anime toutes choses. Afin de les considérer comme elles sont et non pas comme tu les vois en apparences, ce sont les signes perceptibles jusqu'à leurs extinctions du reflet de la moindre pensée négative. Niant la vraie nature des Eléments en leur cheminement. De leur début à leur fin. Entraînant causes et effets. C'est la connaissance de la véritable nature des choses, comprises et acceptées dans leurs totalités.**

**La force de l'éveil constant en toute chose est enfin là. Je ne suis pas un sauveur, je ne suis pas un libérateur. Je suis un être humain comme nous tous. Un être humain qui a pris le temps avant d'agir de comprendre le véritable fondement des choses par leur propre voix naturelles et autonomes. Non pas par le fruit surréaliste de ma pensée souillé, les craintes ou les doutes qui entraînent et entretiennent les fausses pensées de la vie dans les apparences.**

**La force de l'éveil est là. Celle qui inonde, celle qui sauve tout et tous, dans le tout et parmi le tout. Celle qui transcende le sens de la connaissance et de l'intelligence suprême de l'unité consciente.**

**Je ne connais pas bien ton pays car je ne connais pas bien le monde en général. Mais je sais que les jours heureux sont bientôt là. C'est mon seul réconfort devant tant de souffrances. Nous sommes tous issus du même pays. Notre mère à tous. Notre chère patrie bien aimée. Celle qui nous porte en son sein depuis l'aube des temps. Notre merveilleuse mère à tous. Notre chère patrie la terre féconde. Abondante, généreuse et tellement souillée.**

**Aujourd'hui je m'adresse à toi car j'ai besoin de ton aide. Comme toi je fume la Ganga car la Ganga révèle les bons sentiments aux esprits purs. Afin de les intégrer dans leurs totalités. Afin de les faire régner en toi et ainsi en tous. L'intangible dans sa vraie nature. La matière depuis son élaboration à sa conception jusqu'à son utilisation. L'intégralité de ton être dans sa totalité. Tel est mon désir. Tel quel sera ma joie. Tourne ta parole vers le bien-être de l'humanité toute entière.**

**Jusqu'où ira ton inspiration. Ne crains tu pas de t'essouffler un jour ? L'eau pure qui grâce à son apaisement sommeillait va maintenant se réveiller et trouver son utilité.**

**A ma grande peine je me cloître un peu aux yeux de mes frères. Je sais que dans leurs coeurs les forces ne sont pas tout à fait prêtes. J'ai beaucoup à te dire. Tout est prêt. Je dois être sûr de savoir à qui je m'adresse. Je t'offrirais le dit privilège en ce monde de la diffusion du texte de libération du nouveau sens cognitifs qui procure le savoir universelle en tout Elément et en toutes choses. Sans aduler ni contraindre. Restes humble et garantie toi de ne pas faiblir. Le temps se fait pressant. Fais confiance qu'en toi même. Gardes-toi bien. A bientôt**

**(47) Jeudi 27 février 2014**

12h06 – J'étais à l'heure ce matin, mais pas mon psy. J'ai attendu quarante minutes ! Je suis reparti en demandant au secrétariat de me rappeler quand il sera là, j'habite à trois minutes. J'en ai profité pour faire ma vaisselle et même une machine de linge, quel exploit ! Le secrétariat me rappelle pour me dire de repasser entre 11h00 et 11h30, je dis :

- 11h30 ça va ?

- Très bien.

- De retour chez moi, je me sens autant désœuvré ; juste la vaisselle faite et le bruit de la machine qui tourne. L'envie de jouer aux courses me tiraille, mais je dois faire attention à l'argent qu'il me reste, et en même temps, je me dis qu'il serait bête de rater une occasion de gagner ! Ne pas jouer c'est s'avouer vaincu !

- Il faut absolument que j'arrive à passer un coup d'aspirateur aujourd'hui ! Je n'ai qu'une envie, c'est de m'allonger dans mon lit un court instant...

- Je me suis réveillé avec le réveil pour jouer les deux sous qui me restait, j'ai perdu et je me suis recouché. Puis je me suis relevé en milieu d'après-midi pour manger un bol de riz avec le tofu, et je crois bien que je suis retourné dans mon lit ensuite.

23h18 – Je suis allé dîner chez ma sœur ce soir vers 20h00. Quand je suis arrivé, elle n'était pas encore rentrée du travail. Mon beauf était en train de boire du rosé mélangé à du sirop alcoolisé. Deux ou trois chiens m'ont sauté dessus pour me dire bonjour et me lécher les mains. A la télévision du football était diffusé. Nous échangeâmes quelques mots, surtout au sujet des médicaments que je devais prendre ; je suis désolé mais je n'arrive pas à parler d'autres choses que de moi depuis des mois ! Et ma sœur est arrivée, fatiguée de sa journée, elle alla se changer. Ensuite je lui ai parlé quelques minutes de mon rdv chez le psychiatre, ma filleul est descendue de sa chambre pour finir de préparer le dîner ; un rôti de bœuf que mon beauf avait déjà piqué d'ail était au menu. Je regardais ma filleule prendre délicatement du bout des doigts les tranches de saumon prévues pour l'entrée, et les disposer dans une assiette, et en même temps j'imaginai les chiens en train de lui lécher les mains. Puis nous nous sommes mis à table.

- Mon beauf interfère tout le temps dans les discussions, quand il n'est pas absorbé par le match ou son assiette. Ma sœur me parlait d'une publicité pour un yaourt. Mon beauf ne se laisse pas faire, il a de la répartie et quand il me parle, moi, je n'ai plus rien de tout ça. Ma filleule expliqua certaines choses sur les Appellations d'Origines Contrôlées. Moi je ne faisais qu'acquiescer ou dire quelques mots en retour, m'efforçant de manifester de l'intérêt pour ceux qui transitaient au dessus de la table tels des ondes allant des bouches aux oreilles des uns et des autres. Sous mes pieds un gros chien s'était installé.

Puis nous avons mangé du fromage, ma filleule remonta dans sa chambre en nous saluant avec le gros chien et un petit qui suivit aussi. Peu de temps après j'embrassai ma sœur qui alla se coucher, et serrai la main de mon beauf qui resta à regarder le match. Je repartis avec une part de tarte aux pommes, une banane mure, une clémentine et deux yaourts nature.

- En sortant je n'étais pas bien sûr d'avoir marché sur une crotte de chien, dans la pénombre, j'ai frotté le talon de ma chaussure sur le sol où jonchait quelques feuilles humides, puis après avoir fait quelques dizaine de mètres en voiture, l'odeur m'en donnant la certitude, je me suis arrêté pour le refaire à nouveau devant les phares.

- Seul dans cette petite voiture, le sac plastique de victuailles posé sur le siège passager et les deux gouttes d'essence qu'annonçait la jauge, je regagnais mon chez moi sur la route mouillée où était déjà passé la pluie.

- Quelle chance ! Dans ma rue, il restait une place pour se garer !

2h57 couché.

#### **(48) Vendredi 28 février 2014**

22h36 – Premier rdv chez la psychologue à trois portes de celle du psychiatre. 14h20 Je lui ai présenté ma situation, mis en avant l'accumulation des points forts de ma vie, ceux qui ont soulevé par le passé des débordements d'émotions non résolus jusqu'à aujourd'hui, entraînant un sentiment profond de culpabilité ; la principale cause de mon état actuel. Elle m'a proposé, lors des prochaines séances, de revenir sur ces points forts afin de ne pas porter tout le poids de la culpabilité à moi tout seul ; déculpabiliser. Dur de parler de choses qui font mal. J'ai accepté sans réelle conviction... Je la revois dans une semaine.

- De retour chez moi, une lettre m'attendait avec une somme astronomique à payer. J'ai pris un valium et me suis couché.

- Ma sœur ne m'appela pas comme prévu aujourd'hui pour me demander des nouvelles de mon rdv. Je me suis fait cuire des pâtes à la sauce tomate et aux lardons, mon seul repas du jour à 18h00, mis à part une clémentine et un bol de céréales.

Paul se sentit plus calme quand il se réveilla. Avant de se coucher dans l'après midi, il s'était dit qu'on pouvait le dépouiller de tout, et qu'il serait un martyr comme Jésus sur la croix. Il pensait en rêvant de partir loin de tout ça...

« Ses exigences avaient pris possession de son corps et son corps avait pris possession de ses exigences. »

Il avait toujours pensé être deux, alors qu'il commençait à réaliser qu'il n'était qu'un.

23h57 Valium, couché

#### **(49) Samedi 1 mars 2014**

6h53 – Paul se lève, le jour aussi, il écarte le rideau à moitié, cigarette, cachets, et se recouche.

11h00 – Paul en prenant son café se disait qu’il n’avait pratiquement pas de biens personnels et que les huissiers pouvaient tout lui prendre, il s’en foutait. Au calme dans son lit, il s’efforçait de donner les derniers moments de tranquillité à son corps avant que la foudre ne s’abatte sur lui.

En fin d’après midi, il était énervé contre lui et cognait de son poing dans les murs.

- Pourquoi j’ai fais ci ? Pourquoi je n’ai pas fais ça ?

Et ainsi de suite... Il avait passé toute la journée dans son lit et n’avait qu’un bol de céréales dans le ventre. En se levant, se sentant faible, il coupa deux tranches de pain dur avec du beurre et mangea la banane mure. Puis il lui fallait mettre de l’essence avant la fermeture de la station car il comptait aller manger chez sa sœur et lui donner ce courrier qu’il avait reçu.

Paul n’en pouvait plus, il voulait juste qu’on le laisse tranquille. S’il était possible de le laisser seul dans une petite cabane et qu’on lui apporte à manger, il aurait dit oui ! Il se sentait être moins qu’un chien ; un chien faible, peureux et triste. Sa vie était arrivée au point de rupture.

### **(50) Dimanche 2 mars 2014**

19h49 – Il faisait beau, un ciel bleu et limpide. Paul passa toute la journée au lit. Il regarda la course mais il ne joua pas. Vers 16h00 il mangea deux œufs en omelette mélangés à une courgette et deux tranches de pain, prit un Valium et retourna au lit.

Dans le noir, il demandait à son corps de profiter de ces derniers moments de calme ; une routine commençait à s’installer. Maintenant qu’il ne savait plus quoi faire pour se sortir de sa situation, il se laissait vraiment mourir, attendant que tout lui tombe dessus. Il n’avait plus qu’à nourrir son ventre tant que celui-ci le demandait. Pour le reste, il baissait les bras.

Sa sœur insistait à vouloir l’aider, mais si lui-même ne pouvait rien pour lui, personne n’y pouvait rien non plus. Il allait crever voilà tout et personne ne s’en doutait réellement. Il espérait ne plus se réveiller un jour, la vie l’ayant quittée à tout jamais dans son sommeil. Il ne pouvait pas s’exécuter lui-même, il n’en avait pas l’audace, du moins cela ne faisait pas parti de ses intentions pour le moment.

Il finissait par perdre le langage des mots à force de ne pas parler, il n’ouvrait plus la bouche, sauf pour bayer ou pour en prononcer quelques uns, tout seul à voix haute.

### **(51) Lundi 3 mars 2014**

Cela devenait très grave pour Paul !

Il passa encore toute la journée au lit. Il ne se leva que pour son café vers 10h00, puis vers 16h00 pour manger un bol de riz mélangé à une boîte de thon et de la sauce tomate. Il continuait à prendre ses cachets et à attendre les lendemains. Il pensait à sa sœur qui était tout le temps submergée de travail et à son beauf qui devait bricoler chez lui.

Paul ne s’habillait pas, ne se lavait pas et attendait le dernier moment pour sortir acheter à manger et du tabac. Pour le reste, il ne voulait plus rien savoir. Un chat venait le voir de temps en temps et il s’installait dans le lit ensemble, mais il ne restait pas longtemps, une heure tout au plus. Paul se disait que peut-être ce chat sentait la mort planer et c’était pour cela qu’il ne pouvait pas rester bien longtemps.

« Il y a quelques années Paul s'était vu mourir et renaitre dans un corps plein d'énergie, mais aujourd'hui il se sentait mort et bien mort. Cette fois-ci il était revenu à la vie mais dans la terrible mort. »

- Dans une réalité parallèle ou à un autre niveau de conscience, appelez ça comme vous le voulez :

- Ne sommes nous pas déjà tous morts d'une certaine façon ? Qu'est-ce que la mort dans notre société aujourd'hui ? Quand on n'a pas de travail ni d'activité gratifiante, pas de contacts humain ni d'amis solidaires, pas d'avenir durable ni de véritable compassion, pas de vie saine ; que de la faim, de la soif et de l'envie ; sinon rien ! Un monde érigé et encore parsemé de guerres à tous les niveaux ; des frontières égoïstes ; du pouvoir de scélérats. Nous sommes en sursis et nous jouons inconsciemment avec nos cendres ! Drôle de vie que la notre, nous marchons les yeux fermés comme si au loin, l'intuition récurrente gravée du cataclysme qui va inévitablement nous désintégrer à tout jamais encore une fois.

- Un choc terrible nous menace et instinctivement nous profitons un maximum de nos derniers instants. Nous prônons la joie et l'allégresse, nous émoustillons nos sens et voulons aller de plus en plus vite aux quatre coins de la planète. Ce n'est pas un signe de mort individuel mais d'extinction générale de la population. Nous sommes comme dans une fourmilière dont les fourmis, sentant la menace, courent tout azimutes. N'est-ce pas visible ?

- Aux vues de cette autre réalité, le message est compréhensible, ce n'est qu'une question de temps. Dès lors, la solution est imperceptible, elle est hors de notre portée. L'effroyable souffrance qui est en chacun de nous, et que nous nous efforçons de distraire par toutes sortes d'occupations, n'est que le signe certain qu'un grand « virage » s'annonce.

Paul fumait sur son canapé ou attendait passer les heures en dormant dans son lit. Il percevait que la foule s'agitait tout autour de lui, que tous persistaient à vouloir bâtir, ériger, construire, démolir, piétiner, assujettir... Et en même temps, il ressentait de la haine et de la culpabilité envers lui-même.

Il avait creusé sa place dans le canapé et allongé ses jambes croisées sur les deux petits fauteuils. Pétrifier, il ne ressentait plus d'intérêts à faire quoi que ce soit.

- A quoi bon ?

- Une autre vie m'attend, pas de doute qu'elle ait tout l'air de mal s'annoncer, mais elle m'attend sur terre, je ne sais où.

2h52 – Deuxième fois que je me lève, impossible de dormir ! Le Valium ne me fait plus d'effet, c'est des somnifères qu'il me faut ! D'un autre côté, vu que je dors la journée, je n'ai pas sommeil la nuit. Tout à l'heure, j'irai faire des courses, je n'ai plus rien à manger. J'ai reçu mes maigres indemnités de survie. Une fois tout payé en début de mois il ne me restera plus rien dans dix jours. Je m'inquiète pour mon rdv à pole emploi dans trois jours, je n'ai rien préparé, je risque de ne plus avoir d'indemnités. C'est de toute façon le chemin que je prends. Et puis, dédommagements, compensations ; mais de quoi ? De la misère qu'on me fait vivre ?

**(52) Mardi 4 mars 2014**



9h09 – Une autre vie, il me faut une autre vie ! Encore une ! Je n'ai eu jusqu'à présent que des morceaux de vies, il m'en faut une entière, une dernière, une vraie et durable. Faire avec ce que j'ai, ce qu'il me reste et ce que j'aurais. Toutes ces vies n'étaient pas les miennes. Où se trouve-t-elle ? Chez moi, dans mon lit ? Dehors, au coin d'une rue ? Dans le refus d'accepter mes obligations, mes devoirs, mes responsabilités suggérés ? A cette heure-ci, dans l'abandon, dans mon taudis, avec ma tête, mes grimaces ? Oui, une autre vie avec tout ça !

20h53 – Je suis donc sorti pour faire des courses cet après-midi, il faisait beau et je me sentais bien seul caché dans ma petite voiture. A l'arrêt, au milieu d'un passage clouté, je voyais toute cette foule transiter de gauche à droite me donnant le tournis.

- A cette heure-ci d'un jour de semaine, il n'y a que des vieux au magasin ; je suis vieux moi aussi. Pas rasé, les cheveux gris, la mine défaite ; je n'ose regarder personne. La vue d'un petit groupe de jeunes me fit souffrir, je me sens tellement contraint et éloigné de ce monde. Je n'aime pas qu'on me dise « monsieur. » Puis je suis rentré, j'ai mangé une boîte de conserve (qui m'a fait aller aux toilettes quelques heures plus tard), regardé quelques courses sans jouer et je suis allé dans mon lit.

- Je n'ai toujours rien préparé pour mon rdv chez pole emploi ; un CV, des justificatifs de recherches, quoi dire ? Comme d'habitude j'attends le dernier moment et ce dernier moment c'est demain car j'ai rdv à 8h45 le jour suivant, je dois me lever à 7h30 !

- Y'a-t-il des gens qui vivent comme moi ? Sont-ils autant perdus ? Et depuis quand et combien de temps vivent-ils dans cette perpétuelle souffrance, conscients d'être arrachés du monde ? Comment font-ils pour rester dans cet agonisant éloignement ? Ont-ils déjà connu le bonheur ?

- Je sens l'emprise des rapides mouvements de transitions, des hauts vertigineux aux bas souterrains, qui me rendent malade et me donnent mal au cœur ; comme sous l'effet du chaud et froid ; chocs et dépressions.

- Mieux vaut s'en tenir à de simples plaisirs aussi stables que possible dans la vie ! Mais quand une tornade vous prend dans son tourbillon, vous avez beau vous accrochez, il devient impossible de résister à son souffle, elle vous soulève dans les cieux depuis un endroit, et vous laisse retomber à un autre, dépouillé de tout.

- Je suis bel et bien devenu une bête, on pourrait me mettre dans une cage et me jeter des cacahouètes, je trouverai ça normal ! J'appartiendrais à un vieil homme qui aurait trouvé le premier spécimen du genre : un humain singe ! Il me promènerait sur les trottoirs des villes, et moi je resterais blotti dans mon lit au fond de cette cage.

- Bon, soyons raisonnables : suis-je fou parce que je le pense vraiment ?

### **(53) Mercredi 5 mars 2014**

22h21 – Mal, mal, mal... J'ai appelé pôle emploi à midi pour leur dire que j'avais un entretien d'embauche demain à la même heure ! Maintenant il faut que je leur envoie un courrier le justifiant ! C'est malin !

- Je n'ai toujours aucune volonté pour faire quoique ce soit et je me nourris mal.

#### **(54) jeudi 6 mars 2014**

20h01 – ça y est, j'ai eu un mal fou, mais je l'ai fait ce courrier ! Il ne manque plus qu'à l'imprimer et le poster, ou non j'irai le mettre directement dans la boîte de pôle emploi... J'espère qu'ils ne vont pas me causer de problèmes, sinon plus d'indemnités, et là je serai vraiment à la rue ; plus rien, clochard !

C'est d'ailleurs une situation qui m'a toujours traversé l'esprit que celle d'être un vrai clochard un jour : un rebut de la société. Mais je ne me doutais pas encore qu'on pouvait aussi en arriver là simplement par ses propres vices et faiblesses.

- Je n'ai plus d'honneur, plus d'estime de moi, je me sens vieux, faible et fini. Voilà le résultat de ma vie ; une parmi tant d'autres et c'est de la mienne dont je parle. Pourtant, je pensais être né sous une bonne étoile, comme on dit, mais je l'ai sûrement trop vite consommé et elle a dû s'éteindre, ou me quitter avant de mourir, à force de dénis de ma part. Ou bien est-elle toujours là, assumant sa part de responsabilité, mais loin, très loin de moi, afin de se régénérer de la lumière que je lui ai volé !

Ma sœur me dit : - tu t'en sortiras !

Mais moi je n'y crois pas, mon esprit a prit un sacré virage un jour de nuit, il a fait une sortie de route, m'emportant avec lui, et maintenant je ne peux plus bouger, je suis cassé de partout !

« A force de frôler les trottoirs à mobylette la tête en l'air, on finit par tomber dans un caniveau ! » Bref...

- Vais-je dont réussir à avoir la force de me révolter un jour contre cet esprit qui m'obsède, et ainsi arrêter de culpabiliser sans aucune objectivité ni équité envers moi-même ?

Si la force me tombe du ciel, peut-être que oui. *Touches-moi force, touches-moi force, touches-moi force...* Et là, tout me paraîtra clair et limpide ; j'en serai détaché.

- Suis-je prêt à mourir ? Mon corps a-t-il déjà assez vécu ? Ais-je déjà vu ce que j'avais à voir ? N'est-ce pas un appel au retour que je perçois ? Pourquoi ne pas y répondre et ainsi quitter à jamais les plaisirs de ma chair ? Ais-je peur de me tromper ? Ais-je eu tant de mal à naître qu'il m'en coûte autant de mourir ; de n'être pas ?

- La nature, mes mères, mes pères, ont voulu que je sois. Et je suis un, dans la nature, en bout de chaîne, avec ma conception et mon entendement.

- Réalisant cela je devrais sortir et vivre ma vie au grand jour ! M'amuser de tout, me distraire, rire, chanter, communiquer, m'intéresser, marcher et profiter du soleil tant qu'il brille ! Mais hélas, je me sentirais comme un fou, ahuri, avec la tête pivotant de tous les cotés.

- Je n'ai pas vraiment une tête de quelqu'un de normal quand je flâne en ville, du moins c'est-ce que je ressens. Je dirai même plutôt inquiétante ma bobine. Je me vois comme un vicelard qui cherche toujours quelque chose à chaparder. Ou alors je me surprends à regarder les cadres et non les photos ! Si on me parle, je vais commencer à écouter le début puis à regarder les oreilles sans plus rien entendre.

- Il y a quelques années, je prenais note de tout, je faisais même les croquis des monuments que je visitais sur mon calepin, je prenais des photos aussi. J'avais toujours sur moi tout un tas

de trucs, comme une lampe torche, une boussole, des pansements, du désinfectant au cas où quelqu'un se blesse.

Je cherchais quelque chose de caché et de secret dans l'architecture de la ville. Je sortais à toute heure sans aucune gêne, j'admirais, et j'en tirais du plaisir. J'étais seul et n'avais besoin de personne. Je faisais rire les gens, j'étais pertinent et cocasse, avec un brin de lubricité.

- Je connais les rues, les boutiques, les vieux pompeux ou sûr de tout, les jeunes parfaits et désinvoltes, les conférences, les discussions, le calme des églises, les musées, les théâtres, les bars, les restaurants, les concerts, les boîtes de nuit, les fêtes, la froideur de la bibliothèque, les expos de ceci de cela, et je n'ai jamais rien eu à voir avec les associations.

- Ce qui s'offre à moi sans rien me demander c'est le silence des choses, qu'hélas je ne ressens plus ; comme le ciel et les arbres donnent la paix et le repos qui me manque tant.

1h17 - Le chat miaule à la porte. Ce n'est pas souvent qu'il vient la nuit, le voilà déjà sur mon lit. Je ne dormirai peut-être pas seul. Je mange du chocolat. Demain je jouerai quelques petites courses.

- Il faut que je fasse attention à ne pas manger toute la plaquette de chocolat ! Voilà, la moitié et je remballe.

2h27 couché.

### **(55) Vendredi 7 mars 2014**

00h06 – J'ai vu ma psy, on n'a pas parlé de ce qui était prévu la semaine dernière. Peut-être a-t-elle ressentie ma réticence à soulever les choses du passé. On a plutôt parlé de ce que j'écrivais. Je dois la revoir dans deux semaines et apporter toutes mes idées négatives sur du papier. Moi, pendant l'entretien, je lui parlais, et je regardais le cadran digital poussiéreux du téléphone posé sur le bureau entre elle et moi.

« L'attachement est une fuite et c'est la fuite qui renforce l'attachement »

- La fuite du vide qui est en moi et comme en chacun de nous. Le bien-être, le calme et le repos s'acquière par la tranquillité de l'esprit. L'esprit doit se libérer de toutes ses enclaves s'il veut mettre fin à sa souffrance. Il doit s'acquitté au quotidien de toutes ses tâches à l'instant même avec l'aide de son corps. Il doit se soumettre à ses propres besoins, sinon il meurt. Il peut mourir dans le sens de la faiblesse qu'il hérite du manque de courage, venant d'une différente perception, venant d'une défaillance cérébrale ou d'un autre ordre de pensée. Quelque soit sa forme, il doit l'assumer et ainsi admettre son existence.

### **(56) Samedi 8 mars 2014**

21h03 – J'en ai assez de ce monde, je n'y trouve plus mon compte ! Mon esprit n'est pas tranquille. Je vie ma solitude comme un châtime !

- Le samedi après-midi les gens sortent pour acheter. Dans ma ville il n'y a que des magasins, ça pue le fric, moi je n'ai pas un sou et je ne connais plus personne ! Je ne suis vraiment pas à ma place ici, je suis devenu quelqu'un d'autre. Je suis devenu celui qui me regardait jadis avec envie, les yeux engouffrés dans le tourment de sa propre vie déchu.

- Je me rappelle du rêve que j'ai fait la nuit dernière. En résumé, j'étais dans un appartement avec deux amis, et je ne sais pas comment nous avons trouvés la façon d'invoquer les esprits. Alors nous nous sommes dits : essayons ! Et en effet ça a marché, j'ai commencé par perdre la raison, à ne plus rien voir, mon corps se tordait dans tous les sens, et à sentir ma tête aspirée et mon crâne se dilater. Comme si j'étais sous l'effet d'une drogue. Cela ne dura que quelques secondes à mon sens. La lumière de la pièce s'éteignait toute seule et je la rallumais (bizarrement l'interrupteur était comme celui de chez moi). Un de mes amis était debout, face plaquée contre le mur de tout son corps, l'autre était assis sur le rebord du fauteuil et avait l'air de chercher quelque chose entre ses mains ou par terre, je ne sais pas très bien. Puis je me rappelle leur avoir dit, d'une joie époumonée et tout en affirmant que l'expérience avait marché, de quitter cette pièce et d'aller dehors. Je pensais qu'ils me suivaient, mais je me suis retrouvé assis dans un petit parc à les attendre, avec d'autres personnes qui discutaient entre elles, J'essayais de rassembler mes idées sous l'effet du choc et reprendre raison. Pour le reste, je ne m'en souviens pas très bien. Je crois que l'on s'est appelé par téléphone portable et que l'un de mes amis ne voulait pas sortir sans faire venir un taxi...

Je garde encore la sensation de ce rêve comme le début d'un malaise ; un évanouissement qui n'en finit pas de s'amorcer ; une perte de conscience constante.

- Je courais dans les champs toute la journée quand j'étais petit pendant les vacances d'été. Je me revois encore avec mon lance-pierre en bois d'olivier et mes cousins, essayant de dégommer des oiseaux, sans jamais en avoir eu un seul. A cette époque le monde ne me demandait rien, et quand on est petit, le monde, c'est nos chers parents. Je pensais que rien ne changerait vraiment. Quelques années plus tard, je me disais que je mourais bien assez tôt pour ne pas avoir à affronter l'implacable réalité de la dureté des choses de la vie ; les responsabilités. Mais le destin n'en a pas voulu ainsi, il m'a laissé en proie à l'acharnement.

Pendant un temps je me disais :

- ce n'est pas le monde qui change, c'est toi.

Maintenant je me dis :

- le monde change et tu ne le suis pas.

- A une époque, avec ma petite bande de copain, on faisait du vélo, on jouait aux billes, on s'amusait à grimper aux arbres dans les terrains vagues, on faisait des cabanes sur le trottoir, on jouait au ballon, on allait dans les bâtiments en construction, on aplatisait des champs d'orties en roulant dans des grands cartons, tels des chars d'asseaux. Chaque jour était une nouvelle joie de sortir ! Sauf pour aller à l'école bien sûr !

Puis tout change, tout se complique, tout s'enchevêtre ; des particules se collent au corps et créent des enveloppes, des carapaces existentielles. Le poids des problèmes s'accumule, la fatigue se fait ressentir, la pression est constante ; une lutte s'impose...

- Aujourd'hui je suis passé à l'assurance voiture donner le chèque que ma sœur m'avait laissé la veille. En me garant à quelques mètres, je fis quelques pas sur le trottoir. Une jeune clocharde était assise sur des marches, une canette de bière à la main et un œil au beurre noir, je crois. Nos regards se sont croisés et détournés. L'assurance était fermée. Revenant sur mes pas, je ne l'ai pas regardé, restant la tête droite. Elle devait avoir de sérieux problèmes, et les oubliait dans l'alcool.

N'était-elle pas digne de quelques mots de ma part ? Que lui aurais-je dit ? Avait-elle besoin d'aide, de quelque chose ? D'une bière sûrement ! Ou alors elle m'aurait envoyé balader tout simplement.

- Je ne suis pas clair avec moi-même et il m'est donc difficile d'être clair avec les autres.

4h29 ! Impossible de dormir !

- Vendredi, mon ex m'a appelé pour me proposé de courir avec elle ce week-end. Elle travaille le samedi, on ne s'est pas appelé aujourd'hui samedi, et on n'a rien fixé comme horaire la veille. Comme d'habitude, c'est toujours vague avec elle. Malgré lui avoir précisé mots pour mots :

- j'aime bien courir en fin de matinée.

Vu l'heure qu'il est, ça va être dur, si c'est pour aujourd'hui ! En plus je n'ai même pas un bas de jogging. De toute façon, peut-être qu'elle ne rappellera pas, elle est comme ça.

- Je n'ai pas bien mangé, et je crois que j'ai faim maintenant ! Je ne vais pas me faire des œufs aux plats quand même ! Voilà, une tartine de pain grillé avec du beurre, et une autre avec deux tranches de fromage.

- Je sens que mes genoux sont rouillés à force de ne pas faire d'efforts physiques, ne serait-ce que de marcher. Ma carcasse commence à être dans un sale état, et c'est qu'un début !

- J'entends une sirène au loin, mais c'est dans ma tête.

#### **(57) Dimanche 9 mars 2014**

19h16 - En plus de tous mes problèmes personnels, voilà que je suis malade maintenant. Mal de gorge, nez qui coule, j'ai dû attraper froid. C'est dingue ! Pour le peu de fois que je sors ! Cela ne m'évite pas de fumer comme un pompier, je suis inconscient. Il n'est pas tard, j'ai dormi un peu en fin d'après-midi et j'ai un petit mal de crâne.

- J'en ai plus qu'assez de cette situation, c'est vraiment devenu insupportable ce mal être quotidien. Encore une fois seul avec l'incessant cliquetis du radiateur et sans nul part où aller ni personne à voir ; je n'en ai pas la force ni l'envie de toutes façons. Mon lit est mon seul repos, quand j'arrive à dormir bien sûr.

- Dans quel état je sortirai de cette grande tornade qui m'envahit tout entier depuis des mois ? Si j'en sors ! Tout se mélange dans ma tête, je ne contrôle plus rien. J'ai pris l'habitude de vivre dans la crasse et l'abandon. J'écris ces quelques lignes sans grande conviction, j'aimerais parler d'autre chose mais je n'y arrive pas.

A quoi bon répéter toujours les mêmes refrains ? Je n'ai même plus envie d'écrire...

#### **(58) Lundi 10 mars 2014**

- Je me plonge dans ce qui ne fut pas, en rêvant de ce qui aurait put être. Il me faut renouer des liens avec le présent, mais j'ai tant perdu, qu'il m'est difficile d'espérer.

#### **(59) Mardi 11 mars 2014**

Bilan : pas de bilan.

#### **(60) Vendredi 14 mars 2014**

1h07 – J'ai passé toute la journée avec mon beauf. Je l'ai regardé jouer avec ça pelleuse à faire des trous, des tas, à déplacer des pierres, à remplir les trous avec les pierres, à les

reboucher avec la terre, aplanir, aplatir, transporter, creuser, marche avant, marche arrière...  
On dirait qu'une montagne a explosé dans son jardin !  
On a déjeuné ensemble une cote de porc au vin rouge avec des patates et dîner ensemble aussi ;  
un rosbif avec des frites maison. J'ai bu pas mal de vin : trois verres ballon de rosé en apéro et  
peut-être deux ou trois rouge au repas. On a parié sur le match de foot aussi, ça ajoutait plus  
de piquant et moi ça m'a plu ; il est sympa mon bof.

### **(61) Lundi 17 mars 2014**

7h31 – Ce week-end j'ai réussi à faire un peu de ménage ; aspirateur, rangement. Mon frigo  
est vide et je n'ai plus d'argent. Ma sœur devrait venir me chercher pour aller faire des  
courses, je stress. Je me vois mal déambuler avec elle dans les rayons d'un grand magasin.

Paul était mal à l'aise, il aurait préféré que sa sœur lui donne de l'argent pour finir le mois. Il  
fallait mettre de l'essence dans la voiture, et en avoir un peu, ne serait-ce que pour acheter du  
tabac. On ne lui proposait plus rien, sauf de quitter sa maison et d'aller habiter avec eux, et  
pour Paul, cela signifiait d'être ainsi sur place pour aider aux travaux de la maison. Paul  
pensait qu'on voulait se servir de lui et que sa vie serait mise de côté encore une fois. Mais ne  
se trompait-il pas ?

Sa sœur et son bof ne l'aimaient-ils pas tout simplement ? Apparemment, ils aidaient Paul tant  
qu'ils le pouvaient, et lui, ne pouvant bouger le petit doigt, malgré lui, et pour ne pas en  
ajouter à sa peine, se disait que c'était par intérêt. Ainsi il diminuait la souffrance de la  
culpabilité que cette sollicitude engendrait quand il restait chez lui à ne rien faire, figé,  
paralysé. Beaucoup de choses auraient pu expliquer son agissement, cette forme d'égoïsme  
notoire. Mais Paul n'entrevoit pas la même réalité, il se sentait coupé du monde. Quelque  
chose d'incontrôlable avait établi en lui d'autres connections cérébrales, une autre logique, et  
plus rien ne le guidait ; ni l'amour, ni la foi, ni lui-même.

Devait-on lui en vouloir et le laisser seul croupir sans aucune autre solution ? N'avait-il pas  
des circonstances atténuantes, lui qui paraissait si bon autre fois ? N'était-il pas malade ? Sa  
sœur et son bof l'aimait, et Paul essayait de se voir avec leurs yeux et leurs pensées, afin de  
trouver un moyen de s'aimer lui-même.

2h20 – Je ne m'endors pas, je me relève et fume une cigarette. Demain je vais aider ma sœur à  
ratisser des cailloux, mon bof n'est pas là. Je ne suis pas allé faire les courses, ma sœur m'a  
fait le plein, et ma donné un chèque pour payer mon loyer et même un peu d'argent pour  
mettre de l'essence. Elle est venue m'apporter tout ça à la maison.

### **(62) Mardi 18 mars 2014**

Ô tendre maman !

Enclave de mes profonds sentiments.

Qu'as-tu eu de si précieux à m'offrir,

En ces temps de joie où la vie te faisait reine ?

Et pour un moment, si ce n'est la peine,

En la raison devenue mienne,

Que ne s'achève tous ces tourments.

Âme savante, âme souffrante,

Tourne ton regard au firmament,

Et peut-être verras-tu éclore,

L'étoile qui en ces lieux te porte.

Jusqu'à là, tout va bien.  
Puis la combinaison se met en branle,  
Ainsi le destin se fige et rien ne va plus.  
Tout tourne, l'inertie s'active, confondant nos voies,  
Jusqu'à les croiser en un point culminant,  
Celui de ce corps qu'il m'est donné.  
Beau et plein d'allant,  
Au regret de tous les damnés des profonds océans.

### **(63) Mercredi 19 mars 2014**

Paul reçu un deuxième rdv à pôle emploi pour le lundi suivant, cette fois-ci il n'en réchapperait pas. Il n'avait rien fait, rien préparé, pas de CV, pas de justificatifs de recherches... Qu'allait-il dire ? Il fallait penser à tout ça, et Paul n'avait que quelques jours ; ajoutant encore un peu plus d'angoisse et augmentant la pression qui pesait déjà sur lui.

Paul déposa le chèque à la banque et fila chez sa sœur comme prévu. Il arriva un peu avant midi, sa sœur lui expliqua jusqu'où amener les gravillons puis retourna dans son bureau. Paul ratisa en ruminant sur son passé pendant une heure, avec une pause cigarette à la demi. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas transpiré. Puis il se retrouva avec sa sœur, mangea vers 14h30, siesta jusqu'à 16h30, ratisa encore une demi heure et abandonna. Il alla voir sa sœur pour lui dire qu'il était fatigué et qu'il arrêta pour le moment. Puis alla s'allonger dans le lit à nouveau. Peu de temps après vers 18h00 sa sœur vint lui proposer du pain perdu qu'elle avait préparé. Après se petit gouté, Paul retourna au lit et sa sœur dans son bureau. Au diner ils regardèrent attentivement un reportage sur la maladie des bipolaires suivit de celle des schizophrènes. Puis Paul rentra.

### **(64) Jeudi 20 mars 2014**

20h13 - Demain c'est le printemps, et cela ne me fait ni chaud ni froid.

### **(65) Samedi 22 mars 2014**

Mort imminente, prends-moi,  
Ne me laisse pas comme ça.  
Je souffre et ma vie est inutile,  
Je suis un parasite, et la chair me fait défaut.  
Qu'attends-tu de moi ?  
D'où vient le coup de grâce, de toi, de moi ?  
Je ne veux pas vraiment mourir, mais à quoi bon rester là ?  
Je n'arrive pas à passer au dessus de ce mal-être,  
Je suis confiné dans mon sentiment de perte.  
Seul et sans espoir,  
Je suis déjà dans tes bras libérateurs.  
Je sais comment la vie peut être belle,  
Et comment elle peut être noire.  
La vie donne tout, et la mort ne reprend que l'essentiel.  
Alors accueil ma demande.

### **(66) Dimanche 23 mars 2014**

- Oui ! Oui ! J'ai les cinq numéros dans l'ordre et ça devrait payer !

Paul resta calme jusqu'au tirage de la photo.

- Oui ! La photo est validée ! J'ai le pactole !

Mais bizarrement, après enquête, un numéro fut rétrogradé en sixième position et un autre fut disqualifié pour mauvaise allure. Paul n'en croyait pas ses yeux, et en conclu que cela ne pouvait être qu'une arnaque. Et en même temps, la vision de tous ces vieux, dans les bars-tabacs, aux mines grisonnantes et creusées par tant d'années de jeux sans jamais rien gagner de conséquent. Des pauvres gens exploités et affaiblis par le jeu d'argent et la déception quotidienne du perdant.

- Dans les courses d'attelés, il y a toujours des problèmes d'allures, ce qui permet de modifier l'arrivée avec un ralenti douteux, en prétextant que les foulés du cheval, dans les dernier mètres, n'étaient pas règlementaires ! Et dans les courses de plat, ils s'arrangent tous pour arriver en même temps sur la ligne d'arrivée, puis on vous explique l'ordre avec une photo, haha ! Trop facile !

Aujourd'hui il ne pleut pas, le ciel est dégagé et le vent ne souffle pas ; une matinée bien calme. Un jour comme un autre s'annonce, mais pour Paul s'en était fini. Après maints coups de fils de sa sœur, on défonça la porte de la petite maison. Paul ne touchait plus terre, suspendu par le coup, la bouche à demie ouverte, il avait réussi à se tuer.

## **Depuis les Cieux (Scud n°2)**

### *Lettre à Brigitte Bardo T oÔo*

Brigitte tu es bonne et sincère avec ceux que tu chérie. Tu te fais du mal outrageusement. Ton outrage te fait souffrir. Outrage prononcé souffrance activée. Ta cause est noble et digne de toi. Tu es emplie de bon sens. Dans sa continuité, tu négliges le non négligeable. Tu te soustrais au naturel concevable.

Je suis le représentant de mes chers semblables, tout comme toi, tous et sans exceptions.

Mets ton égo en face de toi.  
Mets-toi en face de ta souffrance.  
La compréhension s'illuminera en toi.  
Et ton vœu le plus cher s'exaucera.

Celui que tu étouffe dans ton individualisme, forme la souffrance que tu portes à tes dépends.

Efface ta souffrance d'un trait.  
Que ton vœu soit exaucé.  
Ici et maintenant.  
Tout de suite ou jamais.  
Sans ambiguïtés ni doutes.



Concevant tout Élément.  
Ici et non ailleurs.  
Tout de suite et maintenant.  
Sans craintes ni douleurs, juste d'apaisement.  
Que ton vœu le plus cher entame son avènement.  
Sois exaucé sur terre et non ailleurs.

Le non négligeable, par simple décision isolée, te soustrait de l'acceptation innée de la source du naturel. Tu ometts le sens que tu défends. Pourquoi ?  
Ce questionnement t'est destiné. La réponse en sa question. Aucunes questions sans réponses. Je parle à ton cœur. J'attends sa réponse. Mon ressenti est subtil. La joie m'anime en constance. Je ne souffre pas pour les mêmes raisons que toi. Mon tourment est en tout Élément. La cause de ma souffrance est la tienne. Mon souci est celui des êtres chers à nos cœurs. Dans leur pureté, je vois l'emprise de ton malheur.  
L'incompréhension de la crainte empêche l'aboutissement de toutes relations.

L'aboutissement ne peut.

Là où réside la vraie valeur de la nature que tu te dois de lui accorder.

Ne te nie pas.

Tu retrouveras le réconfort dans la joie intense.

Intègre ta conscience.  
Banni le mal.  
Déclenche en toi l'intelligence dans sa continuité.

Partage cette joie avec les tiens et non ta souffrance. Considères qu'ils souffrent aussi.

Valeur placée dans considération + Éléments propulseurs = compose environnement direct forgé nièmes négatifs = représente continuité jusqu'aboutissement. (C'est la formule cérébrale propre au fonctionnement de tout Élément.)

N'apprends pas sans le cœur.  
Tires la substance.  
Nourris-toi de tout.

Tu l'appliqueras aussitôt que tu l'auras intégré. Son substantiel nourrira ta matière qui nourrira ton esprit et non l'inverse que tu exerces.

Les portes de la véritable joie constante s'ouvriront à toi.  
Sur terre et non ailleurs.  
Tu t'imposeras.  
Une fois te suffiras.  
Extirpant cette foi là.  
Pour la dernière fois.

La négativité produite par le fondement du non sens, ne peut être ce que ta propre nature s'use à combattre.

Ne nie pas les corps.  
Ne nie pas les semblables.  
Ne nie pas les Eléments.  
Ne nie pas ton environnement.  
Ne nie pas ton existence.  
Ne nie pas ta souffrance.

Espère ta délivrance dans la connaissance. Non dans le reflet de celle que tu offres à tes semblables.

Fais appel à ton cœur ou ne le fais pas.  
Reçois son prolongement infini, étouffé en ton âme.  
Reçois le reflet pur de ton cœur.  
Sans foi ni loi.  
Loin des apparences et en dehors de l'errance.  
Le tout sans ignorance.  
Ainsi, la force rédemptrice s'opérera en toi.

Prends ces quelques lignes en considération. Au plus profond de ton âme. Elles raisonnent en substance. Telle est la prière. Laisse-les te toucher sans t'émouvoir. Elles parlent directement à ton cœur et simplement au tiens. Pour le point moment, réside en des contrées peut cognitives. L'égo ne subit pas. Il est continuellement animé par la joie. Il se meurt de ne pouvoir communiquer avec toi. Tu t'obstines à le placer ailleurs. Ce qui n'ait pas là où il se doit. Tu ignore l'importance fondamentale de ce geste de pensée. Sache que cela t'interdit de comprendre et d'accepter ce qui est pour aller plus loin. Les Eléments fonctionnent par eux-mêmes. Ils se régissent de façon autonome. C'est le seul respect que tu leurs dois. En toi réside l'ignorance que tu te borne à choyer. Ton obstination individuelle mentale est surréaliste et comme celle de tes semblables.

Ne tient place en ce lieu.  
Intégrité des Eléments tout entiers.

Je te vois stagner sur une fausse base. Construite sur le non aboutissant continué.  
Tu dois apprendre l'élaboration avant de te lancer. Mon outil est des plus animés. Je l'ai forgé des impuretés.

Prends source constante.  
Intense douce et tellement souillée.  
Saine pour le corps saint pour l'esprit.  
Disposes de l'intégralité.  
Connaissance exact du positionnement de l'être dans l'espace.  
Anime ta joie parmi le tout.  
Le tout des Eléments composant.

Matière je te chérie.  
Ô sein matière.  
Continue ta vie.

Portes toi bien avec tous les Eléments composant la matière de la joie constante.

Ne nie rien.  
N'accepte aucune souffrance.  
Agit maintenant.  
Tout de suite et pas demain.  
Sans ambiguïtés ni doute.  
Agit pour nos lendemains.  
Agite la vie durable.  
Prudence en discrétions.  
Sélectionne le bon  
Soustrais le mauvais.  
Purifie ton corps  
Entame ta joie.  
Nourris ta matière du Multiple.

Comme toi le vingt huit septembre.  
Gardes-toi bien de tout ce que je te dis là.  
Ne cause pas la culpabilité, tes semblables forment la tienne.  
Agit dans le bon sens.  
Avant la feuille.  
Recueille au sein, fruit matière, arbre embryon.